

**UNIVERSITÉ D'ALGER**  
**FACULTÉ DES LETTRES ET DES LANGUES**  
**Ecole Doctorale de français**  
**Département de français**

**Mémoire de Magistère en Sciences du Langage**

*Le fonctionnement du terme « normal » chez les Algériens*

*Dans la paire question/réponse*

*Analyse pragmatique*

**Réalisé par : Melle *Ghania HACIANE***

**Sous la direction de :**  
*Youcef IMMOUNE*

**2010 –2011**

# Remerciement

*Mon expression de gratitude la plus sincère s'adresse premièrement à mon directeur de recherche, Mr Youcef Imoune, qui a accepté de diriger mon mémoire.*

*Mes remerciements vont également à Mme Rahal et aux responsables de l'école doctorale.*

*Je tiens à exprimer ma reconnaissance à tous les enseignants de la post-graduation aussi bien algériens que français.*

*Mes remerciements s'adressent à tous mes enseignants de graduation.*

# Dédicace

*Je dédie ce travail à :*

*Mes très chers parents tout particulièrement à ma mère qui m'a apportée son soutien moral durant mes études.*

*Mes sœurs Zakia, Malika et Fatima*

*Mes frères Hacene, Mohamed et El Houcine*

*Mes neveux Abdou, Younes, Anis, Mohamed et Abd El Malek*

*Mes nièces Soumia, Asma, Maria, Tasnime et Fatima Zohra*

*Tous mes amis, Souad, Soumia, Z'hira, Hassiba, Nabila, Fadkila et Mourad.*

# **Introduction générale**

La situation linguistique en Algérie constitue une vraie richesse. Elle offre un panorama du pluri ou multilinguisme : l'arabe dialectal avec ses variantes régionales et le berbère avec ses variantes. Ces langues sont caractérisées par les altérations des mots français appelées emprunts. En effet, le français est un héritage colonial qui fait parti de la composante linguistique algérienne.

L'emprunt étant l'utilisation d'un élément lexical issu d'une langue source dans une langue cible, qui s'intègre phonétiquement, morphologiquement, et/ou syntaxiquement. Certes, l'emprunt constitue un enrichissement pour la langue cible mais nécessite des recherches souvent d'ordre sociolinguistique. En effet, en écoutant attentivement les conversations des Algériens, nous nous rendons compte que la réalisation du terme « normal » est très redondante dans les conversations tenues en arabe, en berbère ou même en français. De notre point de vue, l'utilisation récurrente de ce terme dans la vie quotidienne des Algériens justifie d'effectuer une étude.

L'analyse des conversations chez la population algérienne est un domaine vaste et complexe, il nous est impossible de le cerner dans son intégralité. Dans notre travail, nous avons été contraints de faire un choix, en laissant en marge un certain nombre de points qui caractérisent les conversations. Nous avons opté pour l'emploi du terme « normal » dans la paire adjacente question/ réponse.

Le travail que nous avons effectué propose une description d'une unité minimale de la conversation qui est le terme « normal ». Par cette description nous avons essayé de contribuer à la compréhension de la manière dont s'élabore une conversation quand le terme « normal » est utilisé en guise de réponse à une question. Nous avons tenté de voir aussi, dans quel but il est utilisé, quelle valeur peut-il avoir et comment il fonctionne dans la conversation ?

Nous résumerons ainsi notre problématique aux questions suivantes : Quelle est la fonction de « normal » sur le plan relationnel ? Quelles sont les

valeurs que peut acquérir le terme « normal » au cours des conversations quand il sert de réponse à une question ? Et comment sont reçues les réponses par les partenaires de la conversation ?

Pour répondre à la problématique, nous avons dégagé des actes dont se servent les interlocuteurs pour atteindre certains objectifs. Nous avons alors inscrit l'étude dans le domaine de la pragmatique conversationnelle. La conversation étant le lieu où se joue l'action, la construction du sens et l'intercompréhension, une étude pragmatique semble répondre à la problématique.

Ce que nous allons étudier c'est, donc les sens que peut prendre le terme normal dans une situation déterminée. Ceci est justifié par le fait qu'outre le sens littéral d'un terme, un autre sens est construit par le locuteur et l'interlocuteur dans un contexte donné.

Ce qui justifie notre recherche, c'est la récurrence du terme « normal » dans les conversations, et l'impression qu'il est utilisé en tant que « *passé partout* ». Nous avons aussi constaté que la récurrence du terme est une propriété du groupe et non pas d'un nombre limité de personnes. Par ailleurs, le terme normal fait l'objet de plusieurs débats. Nous pouvons citer l'exemple d'une table ronde télévisée sur la chaîne marocaine M2, quand l'animateur de l'émission « *Quoi encore ?* » a posé une question, à l'homme politique algérien Karim Tabou, concernant l'utilisation du terme « normal » par les Algériens, la réponse de ce dernier était « *les Algériens sont très intelligents, ils résument toutes les situations difficiles en un seul mot* ».

Le choix du terrain étant un élément très important dans toute recherche qui se veut empirique, nous avons opté pour des données recueillies « in vivo » dans des situations de conversations quotidiennes et ordinaires. Nous nous sommes intéressés donc essentiellement à la description de conversations authentiques réalisées entre des interlocuteurs dans un milieu urbain.

Dans le déroulement de notre recherche, le choix de la ville comme terrain d'étude est très important. Nous avons opté pour quatre grandes villes : Alger, Boumerdès, Tipaza et Tizi Ouzou. La ville est un milieu par excellence où s'amplifient et se développent les interactions de tout ordre : «*les grandes villes ont des capacités d'assimilation que n'ont pas les petites, par ce qu'elles représentent un modèle d'interaction spécifique*»<sup>1</sup>. Elle regroupe une condensation de populations diversifiées (étudiants, stagiaires, fonctionnaires, chômeurs, passants, lettrés, illettrés, hommes, femmes, âgés, moins âgés...etc.) sur un terrain limité. Cette diversité présente des caractéristiques morphologiques que nous ne trouvons pas dans des régions où la population est réduite. Le rapprochement physique de ces populations permet aussi d'avoir une multitude de rencontres non programmées ainsi que le tissage de nouvelles relations<sup>2</sup>. C'est ce qui permet de définir la ville comme étant «*le dispositif le mieux approprié aux divers rapports d'échange et coopération qui s'instaurent entre les hommes.*»<sup>3</sup>. La ville constitue donc, un lieu où se juxtaposent les activités sociales et les interactions dans des contextes différents. Elle constitue ainsi un cadre d'observation pertinent pour effectuer une étude scientifique sur des productions authentiques.

Le corpus sur lequel nous avons travaillé est authentique, il est enregistré avec un magnétophone dans des lieux différents : maison familiale, université, bus, arrêt de bus, etc. Nous avons choisi des contextes différents, sachant que le contexte intervient dans la gestion, le déroulement de la conversation et sur les thèmes abordés. Dans certaines situations nous étions, nous-mêmes, participants aux conversations. Nous avons tenu deux rôles : observateur et participant.

Au cours de notre travail, les problèmes que nous avons rencontrés, concernent le choix de l'échantillon de la population. Lors du recueil du corpus, nous nous sommes heurtés à des problèmes d'ordres techniques dus à la

---

<sup>1</sup> Pillon, V., *Normes et déviances* ; coll Thèmes et Débats, Bréal, 2003, p. 20.

<sup>2</sup> Relation momentanée ou durable

<sup>3</sup> Grafmeyer, Y., *Sociologie urbaine*, Ed Nathan, Paris, 1994, p 08

mauvaise qualité des enregistrements. Nous avons aussi été contraints de prendre des notes en ce qui concerne les comportements non verbaux, chose qui n'est pas toujours facile. La constitution du corpus a demandé beaucoup de temps, d'autant que nous avons jugé utile de diversifier les lieux d'enregistrements pour avoir une variété de conversations, de sexe et de niveau d'instruction des interlocuteurs, etc.

L'autre problème que nous avons rencontré est la traduction du corpus. Après avoir transcrit le corpus, nous étions obligés de faire une traduction littérale des interventions réalisées en arabe. Nous avons opéré une transcription phonétique des mots dits en arabe seulement (pour les mots en français nous avons gardé l'orthographe).

Enfin, le choix des participants n'est pas une tâche facile. En prenant l'initiative d'enregistrer des conversations, il nous est souvent arrivé qu'à la fin de l'enregistrement, nous n'ayons aucune réalisation du terme « normal ».

Notre démarche consiste à enregistrer des conversations spontanées, qui relèvent de la vie quotidienne. Elle vise à opérer une description et une analyse en tirant profit, d'une part, de l'analyse pragmatique qui s'intéresse au sens communiqué et aux intentions des interlocuteurs et d'autre part, de l'analyse conversationnelle, qui s'intéresse aux relations interpersonnelles.

Le travail s'organise en deux grandes parties. La première partie, nous permettra de situer notre recherche dans un cadre méthodologique et théorique. Dans le premier chapitre, nous définissons le terme clé de notre recherche, c'est-à-dire le terme « normal », ainsi que les éléments méthodologiques. Dans le deuxième chapitre, nous allons aborder les aspects théoriques de la conversation. Nous abordons les théories qui se sont intéressés aux conversations verbales et les définitions des concepts qui sont en usage dans notre recherche. Le dernier chapitre de cette partie est consacré au développement de la démarche pragmatique et sa fusion avec l'analyse conversationnelle.

La deuxième partie comporte l'essentiel de notre travail. Elle est composée de deux chapitres. Le premier concerne l'analyse des relations interpersonnelles, alors que le second est relatif aux valeurs du terme « normal » dégagées des différentes conversations et leur impact sur la réception des réponses par les partenaires.

Notre travail s'achève par une conclusion générale, suivie des annexes (les conventions de transcription utilisées et le corpus) et de la bibliographie. Le résumé en arabe clôture notre recherche.

Notre base de référence est constituée des différents travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni sur la pragmatique conversationnelle et sur la politesse linguistique.

**Première partie :**  
**CADRE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE**

La conversation a été prise en charge par plusieurs disciplines : la sociolinguistique dans la deuxième moitié du XX siècle, étudie le rapport entre les variables linguistiques et les paramètres sociaux .L'ethnographie de la communication, par la suite, a connu une grande mutation avec John Gumperz et Dell Hymes. Elle est prise en charge également par l'analyse interactionnelle et la pragmatique. Pour mener cette recherche, nous avons opté pour la pragmatique conversationnelle, où l'acte de langage constitue une unité de base. Ce choix est fait dans le but de comprendre comment fonctionne le terme « normal » dans les conversations entre Algériens.

Dans cette partie théorique, le premier chapitre sera réservé à l'exposé de notre démarche méthodologique. Le deuxième chapitre sera consacré à la conversation et le troisième chapitre à la pragmatique.

**Chapitre 1 :**  
**MÉTHODE**

La présente étude relève de la pragmatique, plus précisément de la pragmatique des actes de langage telle que réaménagée et revisitée par Catherine Kerbrat-Orecchioni<sup>4</sup>. Dans son livre *Les actes de langage dans le discours*, elle présente la pragmatique interactionniste qui envisage le langage comme moyen d'échange et d'évolution. La pragmatique du premier type étant l'énonciation qui étudie le langage en situation, le deuxième type envisage le langage comme moyen d'agir sur le contexte interlocutif.

Notre fil conducteur dans cette recherche est donc l'acte de langage en situation, c'est-à-dire l'actualisation de l'acte au cours de l'énonciation. Plus particulièrement nous étudions le terme « normal » comme réponse à une question, c'est-à-dire comme une assertion.

Pour étudier la paire particulière question/ réponse, nous nous sommes basés sur la pragmatique interactionniste. Nous avons également eu recours au modèle de la politesse, sous l'angle du concept goffmanien de la face et des relations interpersonnelles telles que revues par Catherine Kerbrat-Orecchioni. Nous avons abordé ce modèle car nous savons qu'outre les valeurs strictement illocutoires, la réponse par « normal », possède des valeurs socio-relationnelles. C'est-à-dire qui peuvent rapprocher les interlocuteurs, confirmer ou renforcer les liens. Cette approche se veut empirique, c'est-à-dire aborder les usages du langage en situations empiriques.

### **1- Méthodologie inductive :**

Notre recherche s'inscrit dans le champ de la pragmatique interactionniste. Afin de pouvoir déceler les actes des interactants, l'analyse se base sur une méthode descriptive/ inductive. Elle part de l'observation de la production des actes dans des situations réelles, ce qui nous permet d'enregistrer des données

---

<sup>4</sup> Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, éd Armand Colin, 2001

authentiques. Notre travail se résume en ces étapes successives : collecte du corpus, transcription et traduction des données, enfin l'analyse de ces données.

L'analyse des données, comme nous l'avons signalé, est une démarche empirique, inspirée des travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni. L'analyse va nous permettre de dégager tout ce qui est significatif quant à l'utilisation du terme « normal » dans la conversation. Pour effectuer cette recherche, nous avons déterminé, dans un premier temps, notre champ théorique, basé principalement sur la pragmatique.

Nous avons défini les concepts clés, et nous avons passé en revue les actes de langage ainsi que les axes des relations interpersonnelles. Dans un deuxième temps, nous avons analysé les relations interpersonnelles telles que réaménagées par Catherine Kerbrat-Orecchioni (chapitre I). Nous avons dégagé les différentes valeurs du terme « normal » au cours des conversations. Et enfin, nous avons essayé d'analyser comment sont perçues les réponses réalisées par le terme « normal » par les interlocuteurs (chapitre II).

## **2- Définition du concept de l'intitulé :**

Nous allons définir le terme « normal », dans le but d'éliminer toute ambiguïté.

### **Définition du terme normal :**

Du latin *normalis*, « fait à l'équerre », de *norma*, « équerre ». Il a la fonction d'adjectif et signifie selon le dictionnaire Hachette<sup>5</sup> « *conforme à la règle commune ou à la règle idéale, ou à la moyenne statistique* ». Il a également la fonction d'un nom, qui est « *ce qui est habituel, régulier, conforme à la règle commune* ».

Ce terme est le dérivé du terme « norme », l'Encyclopédie Universalis lui donne une définition globale, c'est-à-dire, il se définit comme étant « *une donnée* »

---

<sup>5</sup> Dictionnaire Hachette, Ed ENAG 1993

*de référence, résultant d'un choix collectif raisonné, en vue de servir de base d'entente pour la solution de problèmes répétitifs* ». Il faut noter que ce terme « norme » suscite des définitions vagues, il a fait l'objet de plusieurs études dans des domaines différents, notamment en sociolinguistique et en psychologie sociale.

Nous pouvons identifier au moins deux types de normes. La norme linguistique qui est « *moyenne des divers usages d'une langue à une époque donnée, ou usage imposé comme le correct ou le plus prestigieux pour une partie de la société* »<sup>6</sup>. Cette définition rend compte du « *bon usage de la langue* ».

La norme sociale, quant à elle, est le consensus d'une collectivité, elle porte sur le comportement et la conduite des individus au sein de la société. Elle « fonctionne par l'intériorisation des valeurs. »<sup>7</sup> En somme, elle est une règle implicite sans qu'elle soit un critère de vérité.

Ce qui nous intéresse, dans ce travail c'est la norme que nous réfléchissons chacun par le biais de la réalisation du terme « normal » dans les conversations de la vie quotidienne. En d'autres termes, ce que nous allons décrire ce sont les valeurs de ce terme actualisées dans un contexte donné.

### **3- Eléments méthodologiques :**

Pour entamer l'analyse, nous avons adopté un comportement méthodologique, où la collecte du corpus a constitué notre première préoccupation avec tous les problèmes qu'elle relève.

#### **3-1 Le corpus :**

La collecte du corpus représente la base de notre travail. Elle repose sur l'enregistrement des interactions de nature audio. Nous avons opté pour ce type d'enregistrement pour son accessibilité.

---

<sup>6</sup> Mounin, George, *Dictionnaire de la linguistique*, Ed PUF, 1994

<sup>7</sup> [http:// psychologie-sociale.com](http://psychologie-sociale.com)

Il faut rappeler que les enregistrements authentiques sont les plus représentatifs de la vie quotidienne.

Les interactions enregistrées ne sont pas prédéfinies, sauf dans certains cas, comme l'enregistrement de certaines émissions télévisées de type interactif. Pour les interactions non prédéfinies les enregistrements sont réalisés à « micro caché » (dictaphone). Nous étions toujours témoin ou élément de ces conversations, ce qui nous a servis d'observer et de prendre des notes pour tout ce qui est non verbale.

### **3-2 La transcription et la traduction :**

#### **3-2-1 La transcription :**

La transcription est réalisée après la collecte du corpus. C'est une lecture des enregistrements qui donne une plus grande lisibilité et disponibilité visuelle. Selon V. Traverso, « la transcription a des contraintes de précisions, de fidélité et de lisibilité »<sup>8</sup>. Ces contraintes rendent compte d'une grande représentativité de la vie quotidienne.

Dans cette recherche, nous avons entamé dans un premier temps une transcription en alphabet phonétique internationale, mais nous avons opté par la suite pour une transcription en orthographe française pour une lecture plus simple. Nous avons également utilisé un minimum de signes (sauf nécessaires) pour ne pas gêner la lisibilité.

#### **3-2-2 Les conventions de transcription :**

À chaque prise de parole nous avons un retour à la ligne. La prise de parole authentique est indiquée par une flèche (→), ainsi que le numéro de prise de parole pour chaque conversation. En dessous de la prise de parole authentique, nous mentionnons sa traduction en français, si elle est réalisée en

---

<sup>8</sup> <http://cdl.univ-lyon2.fr> centre de langue (1999, 23)

arabe ou en kabyle. La numérotation des prises de parole authentique est utilisée pour faciliter leurs identifications au cours de l'analyse.

Les interlocuteurs sont symbolisés par A pour le premier interlocuteur, B pour le deuxième, C pour le troisième...etc. Les annotations ainsi que les descriptions des comportements non verbaux sont mis entre parenthèse à côté de la prise de parole qui leur correspond. Les symboles utilisés sont :

↗ Intonation montante.

↘ Intonation descendante.

: Les deux points signalent l'allongement d'un son.

... le nombre de points indique une pause plus ou moins importante.

( ) Les parenthèses sont utilisées pour la description de certains aspects du comportement para-verbal et non-verbal.

(xx) Ce symbole indique les syllabes inaudibles et le gras pour l'accentuation syllabique.

= Ce symbole indique un enchaînement rapide.

[ ] Ce symbole indique le chevauchement.

Normal signifie une accentuation, ou une intensité vocale forte.

Les participants à l'interaction sont désignés par les initiales A et B

→ Ce symbole indique les tours de parole authentiques (non traduits)

### **3-3 La traduction :**

Comme nous l'avons signalé, après la collecte et la transcription du corpus, nous avons effectué une traduction systématique de tout le corpus (même les extraits qui ne sont pas utilisés dans notre analyse). Il s'agit d'une traduction littérale, mais pour rendre le corpus accessible en français, nous avons opté pour une traduction sémantique. En effet, il existe certaines expressions en arabe qui changent de sens si nous les traduisons littéralement. Nous avons essayé donc, d'un côté d'être fidèle au sens, et d'autre côté d'adapter la traduction à notre contexte socio-culturel.

### **3-4 Le cadre communicatif :**

#### **3-4-1 - Les participants**

Il faut signaler que dans le premier titre que nous avons choisi avant d'entamer cette recherche était « *Analyse du terme normal chez les jeunes algériens* », mais au cours de l'opération de collecte du corpus nous avons constaté que l'utilisation de ce terme ne se limitait pas aux jeunes, mais qu'elle était utilisée par les différentes tranches d'âge.

Le nombre des participants enregistrés n'est pas limité. Nous avons écarté un grand nombre d'enregistrements, soit à cause de l'absence du terme « normal » comme réponse à une question, soit à cause de leur mauvaise qualité.

Les enregistrements sont constitués de conversations entre étudiants, entre les membres d'une famille, ou bien entre des personnes qui ne se connaissent pas.

#### **3-4-2 Les sites et la temporalité :**

##### **3-4-2-1 Les sites :**

Nous avons réalisé des enregistrements dans des sites différents, là où il y a conversation, nous essayons de recueillir le corpus. Il faut signaler que le terme « normal » ne se produit pas dans toutes les conversations. Nous avons varié les sites pour augmenter les possibilités de le rencontrer.

Comme les participants ne sont pas limités ou présélectionnés, les sites également ne sont pas présélectionnés. Ils ont cependant une grande importance dans la définition de la nature des conversations. Ainsi, une conversation déclenchée dans une salle de cours n'aura pas la même nature qu'une conversation entamée dans une maison familiale ou sur un chantier.

### **3-4-2-2 La temporalité :**

En ce qui concerne la temporalité, elle n'a pas été d'une grande importance, nous avons enregistré des conversations plus ou moins longues, dans des moments différents de la journée. L'important pour nous était de rencontrer le terme « normal ». Mais il faut noter que plus la conversation est longue et « à bâtons rompus », plus nous avons la chance de rencontrer ce terme.

## **4- Problèmes méthodologiques :**

Avant d'entamer l'analyse du corpus, nous avons rencontré plusieurs difficultés d'ordres méthodologiques et pratiques. Nous avons rencontré des problèmes liés au corpus et à la traduction.

### **4-1 Le corpus :**

Le corpus à lui seul soulève un grand nombre de problèmes. Le recueil d'un corpus nécessite un enregistrement presque illimité de conversations afin de collectionner la matière nécessaire. Cette étape nous a pris beaucoup de temps.

Le corpus est constitué uniquement d'enregistrements audio, ce qui nous laisse dire que c'est un choix réducteur. Pour remédier à cela, nous avons opté dans certaines situations d'accompagner ces enregistrements de notes qui décrivent les comportements mimo-gestuels. Donc, notre recherche ne peut prendre que partiellement les données non verbales.

La qualité des enregistrements effectués constitue aussi un grand problème, car nous perdons un grand nombre de réalisations du terme « normal » dans les conversations.

Enfin, nous avons rencontré une difficulté d'ordre méthodologique, c'est de savoir « quand est-ce que nous pouvons considérer le corpus comme étant saturé ? ».

#### **4-2 Problèmes liés à la transcription et à la traduction :**

Une fois le corpus collecté, nous nous sommes confrontés à sa transcription et à sa traduction. Il est constitué en majorité de conversations réalisées en arabe dialectal, avec des interférences en français, chose qui nous a causé des problèmes, c'est-à-dire quel type de transcription il faut adopter ? Dans un premier temps, nous l'avons transcrit par le biais de l'alphabet phonétique international. Par la suite, comme nous l'avons signalé, nous l'avons transcrit en orthographe française à cause de l'absence d'alphabet phonétique arabe accessible à un lecteur qui ne lit pas l'arabe.

En ce qui concerne la traduction, nous avons essayé d'être fidèles au sens. Mais nous étions contraints dans certains cas de ne pas faire une traduction littérale, car les expressions relèvent du contexte socio-culturel algérien. Dans ces situations, nous avons donc, adopté une traduction sémantique.

Dans ce chapitre, nous avons tracé notre démarche méthodologique. Notre statut de « participant/observateur » à la majorité des conversations nous a permis de déclencher des conversations, et de constituer des implicites sans avoir recours aux hypothèses. Nous avons également soulevé les problèmes que nous avons rencontrés, et que nous avons essayé de dépasser.

Le corpus est ce qui constitue le matériau, c'est-à-dire l'ensemble de données verbales, paraverbales et non verbales recueilli dans des interactions verbales différentes et dans certains cas télévisuelles. Dans le chapitre suivant, nous allons passer en revue les interactions verbales et leurs caractéristiques.

**Chapitre 2 :**  
**LES INTERACTIONS VERBALES**

Dès que nous évoquons la communication entre personnes disposant de la parole, nous pensons à la communication verbale. Cette dernière entend une forme d'interaction qui engage l'action des interlocuteurs. L'action à son tour est accompagnée par d'autres formes de langage (geste, mimique, parole ...etc.). Ces formes s'enchevêtrent dans le but de satisfaire l'intercompréhension. Les interactions regroupent plusieurs sous catégories. Les linguistes quant à eux s'intéressent à l'interaction verbale. Cette dernière est prise en charge par un domaine scientifique appelé la linguistique interactionnelle. Sa finalité est l'usage du langage en «situations concrètes»<sup>9</sup>.

L'interaction verbale, comme d'autres concepts en linguistique, est un concept polysémique. D'autres appellations lui sont attribuées tel « *incursion* »<sup>10</sup> chez E. Roulet ou « *rencontre* »<sup>11</sup> chez E. Goffman.

L'interaction suppose la présence de deux partenaires qui exercent l'un sur l'autre des « *influences* »<sup>12</sup> tout au long d'un échange. L'échange peut être un débat, un colloque, une interview, etc. Et ces influences donnent lieu à ce que C. Kerbrat-Orrechioni appelle « *pilotage*<sup>13</sup> » et « *gestion*<sup>14</sup> » conjointe de l'échange.

Bange de son côté, propose l'idée de « *réciprocité d'actions* ». Selon lui : « *un comportement d'un individu dans une situation donnée est une action lorsqu'il peut être interprété selon une intention en vue de la réalisation d'un but qui lui donne un sens* »<sup>15</sup>.

L'action nous permet d'orienter notre vie quotidienne .Elle devient donc un « *besoin* » en société. La réciprocité, selon Bange, fonctionne sur la base des suppositions qui se divisent en deux grandes catégories :

---

<sup>9</sup> Moeschler,J., *Théorie pragmatique et pragmatique conversationnelle*, Ed Armand Colin, Paris, 1996, p08

<sup>10</sup> Roulet, E., « Structure hiérarchique et polyphonique de discours, l'articulation du français contemporain », in *Roulet et Ali, éd Bern Peter Lang, 1987 p 29.*

<sup>11</sup> Goffman,E., *La mise en scène de la vie quotidienne*, Ed Minit, Paris, 1973, p 23

<sup>12</sup> Kerbrat-Orechioni.C, « L'approche interactionnelle en linguistique », in *L'interaction : Association des sciences de langage*, Ed Buscila, Paris, 1989, p09.

<sup>13</sup> Ibid p04

<sup>14</sup> Ibid p10.

<sup>15</sup> Bange,P., *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Ed Didier, 1992 p207

- Celles qui sont propres à l'interaction en cours : Elles sont mises en place à partir d'un savoir social et de routines, que Cicourel (1972) définit comme un stock de « *règles normatives*<sup>16</sup> ».

- Les autres précèdent les premières: ce sont les règles constitutives des conditions de l'interaction appelées « *règles de base* ». Elles nous informent comment la compréhension intersubjective<sup>17</sup> (intercompréhension) est possible par la mise en œuvre de « *stock social* ». Et pour qu'il y ait interaction selon Bange, « *il faut que la façon dont chacun comprend les buts de l'action de partenaire devienne une raison pour les décisions d'agir qu'il prend* ». <sup>18</sup>

Dans notre travail, nous allons nous intéresser à une catégorie des interactions verbales qui est la conversation.

## **1- La conversation :**

La conversation est une activité sociale où la parole est produite quotidiennement. Elle suppose la rencontre de deux ou plusieurs participants, qui agissent en fonction du message reçu soit en accord, soit en désaccord « *C'est une unité limitée dans le temps et dans l'espace* »<sup>19</sup>. Autrement dit, la conversation a une ouverture et une clôture, elle est produite dans un espace précis.

Cette activité s'oppose à d'autres formes d'interactions (discussion, colloque, débat, entretien, etc.) par son caractère familier et improvisé. Selon R.Vion, ni les participants ou leur nombre, ni l'espace ni les thèmes ne sont fixés d'avance : « *la conversation repose sur une relation interpersonnelle et son caractère « spontané » et « quotidien », sur le caractère ouvert du contact de parole, sur l'implicite des règles de circulation de la parole, sur l'absence du but explicite et du thème imposé* ». <sup>20</sup> D'après cette citation, nous constatons que

---

<sup>16</sup>Cicourel cité par Bange, P., *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Didier, 1992 P 113

<sup>17</sup> Ibid 113

<sup>18</sup> ibid115

<sup>19</sup> Larochebovy, A., *La conversation quotidienne*, Ed Apollinaire guillaume, 1984, p 18

<sup>20</sup> Vion, R., *La communication verbale : Analyse es interactions*, Hachette, 1992 p135 .

R.Vion met l'accent sur les relations interpersonnelles qui se construisent tout au long de la rencontre, c'est-à-dire que la conversation n'est pas un objet fini, mais s'élabore et se construit en fonction de nouvelles données: un nouveau participant, un nouveau contexte, un nouveau thème abordé, ou bien c'est un changement de comportements face à un message reçu qui se traduit **en** une indignation, un amusement, une tristesse, etc.

Pour illustrer, voici l'exemple de deux femmes qui se rencontrent sur la voie publique près d'un marché, après une longue séparation :

A- Bonjour...

B- Bonjour...est ce que ça va ?

A- Et les enfants, ils vont bien ? (...)

A- Et ta mère elle va bien ?

B- Oh ! Ma mère, elle est morte il y a quelques mois.

A- Ah ! Je ne le savais pas .Et comment elle est morte ?

B- Du diabète

A- Ma mère aussi, le diabète était la cause de son décès

B- Ma mère n'a pas respecté son régime

A- Tu sais c'est « el-maktoub ».

B- Oui je sais que c'est « el-maktoub », mais le diabète est une maladie qui nécessite un suivi...

(....)

Après la séquence des salutations, quand B prend connaissance du décès de la mère de A, la conversation entre les deux femmes prend un autre tournant. Les deux participantes entament un autre sujet qui est le diabète.

Les constituants d'une conversation sont généralement: les participants, les tours de parole et le contexte.

## 1-1- Les participants :

Comme nous l'avons signalé, toute conversation suppose la présence d'au moins deux participants. Ces participants n'ont pas seulement la tâche de « codage » et de « décodage » d'un énoncé, mais ils sont en interaction continue. Ainsi, la relation entre les participants est à caractère « *dialogal* »<sup>21</sup>. En d'autres termes, elle suppose un « locuteur » et un « allocutaire » dans une relation « *interlocutive* »<sup>22</sup>.

Pour Goffman, cité par Kerbrat-Orrechioni, la conversation est une « *activité sociale qui s'effectue donc à plusieurs(...)* »<sup>23</sup>. L'idée de dynamique vient confirmer l'interactivité de la conversation. En plus, l'idée de monologue est à écarter, car nous parlons d'une activité spontanée qui s'exerce dans la vie quotidienne: « *tout énoncé, même monologal, est ainsi virtuellement dialogal* »<sup>24</sup>. Nous expliquons cela par le fait que l'allocutaire a toujours une image de son destinataire, même si en réalité, il n'est pas en face de lui.

Pour Kerbrat-Orrechioni, d'un côté toute activité verbale implique une « *allocution* »<sup>25</sup>, c'est-à-dire la présence d'un destinataire autre que celui qui produit la parole. D'un autre côté, chaque « *tu* » se transforme sans cesse en « *je* » et le « *je* » se transforme en « *tu* ». Autrement dit, chaque énoncé suscite une « *réponse* »<sup>26</sup> ou une « *réaction* »<sup>27</sup>. Et dans ce cas nous sommes en présence d'une « *interlocution* ». <sup>28</sup>

Ainsi, nous pouvons dire que les participants à une conversation sont des éléments « *actifs* » où chacun d'entre eux adopte un « *comportement* »<sup>29</sup> en fonction des réactions du message qu'il reçoit de l'autre. Le comportement

---

<sup>21</sup> Kerbrat-Orechioni, C., *Les interactions verbales*. Tome I, Ed Armand Colin, Paris, 1990 p 14

<sup>22</sup> Ibid p10

<sup>23</sup> Goffman, cité par Kerbrat-Orechioni, C., *Les interactions verbales*. Tome I, Ed Armand Colin, Paris 1990 p13

<sup>24</sup> Kerbrat-Orechioni, C., *Les interactions verbales*. Tome I, Ed Armand Colin, Paris, 1990, p 13

<sup>25</sup> Ibid p14

<sup>26</sup> Ibid. p 14

<sup>27</sup> ibid p14

<sup>28</sup> ibid p14

<sup>29</sup> www. wikipedia.org.

qu'adoptent les participants dépend de l'image que construit chaque partenaire de l'autre ou de lui-même.

Contrairement aux autres formes d'interactions où le nombre des participants est fixé d'avance comme les débats, les colloques, les interviews ...etc, dans une conversation, le nombre de participants n'est pas limité. Nous pouvons avoir de nouveaux participants qui adhèrent à la conversation et d'autres qui s'en retirent.

Rien n'est fixé ni le nombre ni le genre: nous pouvons avoir des conversations où les participants ne sont que des hommes, ou que des femmes, ou les deux à la fois. Et nous pouvons avoir des conversations où l'âge n'est pas une donnée fixe : nous pouvons avoir des conversations entre des adultes, ou entre des individus de catégories d'âges différentes. Mais cela n'empêche pas que dans certaines sociétés, les conversations sont régies par des contraintes sociales qui n'autorisent les femmes, par exemple, à entrer en conversation avec les hommes que dans des contextes particuliers<sup>30</sup>.

## **1-2 Structures des conversations**

La conversation est une succession de tours de parole qui obéit à des règles d'alternance et de cohérence. Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni, la conversation « *est une organisation qui obéit à des règles d'enchaînement syntaxique, sémantique et pragmatique* ». <sup>31</sup>

### **1-2-1 Les tours de parole :**

La conversation est marquée par une certaine conduite organisée des participants. Cette conduite est communément appelée par les interactionnistes « alternance des tours de parole ». L'alternance obéit à un certain nombre de règles qui permettent de gérer une conversation.

---

<sup>30</sup> Quand il s'agit des membres de la même famille.

<sup>31</sup> Kerbrat-Orecchioni Catherine, *Les interactions verbales*, Tome I, Ed Armand Colin, 1990, p193

La prise de parole par chaque participant à une conversation est le « *mécanisme qui caractérise la réalisation de l'interaction* »<sup>32</sup>. Autrement dit, l'alternance des tours de parole réalise la réciprocité. Par exemple, une question implique une réponse, et une requête reçoit une exécution, etc.

Pour Kerbrat-Orreckioni, la prise de parole ne se limite pas à la réciprocité des actions sociales, mais elle crée aussi des relations interpersonnelles, ainsi que le système de « *droits* »<sup>33</sup> et de « *devoir* »<sup>34</sup>. D'où « *tout participant admis à une conversation a le droit et le devoir de prendre la parole à son tour, il doit aussi respecter ces mêmes droits et devoirs chez les autres* »<sup>35</sup>.

De ce fait, nous pouvons dire que les tours de parole permettent l'hierarchisation de la conversation : le locuteur le mieux placé dans la hiérarchie a facilement accès au tour de parole et a le droit de céder la parole au moins placé dans la hiérarchie. Cette hiérarchie est régie par des critères sociaux de statut et de rôle.

Il arrive dans une conversation qu'un interlocuteur revendique ou réclame la parole. La transgression de la hiérarchie apparaît sous forme de chevauchements, d'irruptions. Elle peut être légitimée par certaines remarques du type : « Tu peux me laisser parler », « Laisse-moi finir », « Laisse-moi placer un mot », « Je peux parler ? », etc. L'ethnométhodologie, qui a largement étudié le processus des tours de parole, envisage l'activité de prise de parole et de transgression comme une négociation. Négocier, « *c'est se mettre d'accord sur la façon dont une activité sera accomplie et sur sa signification. La négociation concerne à la fois le sens de l'énoncé qui est un « objet réalisé par les interlocuteurs » et l'alternance des locuteurs (...)* ».<sup>36</sup>

---

<sup>32</sup> Bange, P., *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Didier, 1992 p28

<sup>33</sup> Kerbrat-Orecchioni, C., *Les interactions verbales*, Tome I, Ed Armand Colin, 1990, p 159

<sup>34</sup> *ibid* p 159

<sup>35</sup> Larochebovy, A., *La conversation quotidienne*, éd Apollinaire Guillaume, 1984 ? p122

<sup>36</sup> Bange, P., *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Didier, 1992 p29

Selon Kerbrat-Orrechioni la négociation est une « *lutte sur le pouvoir.* »<sup>37</sup> Autrement dit, il s'agit d'une lutte pour avoir le dernier mot. Donc, le système de droit et de devoir est régi par un certain nombre de règles que Kerbrat-Orrechioni résume en trois règles.

### **1-2-1 -1. Système de prise de parole :**

Prendre la parole à « *tour de rôle* »<sup>38</sup>, c'est ce qui constitue le principe dialogal de l'activité conversationnelle : « *Par prise de parole, on entend le mécanisme d'alternance des prises de parole. L'unité qui constitue cette alternance est la contribution verbale d'un locuteur à un moment déterminé de l'échange* »<sup>39</sup>. De ce fait, nous constatons que dans une conversation un interlocuteur doit intervenir verbalement et cette intervention est soumise à un système de « *droit* » et de « *devoir* ».

1. « *La fonction locutrice doit être occupée successivement par différents acteurs* »: les participants à la conversation doivent respecter le principe de l'alternance des tours de parole, c'est-à-dire que chaque interactant prend la parole et écoute l'autre quand il parle. Le locuteur -A- a le droit de garder la parole et a le devoir de la céder. Son successeur, -B-, a le devoir de laisser parler -A-, et de l'écouter. B a le droit de prendre la parole ou la réclamer au moment opportun. Cette fonction locutrice est rarement respectée dans les conversations à caractère familial et improvisé.

Ajoutons que la longueur des tours de parole doit être «équilibrée» selon les conditions situationnelles. Si une personne prend la parole plus longtemps que l'autre ou les autres participants à la conversation, nous disons qu'il a monopolisé la parole.

2. *Une seule personne parle à la fois*: puisque les tours de parole s'alternent, chacun prend la parole (l'un parle, l'autre écoute), mais il arrive que

---

<sup>37</sup> Kerbrat-Orechioni. C, [www.ucl.cdill.valibal](http://www.ucl.cdill.valibal).

<sup>38</sup> Kerbrat-Orechioni. C, [www.ucl.cdill.valibal](http://www.ucl.cdill.valibal).

<sup>39</sup> Kerbrat-Orechioni. C, [www.ucl.cdill.valibal](http://www.ucl.cdill.valibal).

deux (ou plus de deux) parlent à la fois. Dans ce cas, nous disons que le locuteur « *anticipe le moment de transition* »<sup>40</sup>, c'est-à-dire avant la fin de tour de parole d'un interlocuteur, l'autre « *chevauche* » sur son intervention. Les chevauchements ne doivent pas être longs, sinon ils donneront un effet «*cacophonique* »<sup>41</sup>. Pour éviter ces situations, les participants «coopèrent» ou «cogèrent» leurs interventions. Cela implique une «*négociation* »<sup>42</sup> implicite ou explicite. Autrement dit, et selon les propos de Kerbrat-Orrechioni, la négociation pour la prise de parole est une «*lutte pour le pouvoir de parole* »<sup>43</sup>.

3. *Il y a toujours une personne qui parle*: pour maintenir le contact entre les interlocuteurs, il faut réduire le temps de silence ou l'intervalle qui sépare les prises de paroles successives. Ceci veut dire que l'essentiel du temps de la conversation doit être occupé par la parole.

Les règles que nous venons de voir rendent compte qu'il y a des mécanismes qui permettent à un interlocuteur de donner ou de prendre la parole. Ces mécanismes sont généralement regroupés en catégories d'actes interactifs (phatiques et régulateurs).

En effet, contrairement à la conversation dans les autres formes d'interactions (débat, colloque, interview, etc.) la prise de parole est généralement coordonnée par un «*distributeur officiel des tours* »<sup>44</sup>. Ceci veut dire que dans ces autres formes d'interactions il y a une «*co-gestion* »<sup>45</sup> explicite où un participant joue le rôle de «*guideur* » ou d'«*arbitre* »<sup>46</sup>. Selon Kerbrat-Orreckioni, l'un joue le rôle de guideur (un journaliste par exemple), et l'autre (ou les autres) joue (ent) le rôle de «*guidé(s)* » (un interviewé par exemple). La transaction entre «*guideur* » et «*guidé* » s'effectue par un silence

---

<sup>40</sup> Kerbrat-Orecchioni,C., [www.ucl/cdill/valibal](http://www.ucl/cdill/valibal).

<sup>41</sup> Kerbrat-Orecchioni,C., *Les interactions verbales*. Tome I, Ed Armand Colin, Paris, 1990, p 161.

<sup>42</sup> Ibidn p161

<sup>43</sup> Kerbrat-Orecchioni,C., [www.ucl/cdill/valibal](http://www.ucl/cdill/valibal).

<sup>44</sup> Kerbrat-Orecchioni,C., *Les interactions verbales*, Tome I, Ed Armand Colin, Paris, 1990, p164

<sup>45</sup> Vion,R., *La communication verbale : Analyse des interactions*, Hachette, 1992 p130

<sup>46</sup> Kerbrat-Orecchioni,C., *Les interactions verbales*, Tome I, Ed Armand Colin, Paris, 1990, p164

après la prise de parole ou par certaines formules comme : « à vous de répondre », « à vous la parole », etc.

Dans la conversation, par contre, la distribution des tours de parole s'effectue de manière implicite. Cette distribution est rendue possible par des indices verbaux ou prosodiques et mimo-gestuels.

**a)-Indices verbaux :**

Les indices de nature verbale peuvent être le « *statut illocutoire de l'énoncé* »<sup>47</sup>. Poser une question, par exemple et donner la parole à l'autre interlocuteur pour pouvoir y répondre. C'est ce genre de transition que nous allons voir dans notre partie analyse où nous allons travailler sur la paire adjacente question/réponse (un interlocuteur se tait pour laisser l'autre répondre). La transaction s'effectue par des formules phatiques qui indiquent la fin du tour de parole, par exemple : « hein », « n'est ce pas », etc.

**b)-Indices de nature prosodique :**

Au cours d'une conversation nous repérons des indices de type prosodique qui nous permettent de faire la transition entre les tours de parole : ces éléments prosodiques sont l'intonation ascendante ou descendante sur la dernière syllabe, le ralentissement de débit, ou bien la chute de l'intensité articulatoire et/ou la pause de la voix. Ce dernier indice est le plus fréquent dans les conversations. C'est-à-dire que l'interlocuteur est amené à se taire pour laisser l'autre prendre le relais. Le dernier intervenant doit savoir, à son tour, repérer et interpréter ces indices s'il s'agit d'une fin de tour ou d'une pause.

**c)- Indices de nature mimo-gestuelle:**

Ce sont les mouvements corporels exprimés par les participants et qui véhiculent une intention communicative. Prenant l'exemple du regard soutenu

---

<sup>47</sup> Ibid p164

du locuteur porté à son destinataire à la fin du tour, c'est une sollicitation du partenaire à prendre la parole par le mouvement de la tête. La sollicitation peut être effectuée par celui qui parle ou bien par celui qui veut prendre la parole, et dans ce cas c'est une auto- sélection.

Ces indices témoignent de la « co-gérance » de la conversation. Ils sont relatifs, car il arrive qu'un interlocuteur prenne la parole avant que son partenaire ait fini son tour. Nous serons dans ce cas en présence de chevauchements. Les chevauchements sont les ratés de la conversation.

### **1-2-1-2 Les ratés de la conversation :**

La conversation ne s'effectue pas souvent d'une façon « harmonieuse », il arrive que des incidents se produisent pour altérer le bon déroulement de la conversation. Ils peuvent être volontaires ou involontaires.

Ces incidents provoquent de nombreux ratés, nous citons quelques cas tirés des travaux de Kerbrat-Orecchioni :

- un participant à la conversation prend la parole trop tôt, ce qui provoque un chevauchement, ou une interruption.
- ou bien un participant prend la parole trop tard, ce qui laisse la place à un long silence entre deux tours de parole. Ce cas est appelé par Kerbrat-Orecchioni « *gap* »<sup>48</sup>.
- l'autre cas de raté est l'intrusion d'un nouveau partenaire à la conversation. C'est un partenaire illégitime pour les premiers interlocuteurs, surtout s'il provoque une interruption, et il se légitime lui-même en prenant la parole.

Donc la conversation, comme nous l'avons déjà vu, est une succession de prises de parole. Et ces prises de parole sont un ensemble de comportements verbaux et non verbaux soumis à des règles de cohérence et d'organisation. En

---

<sup>48</sup> Kerbrat-Orecchioni, C., *Les interactions verbales*, Tome I, éd Armand Colin, Paris, 1990, pp173

d'autres termes, la conversation obéit à des règles d'alternances des tours de parole et à des règles structurales d'ordre sémantique, syntaxique, pragmatique, etc. Cette organisation est envisagée à deux niveaux.

1. Le niveau global : il s'agit du « *script* »<sup>49</sup> ou le « *scénario* »<sup>50</sup> global de la conversation. Pour chaque situation nous avons un scénario spécifique.

Au cours d'une conversation, le script n'est pas prévu d'avance, mais la conversation répond à des contraintes souvent d'ordres rituels « ... à *des traditions différentes impliquant des scripts différents* »<sup>51</sup>.

Par exemple, nous ne parlons pas de mariage ou de fête dans un enterrement. Ne pas changer de sujet, ou encore poser une question qui crée une attente chez celui qui la pose, et si l'autre interlocuteur ne répond pas le scénario dans ce cas n'est pas respecté, c'est-à-dire une question est suivie automatiquement d'une réponse.

2. Le niveau local : c'est l'enchaînement des unités constitutives de la conversation : l'enchaînement peut se faire d'une façon implicite ou explicite. Si l'analyse conversationnelle étudie cet enchaînement « *pas à pas* »<sup>52</sup>, la pragmatique, quant à elle, étudie l'acte en contexte. Les deux démarches sont complémentaires.

### **1-2-2 La séquence**

Les séquences sont également liées aux études des rites. Kerbrat-Orecchioni estime que les conversations se déroulent selon un schéma composé de trois séquences : la séquence d'ouverture ; le corps de l'interaction, qui contient à son tour un nombre indéfini de séquences et enfin, la séquence de clôture.

---

<sup>49</sup> Kerbrat-Orecchioni, C., « l'analyse des interactions verbales : la notion de « négociation » conversationnelle défense et illustration » in *Lalies Langue et Littérature*, № 20, 2000, Ed Rue Dullin p89.

<sup>50</sup> Ibid p89

<sup>51</sup> Ibid p90

<sup>52</sup> Kerbrat-Orecchioni ,C., *La conversation*, coll Mémo, Ed du Seuil, Paris, 1996, p35

Au deuxième rang, après la conversation, la séquence est constituée d'un ou de plusieurs échanges. Selon Kerbrat-Orecchioni, elle est à découper, selon « l'aspect sémantique »<sup>53</sup> qui est le critère thématique, c'est-à-dire la succession des thèmes dans une conversation. Le découpage des séquences s'effectuera donc selon la cohérence thématique (élément qui ne nous intéresse pas dans cette étude), ou bien selon « l'aspect pragmatique »<sup>54</sup> où intervient l'action des interlocuteurs.

### **1-2-3 L'échange**

Il est composé d'un nombre indéterminé d'interventions, « *C'est la petite unité dialogale* »<sup>55</sup>. Il est généralement constitué d'une intervention initiative et d'une intervention réactive. Nous allons nous intéresser à l'intervention initiative qui est la question et à l'intervention réactive, qui est la réponse.

### **1-2-4 L'intervention**

Produite par un seul interlocuteur, elle est la plus petite unité « monologale ». Elle n'est pas à confondre avec les tours de parole, qui peuvent être composés de plusieurs interventions. Elle est définie selon sa fonction dans l'échange : celle qui ouvre un échange est une intervention initiative, celle qui enchaîne est une intervention réactive et celle qui clôt l'échange est une intervention de clôture.

L'intervention est constituée d'actes de langage. Dans le cas où une intervention est constituée de plusieurs actes de langage, elle sera composée donc d'un acte directeur et d'actes subordonnés.

---

<sup>53</sup> Kerbrat-Orecchioni, C., *Les interactions verbales*, Tome I, Ed Armand Colin, Paris, 1990, p219

<sup>54</sup> Ibid p219

<sup>55</sup> Moeschler, J., cité Kerbrat-Orecchioni in *Les interactions verbales*, Tome I, Ed Armand Colin, Paris, 1990, p 224

### 1-2-5 La paire adjacente

La paire adjacente est utilisée particulièrement dans l'analyse conversationnelle. Elle est définie comme « *un ensemble de deux énoncés en positions adjacentes produits par deux locuteurs distincts* »<sup>56</sup>. Ce qui nous intéresse dans cette étude, c'est la paire adjacente question / réponse: Lorsque un locuteur énonce le premier membre de la paire, qui est la question, et s'arrête ; le second locuteur prend la parole pour produire le second membre de la paire, qui est la réponse. Selon Isabelle Dumas,<sup>57</sup> lorsque le premier membre est produit, le second est attendu automatiquement. Mais si le premier membre n'est pas suivi du second membre de la paire, il sera considéré comme manquant, et le locuteur du premier membre peut signaler cette absence par des inférences.

### 1-2-6 L'acte de langage

L'acte de langage est l'unité minimale, sur laquelle repose notre travail. L'identification et le découpage des actes vont nous permettre de tirer les valeurs qu'il reçoit en contexte par rapport aux actes précédents. C'est ce qu'appelle Kerbrat-Orecchioni, « *la fonction rétroactive* »<sup>58</sup> de l'acte. Elle développe également l'idée selon laquelle lors d'une conversation (c'est-à-dire en contexte) l'acte de langage repose sur deux dimensions : sémantique qui est le contenu «*descriptif*», et une dimension pragmatique qui est le contenu «*performatif*».

En ce qui nous concerne, nous allons tirer les valeurs du terme «*normal*», comme étant une assertion, par rapport aux questions posées dans les conversations, tout en prenant en considération le contexte. En résumant la théorie d'Austin, Kerbrat-Orecchioni estime que «*parler c'est sans doute échanger des informations : mais c'est aussi effectuer un acte, régi par des*

---

<sup>56</sup> Schegloff, C. A, Sacks, H., *Opening up closings*, in *Semiotica* VIII, 4 295

<sup>57</sup> Dumas, I., *L'analyse des actes et des discours en situation de travail*, Ed Louvain, Peeters 2005, in [www.Google.books.com](http://www.Google.books.com)

<sup>58</sup> Kerbrat-Orecchioni, C., *Les interactions verbales*, Tome I, Ed Armand Colin, Paris, 1990, p230

*règles précises(...), qui prétend transformer la situation de récepteur, et modifier, outre son contenu informationnel, sa visée pragmatique, c'est-à-dire sa valeur et sa force illocutoire. »<sup>59</sup>*

## **2-Le contexte :**

Le contexte est un élément d'une très grande importance dans les sciences qui s'occupent du langage<sup>60</sup> ou «*des discours actualisés dans des situations concrètes de communication* »<sup>61</sup>. Chaque discipline ou chaque théorie lui attribue une signification.

### **2-1- Définition**

Par contexte, qui est une composante de l'interaction, Jean Lohisse distingue deux catégories : le contexte environnemental et le contexte symbolique. Le contexte environnemental est tout ce qui entoure la conversation (matériel, cadre géographique, physique, ...etc.). Le contexte symbolique est ce qui construit « *les relations intersubjectives et sociales* »<sup>62</sup>. Le terme social est à prendre dans un sens très large (rites, représentation, culture, etc.). Lohisse ajoute, qu'entre le contexte et les participants à une interaction, il y a une activité interactive : « *le contexte agit sur l'individu, celui-ci en retour modifie le contexte et le construit* »<sup>63</sup>.

De ce fait, nous constatons que le contexte est une donnée qui n'est pas fixée d'avance, mais il se construit tout au long du déroulement de l'interaction. Selon Bange, c'est un produit des acteurs (interactants) : « *le contexte n'est pas une donnée matérielle, mais une production des acteurs eux même, une*

---

<sup>59</sup> Kerbrat-Orecchioni, C., *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A. Colin, p 185

<sup>60</sup> Ethnométhodologie, sociolinguistique, linguistique interactionnelle...etc.

<sup>61</sup> Kerbrat-Orecchioni, C., *la conversation*, coll Mémo, Ed du Seuil, Paris, 1996, p16

<sup>62</sup> Lohisse, J., *La communication de la transmission à la relation*, Ed De Boeck, 2005 p105.

<sup>63</sup> Ibid p 106

*construction interprétative par laquelle les acteurs définissent la situation en vue de la réalisation de buts pratiques* »<sup>64</sup> .

Dans ce sens est développée l'idée de Dan Sperber qui ajoute que le contexte n'est pas seulement « *ici et maintenant* », mais il fait aussi appel à l'expérience et la connaissance que chacun a du monde : « *le contexte ne se réduit pas simplement au contexte immédiat, il comporte aussi des connaissances d'arrière-plan, des connaissances générales, des connaissances culturelles (...)* »<sup>65</sup> .

En effet, outre son caractère interactif, le contexte est un lieu où se construisent le sens et l'interprétation. Autrement dit, chaque interlocuteur interprète un énoncé selon le contexte commun (entre lui et l'autre interlocuteur), et selon le contexte qu'il construit lui même. Larochbovy considère que le contexte « *est un savoir commun qui permet de lever les ambiguïtés de l'expression orale* »<sup>66</sup>. Et, ce qui nous permet de lever les ambiguïtés dans la conversation, c'est le « *processus d'inférence* »<sup>67</sup>, c'est-à-dire que c'est grâce au modèle inférentiel que nous pouvons passer du « *sens linguistique au sens voulu* »<sup>68</sup>. L'interlocuteur produit un ensemble d'indices de tous types : verbaux, mimiques, gestuels, etc. A. Reboul et J. Moeschler estiment que « *l'interprétation d'un énoncé, si elle s'appuie sur la signification linguistique de la phrase, ne se réduit pas à celle-ci : Elle part de la signification de la phrase et poursuit l'interprétation de l'énoncé via des mécanismes d'inférence qui prennent pour prémisse la signification linguistique de la phrase et un certain nombre de données linguistiques ou non et livrent le contexte* ». <sup>69</sup>

---

<sup>64</sup> Bange,P., *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Didier, 1992 p18

<sup>65</sup> Sperber, D., « qu'est ce que l'humain ? » in *Université de tous les savoirs\_ volume2* (Paris Odile Jacob) Ed Yves Michaud p119-128

<sup>66</sup> Larochbovy ,D., *La conversation quotidienne*, éd Apollinaire Guillaume, 1998 ? p51

<sup>67</sup> Sperber, D. , « qu'est ce que l'humain ? » in *Université de tous les savoirs\_ volume2* (Paris Odile Jacob) Ed Yves Méchaud p119- 128.

<sup>68</sup> Idem

<sup>69</sup> Reboul,A., Moeschler.J, *pragmatique du discours .De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*\_Ed Armand Colin. 1998, pp45-46.

Donc les indices sont d'une grande nécessité pour la compréhension d'un échange. Supprimer ces indices diminue ou limite l'interprétation et la compréhension. Et nous serons en face de significations indéfinies. Cela implique que le « *sens de toute chose est attachée à son contexte* »<sup>70</sup>. De ce fait, nous pouvons dire que le sens est produit localement.

## **2-2-Les indices de contextualisation :**

L'idée d'indexicalité a été également largement traitée par Gumperz. En effet, pour aboutir à la compréhension et à l'interprétation, il faut qu'un certain nombre de conditions soient réunies. Ces conditions sont appelées par Gumperz « les indices de contextualisation ».

Gumperz s'intéresse à l'individu dans une dynamique interactionnelle, qui pour réussir un échange verbal use d'indices de contextualisation. « *Ces indices peuvent revêtir des formes linguistiques diverses. Les processus de commutation de code, le dialecte ou le style, une partie des éléments prosodiques, ainsi que le choix entre des options lexicales et syntaxiques, les expressions stéréotypées, les ouvertures et clôtures conversationnelles, les stratégies de séquentialisation peuvent tous avoir des fonctions de contextualisation* »<sup>71</sup>. Ainsi les indices de contextualisation rendent compte de ce que nous voulons dire ou transmettre (sens voulu), et ce que le destinataire infère (sens reçu).

Le domaine qui traite ces éléments est la pragmatique que nous allons voir ultérieurement dans le chapitre 4.

---

<sup>70</sup> Sperber. D, « qu'est ce que l'humain ? » in *Université de tous les savoirs*, volume2 (Paris Odile Jacob) Ed Yves Méchaud 119 128

<sup>71</sup> Gumperz. J, *Engager la conversation : Introduction à une sociolinguistique interactionnelle*, Minuit\_ 1989 p29

### **3-Les relations interpersonnelles et les rapports de place :**

Comme nous l'avons signalé, la conversation n'est pas une simple transmission d'informations, mais c'est un processus dynamique complexe. En d'autres termes, la conversation, comme tous les autres types d'interactions verbales, est une construction des participants. Ces participants tissent entre eux des relations interpersonnelles. Cette conception s'oppose à la conception monologale de la linguistique traditionnelle. La conversation est un lieu où apparaissent également le rôle, la face et l'identité sociale.

Dans le déroulement d'une conversation, le statut des participants joue un rôle primordial. Le statut est le « rôle social » des participants.

La notion de rôle est définie par Larochebovy comme étant « *un ensemble d'attentes qui règlent le comportement d'un individu occupant une position donnée* ». <sup>72</sup>

Nous retrouvons, aussi, la notion de rôle chez Goffman. Il distingue deux schémas. Le premier s'inscrit du côté du locuteur, appelé schéma de « production ». Le second s'inscrit du côté du récepteur, appelé schéma de « participation ».

Dans le schéma de « production », Goffman attribue au locuteur trois rôles : le rôle d'animateur, le rôle de l'auteur et le rôle de responsable. Le rôle de responsable consiste en le fait de citer ou de lire des paroles dont le locuteur n'est pas l'auteur. Le rôle d'auteur se distingue par la parole « fraîche » (parole authentique de l'interlocuteur). Enfin le rôle de responsable, c'est le fait d'assumer toutes les responsabilités face aux paroles émises. Il se peut que le locuteur nie sa responsabilité quand il n'est qu'un porte-parole (exemple : « comme ils disent ... », « ce n'est pas moi qui dit ça », etc.)

Dans le schéma de participation, nous notons le rôle de « co-pilotage ». Le récepteur joue le rôle d'un « acolyte » <sup>73</sup> qui aide par son comportement

---

<sup>72</sup> Larochebovy, A, *La conversation quotidienne*, Ed Apollinaire Guillaume, 1984, p 34

<sup>73</sup> De Salins, D.J *Une introduction à l'ethnographie de la communication. Pour la formation à l'enseignement de français langue étrangère*, Ed Didier, 1998. p195

verbal ou kinésique au déroulement de la conversation. Kerbrat-Orecchioni estime que parmi les marques de « co-pilotage », le chevauchement pour certaines cultures est une marque de « compétition ».

Goffman distingue aussi, le rôle du ratifié et du non ratifié, c'est-à-dire la sélection potentielle des participants à une conversation. Une personne ratifiée joue le rôle légitime, une personne non ratifiée joue le rôle non légitime dans la conversation. Une personne devient légitime en lui adressant la parole, ou le regard. Elle peut aussi devenir légitime en s'auto légitimant, c'est-à-dire en prenant la parole<sup>74</sup>.

Le schéma de production et de participation constitue les cadres formels d'une conversation, à chaque situation correspond une façon de tenir un rôle. Tenir un rôle dépend du lieu, du moment et de la personne que nous avons en face. Chaque prise de parole implique un changement de schéma.

### **3-1- La face :**

La conversation est une activité langagière qui permet de communiquer au sens large du terme, et d'assurer les liens entre les membres d'un groupe. C'est aussi à travers la conversation que les individus assurent leur insertion ou leur exclusion d'un groupe<sup>75</sup>. Et c'est dans ce processus d'insertion et d'exclusion que l'individu construit sa face.

Le mot « face » est un concept « phare » dans les travaux de Goffman, et par la suite chez les interactionnistes. Goffman le définit comme *« la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier. La face est une image de soi déclinée selon certains attributs sociaux approuvés, et néanmoins partageables »*<sup>76</sup>. Goffman rend compte qu'au cours d'une interaction face-à-face, l'individu adopte une ligne d'action qu'il

---

<sup>74</sup> Intrusion chez Kerbrat-Orecchioni.

<sup>75</sup> Voir les travaux de W. Labov

<sup>76</sup> Goffman, *Les rites d'interaction*, Minuit, 1974, p 09

doit respecter pour faire en sorte que sa face soit préservée, ainsi que celle de son partenaire. Cela s'effectue par le savoir-vivre, le tact, etc. Quand la face est «touchée», des échanges réparateurs permettent d'équilibrer la relation comme les excuses. Certains linguistes, comme Brown et Levinson, font remarquer que le concept «face» ne se réduit pas à la bonne image, mais elle est plus complexe, car tout acteur donne non seulement une face, mais deux faces : une positive et l'autre négative.

- **La face positive** : correspond à notre « narcissisme »<sup>77</sup>, c'est-à-dire à la « façade »<sup>78</sup> sociale et l'image valorisante que nous essayons de présenter à l'extérieure à travers nos relations.
- **La face négative** : correspond à nos possessions à travers la notion du «territoire»: corps, intimité, mobilier, etc. Le territoire rend compte de la façon dont les interactants utilisent l'espace et le temps. Il est tributaire des normes sociales adoptées souvent inconsciemment.

Dans une conversation à deux participants, nous avons quatre faces qui s'impliquent (deux faces pour chacun). Ces faces peuvent être valorisées ou dévalorisées en fonction d'acte d'énonciation. Par exemple, donner un ordre c'est valoriser sa face positive en même temps c'est dévaloriser la face de celui qui reçoit l'ordre. Donc, l'ordre est une menace pour la face. Dominique Mingueneau, distingue quatre types de paroles menaçantes<sup>79</sup>:

1- *Les paroles menaçantes pour la face positive du locuteur : avouer une faute, s'excuser..., qui sont autant d'actes humiliants.*

2- *Les paroles menaçantes pour la face négative du locuteur : la promesse par exemple, s'engager à faire des actes qui vont prendre du temps et de l'énergie...etc.*

---

<sup>77</sup> De Salins, D.J *Une introduction à l'ethnographie de la communication. Pour la formation à l'enseignement de français langue étrangère*, Éd Didier, 1998. p197

<sup>78</sup> Ibid p197

<sup>79</sup> Mingueneau. D, *Analyser les textes de communication*, Ed Nathan, 2000 p24

3- *Les paroles menaçantes pour la face positive du destinataire : la critique, l'insulte...etc.*

4- *Les paroles menaçantes pour la face négative du destinataire : questions indiscretes, conseils non sollicités, ordre, etc.*

Ainsi, nous pouvons dire que la parole peut être menaçante pour l'un, elle ne l'est pas pour l'autre et c'est ainsi que les participants à une conversation s'arrangent pour préserver leurs faces. C'est dans ce sens que Kerbrat-Orecchioni développe la notion «des relations interpersonnelles ».

### **3-2- Les axes des relations interpersonnelles**

Au moment de la conversation se construisent des «*identités mutuelles*<sup>80</sup>», ce qui permet d'instaurer un certain type de relation: de distance, de familiarité, d'égalité, ou de hiérarchie, de conflit ou de connivence, etc. Ces facettes sont classées d'après Kerbrat-Orecchioni, selon deux grands axes : axe de relation horizontale, et axe de relation verticale.

La relation qui s'établit entre les interactants dépend des facteurs externes (âge, sexe, statut social) et de facteurs internes qui sont les comportements adoptés par les interactants tout au long de l'interaction. Ces comportements sont des «*relationèmes*<sup>81</sup>», qui permettent d'établir une relation en permanence.

La relation est donc conditionnée «*par le contexte et constituée par le jeu de certains types d'unités (...) que l'on appellera des relationèmes qui sont à considérer à la fois comme des reflets, et comme des constructeurs de la relation* »<sup>82</sup>.

---

<sup>80</sup> Kerbrat-Orecchioni, C, *Les interactions verbales*, Tome II Ed Armand Colin, 1992p63

<sup>81</sup> Ibid p 37

<sup>82</sup> Ibid p 37

### 3-2-1- La relation horizontale :

La relation horizontale rend compte de la distance entre les interlocuteurs *proches ou éloignés*<sup>83</sup>. La distance est exprimée par des moyens non verbaux (le comportement proxémique, le geste, le regard, etc.) ou verbaux (thème abordé, termes d'adresse, etc.). Ces relations sont à considérer à la fois comme «*des indicateurs et des constructeurs de la relation interpersonnelle*». <sup>84</sup> Dans une conversation, la distance entre les interlocuteurs est un paramètre négociable, par exemple un interlocuteur qui dit à un autre : «*je ne te permets pas de me parler ainsi*». Et les unités qui permettent de négocier la relation sont appelées «*relationèmes*»<sup>85</sup>, que les interlocuteurs échangent sans cesse.

### 3-2-2- La relation verticale :

Quant à la relation verticale, elle rend compte du «*rapport de place*»<sup>86</sup> (pouvoir, dominance ou domination). En d'autres termes, comme nous l'avons déjà signalé, il y a une hiérarchie (même discrète) entre les interlocuteurs, c'est à dire qu'il existe une relation «*asymétrique* »<sup>87</sup> dans les interactions où les relations sont préétablies (débat, colloque, interview, etc.). Dans les interactions à caractère égalitaire, les rapports de place sont plus complexes dans la relation «*symétrique* ».

Comme dans la relation horizontale, la relation verticale est déterminée par des «*relationèmes verticaux* »<sup>88</sup>, appelées aussi «*taxèmes* »<sup>89</sup>. Ils sont à leur tour de nature non verbale, para verbale et verbale. Les «*taxèmes*» de nature non verbale et para verbal sont l'intensité vocale et l'espace (le cadre). Les «*taxèmes* » de nature verbale sont les formes d'adresse, l'organisation des tours de parole (nous l'avons déjà signalé), l'organisation de la conversation. Par

<sup>83</sup> Kerbrat-Orecchioni. C, *la conversation*, coll Mémo, Ed du Seuil, Paris, 1996, p41

<sup>84</sup> Ibid. P42

<sup>85</sup> Kerbrat-Orecchioni. C, « l'analyse des interactions verbales : la notion de « négociation » conversationnelle défense et illustration » in *Lalies Langue et Littérature*, N° 20, 2000, Ed Rue Dullin Elias p128

<sup>86</sup> Kerbrat-Orecchioni. C, *la conversation*, coll Mémo, Ed du Seuil, Paris, 1996..p45

<sup>87</sup> ibid.p45

<sup>88</sup>ibid.p46

<sup>89</sup> Ibid p46

exemple, celui qui entame ou clos la conversation est en position haute par rapport à l'autre ; celui qui donne un ordre, donne un conseil, critique, etc. est en position haute. Celui qui subit ces actes est en position basse.

Donc le rapport de place est aussi un travail de négociation, c'est-à-dire chacun négocie sa place dans la conversation. En outre, l'inventaire de Kerbrat-Orecchioni est relatif. En d'autres termes, il diffère d'une conversation à une autre, d'une société à une autre et plus que cela d'une culture à une autre.

Il faut ajouter que la satisfaction de tous les besoins de protection des faces nécessite un travail de « *stratégie identitaire* »<sup>90</sup>. Ces stratégies sont regroupées sous deux grandes catégories: maximalisation des profils « *narcissiques* »<sup>91</sup>, et minimisation des risques de « *blessures* »<sup>92</sup>.

De ce fait, pour le bon déroulement d'une conversation, il faut que les interactants sachent à qui « *ils ont affaire* »<sup>93</sup>.

Outre son caractère relationnel, l'interaction, en général, est un lieu où se conforte et se construit l'identité. Autrement dit, les interactions verbales, aident à se « *situer dans une catégorie sociale et de produire une image de soi* »<sup>94</sup> et de là construire une image de « l'autre ». L'identité désigne « *l'ensemble des perceptions, des sentiments et des représentations relativement stabilisées se rapportant à soi et par lesquelles chacun se perçoit (ou est perçu) comme un être singulier, restant lui-même à travers l'espace et le temps* »<sup>95</sup>.

Dans les différentes interactions, l'identité des interactants est fixée d'avance (par exemple dans les rapports sociaux maître/élève), mais dans la conversation, les identités sont « *ouvertes* »<sup>96</sup>, c'est à dire que les interactants font rarement intervenir leurs professions ou leurs statuts sociaux. Il s'agit ici de l'identité sociale. Il existe une autre dimension de l'identité, c'est la dimension

---

<sup>90</sup> Ibid p33

<sup>91</sup> Ibid p33

<sup>92</sup> Ibid p33

<sup>93</sup> Kerbrat-Orecchioni, C, *Les interactions verbales*, Tome II Ed Armand Colin , 1992, pp199

<sup>94</sup> Picard, D, *Politesse, savoir vivre et relation sociale*, Coll Que sais je ? Puf , 1998 P33

<sup>95</sup> Lipiansky, Edmond Marc, « l'identité dans la communication », in *communication et langage*, N°97 3eme trimestre, 1993, p 31

<sup>96</sup> Ibid p32

personnelle. Cette dimension apparaît en fonction de l'interlocuteur que nous avons en face de nous. Plus précisément en fonction de l'image que « dessine » chacun des interlocuteurs.

L'identité se définit par rapport à l'identité de l'autre dans un rapport d'opposition (mon identité face à l'identité de l'autre). La relation entre les identités dans la conversation est complémentaire et non pas hiérarchique comme dans les autres formes d'interaction.

En effet, dans une conversation les participants cherchent toujours à se positionner et à affirmer leur singularité. Lipiansky distingue les différents besoins identitaires<sup>97</sup>:

- 1- Besoins d'existence: être connu par son nom et identifié comme tel.
- 2- Besoins d'intégration : être inclus dans un groupe et avoir une place et être considéré comme légitime.
- 3- Besoins de valorisation : donner une bonne image de soi.
4. Besoins d'individualisation : se distinguer par rapport à l'autre tout en affirmant sa personnalité.
5. Besoins de contrôle : maîtriser l'image que l'interlocuteur reçoit de l'autre.

---

<sup>97</sup> Ibid p33

Dans ce chapitre nous avons essayé de définir les concepts sur lesquels repose la conversation. Cette dernière est une activité sociale qui est prise en charge par plusieurs disciplines l'ethnométhodologie, l'analyse conversationnelle et la pragmatique. Comme nous l'avons signalé, dans cette recherche nous allons limiter notre analyse à la pragmatique que nous allons explorer dans le chapitre suivant.

**Chapitre 3.**  
**LA PRAGMATIQUE :**

La pragmatique est une discipline qui se rattache à la linguistique. Son principe fondamental est l'étude de l'usage du langage déterminé par les conditions d'énonciation. Selon la pragmatique, le langage sert à agir sur le monde, d'où « *l'étude de langage en acte* »<sup>98</sup>. Cela suppose la connaissance et la détermination préalable de la situation concrète d'énonciation, ainsi que la connaissance des interprétations possibles.

Dans le chapitre suivant nous allons faire les présentations et les définitions des concepts clés de la pragmatique qui vont nous servir dans notre analyse.

---

<sup>98</sup> Kerbrat-Orecchioni.C, *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Armand Colin, 2001 p01

## 1. Définition :

La pragmatique telle que nous la connaissons aujourd'hui, c'est-à-dire théorie des actes de langage, est née après la publication des conférences de John Austin en 1955<sup>99</sup> regroupées dans un ouvrage intitulé « How to Do Things with Words »<sup>100</sup>, traduit en français par G. Lone<sup>101</sup>. Dans son ouvrage, Austin introduit une nouvelle idée, selon laquelle la phrase n'a pas un caractère descriptif du monde, mais elle est un moyen d'action: « *En utilisant le langage nous ne décrivons pas le monde, mais nous réalisons des actes de langage* »<sup>102</sup>.

Ainsi, Austin met en place une théorie des actes de langage que ses successeurs ont approfondi. Nous tenons à citer son élève John Searl, qui décrit de façon formelle les actes de langage.

Austin et Searl s'inscrivent dans une vision traditionnelle : l'étude du langage est envisagée comme un code et « *l'intention du locuteur qui produit un acte de langage donné est récupérée via la convention linguistique* »<sup>103</sup>. Le langage n'est pas appréhendé comme une donnée authentique, mais fabriquée.

Parallèlement aux travaux d'Austin et Searl, Paul Grice développe une nouvelle conception de la communication: le fait de dialoguer, « *les interlocuteurs acceptent et suivent un certain nombre de règles implicites indispensables au fonctionnement de la communication* »<sup>104</sup>.

La nouveauté de Grice réside dans l'introduction de la notion d'implication et de coopération. La notion d'implication désigne ce qui est communiqué. En d'autres termes, c'est la différence entre le sens linguistique conventionnel et l'interprétation des participants d'un énoncé. En ce qui concerne le principe de coopération, les participants à une conversation contribuent de « *manière relationnelle et coopérative pour faciliter*

---

<sup>99</sup> Le but d'Austin était de fonder une nouvelle discipline philosophique

<sup>100</sup> La traduction : *Quand dire c'est faire*

<sup>101</sup> En 1970 aux éditions Du Seuil.

<sup>102</sup> Moeschler, J. Reboul, A., *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Ed Du Seuil, 1994, p18

<sup>103</sup> [www.fondement.de/la-pragmatique.htm](http://www.fondement.de/la-pragmatique.htm)

<sup>104</sup> Blanchet, P., *La pragmatique d'Austin à Goffman*, coll référence, Ed Bertrand-Lacoste, 11995, p48

*l'interprétation* »<sup>105</sup>. Elle est aussi le but commun entrepris par les participants à une conversation.

Le processus de coopération obéit, selon Grice, à un certain nombre de maximes conversationnelles, qui permettent à un interlocuteur de récupérer l'intention de l'autre interlocuteur. Donc, la coopération est l'ajustement des interlocuteurs de leurs comportements respectifs dans la direction de la conversation. Cette nouvelle conception de Grice rend compte que pour permettre une interprétation complète, il faut adjoindre le processus inférentiel qui a été largement développé par Moeschler, Sperber et Wilson<sup>106</sup>. En effet, à la suite de Grice, Sperber et Wilson ont mis l'accent sur le mécanisme inférentiel de la communication. Ils ont cherché à savoir, par des moyens non linguistiques, comment l'interlocuteur arrive ou aboutit au sens communiqué.

C'est dans cet ordre que nous avons abordé la pragmatique, c'est-à-dire les actes de langage, la pragmatique de Grice et l'inférence.

## **2-LES ACTES DE LANGAGE :**

La théorie des actes de langage constitue la base de la pragmatique. Sa thèse principale repose sur l'étude de la fonction du langage, c'est-à-dire que le langage sert à accomplir des actes. La première catégorisation d'Austin était de distinguer les énoncés qui décrivent le monde, appelés « constatifs », et les énoncés qui accomplissent une action appelée « performatifs ».

### **2-1- Les constatifs :**

Les actes constatifs représentent la description faite par un énoncé assertif. Ces actes « *peuvent recevoir une valeur de vérité* »<sup>107</sup>. Par exemple,

---

<sup>105</sup> Reboul A, Moeschler, *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*. Éd Du Seuil, 1998, p51

<sup>106</sup> La pertinence

<sup>107</sup> Moeschler, J, *Introduction à la linguistique contemporaine*. Armand Colin, 2000, P135

dire: «la terre est ronde ». Dans cet énoncé la vérité dépend de l'état du monde, et non pas du fait qu'il soit ou non prononcé.

## 2-2- Les performatifs :

Ces actes ne reçoivent pas la condition de vérité mais des conditions de félicité. Les conditions de félicité dépendent de «*l'existence de procédures conventionnelles* »<sup>108</sup>. Ces actes agissent sur le monde par le fait de les prononcer. Les conditions de félicité se résument dans les points suivants<sup>109</sup> :

- (1) il doit exister une procédure, reconnue par convention, dotée d'un certain effet et comprenant l'énoncé de certains mots par certaines personnes dans certaines circonstances,
- (2) il faut que, dans chaque cas, les personnes et les circonstances particulières soient celles qui conviennent pour qu'on puisse invoquer la procédure en question,
- (3) la procédure doit être exécutée par tous les participants, à la fois correctement et intégralement,
- (4) lorsque la procédure implique certaines pensées et sentiments, lorsqu'elle doit provoquer, un certain comportement de la part de l'un ou l'autre des participants. Il faut que la personne ait en fait ces pensées ou sentiments, et que les participants aient l'intention d'adopter le comportement impliqué.

Austin a classé les performatifs dans les catégories suivantes :

- verdictifs (*acquitter, condamner, prononcer, décréter, classer, évaluer, ...*)
- exercitifs (*commander, dégrader, ordonner, léguer, pardonner, ...*)

---

<sup>108</sup> Moeschler, J, *Introduction à la linguistique contemporaine*. Armand Colin, 2000, P136

<sup>109</sup> Conditions résumées par Lecomte .A in Cours de licence MASS : www.

- promissifs (*promettre, faire vœu de, garantir, parier, jurer de,...*)
- comportatifs (*s'excuser, remercier, déplorer, critiquer, braver, ...*)
- expositifs (*affirmer, conclure, nier, postuler, remarquer, ...*)

Cependant, faire la distinction entre les performatifs et les constatifs n'est pas une tâche facile, c'est-à-dire que nous ne pouvons pas toujours différencier entre la condition de vérité et de félicité car certains énoncés peuvent obéir aux deux conditions. Cela a poussé Austin à affiner sa catégorisation tout en proposant une classification en trois types d'actes : locutoire, illocutoire et perlocutoire.

### **2-3- Les actes locutoire, illocutoire et perlocutoire :**

#### **2-3-1- Acte locutoire :**

C'est le fait de produire un énoncé. En d'autres termes, c'est faire un acte phonétique: produire du son et produire des mots appartenant à un vocabulaire construit selon une certaine grammaire avec une certaine intonation. Cet acte s'accomplit dès lors que nous disons quelque chose indépendamment du sens communiqué.

#### **2-3-2- Acte illocutoire :**

Il est également, en premier lieu, un acte locutoire. Il se réalise par le fait de le dire. En disant par exemple: «il va tirer!», nous faisons une chose différente, de seulement dire: on prévient, on avertit ..., en disant «je te promets », nous accomplissons un acte de promesse. Ces actes ont une valeur conventionnelle. Le terme de valeur a une grande importance puisque Austin va élaborer une théorie des actes illocutoires à partir de leur valeur (se rapportant à la convention). Valeur qu'il dissocie à signification (signification est équivalent à

sens et référence pour Austin). Donc, l'acte illocutoire est l'acte « (...) *qui fait passer du sens littéral à la signification* ». <sup>110</sup>

### **2-3-3- Acte perlocutoire :**

Pour ce qui est de l'acte perlocutoire, c'est le but dans lequel l'acte de langage est réalisé. Il est produit à son tour par le fait de parler. Il faut saisir l'effet que l'acte produit sur les sentiments, les pensées du locuteur et même sur celui qui parle. Un acte est produit par le fait de parler. Le fait de poser une question, par exemple, peut engendrer plusieurs réactions possibles. Nous pouvons obtenir une réponse, une réponse qui ne répond pas proprement dit à la question (un évitement), comme nous pouvons aussi avoir un refus de réponse explicite.

### **2-4- LES ACTES DE LANGAGE INDIRECTS :**

Parmi les actes de langage, nous distinguons les actes de langage directs et les actes de langage indirects. Si les premiers sont déchiffrables dans un énoncé, les seconds, par contre, dépendent de la valeur illocutoire de l'énoncé. Kerbrat-Orrichioni explique que l'acte de langage indirect « *s'exprime sous le couvert d'un autre acte* » <sup>111</sup>. Nous donnons l'exemple proposé par Kerbrat-Orrichioni : « *tu peux fermer la porte ?* », l'acte apparent de la question, exprime en réalité une valeur d'ordre. Pour Kerbrat-Orrichioni, du point de vue de l'interprétation, la question est « *littérale* » <sup>112</sup> et la valeur est une requête « *dérivée* » <sup>113</sup> issue du contexte.

Un acte de langage indirect peut être conventionnel ou non conventionnel. Dans l'énoncé « *tu peux fermer la porte ?* », nous admettons que la question est une requête pour fermer la porte dans un contexte précis,

---

<sup>110</sup> Blanchet, P, *La pragmatique d'Austin à Goffman*, coll référence, Ed Bertrand-Lacoste, 1995, P32

<sup>111</sup> Article de kerbrat-Orrichioni.C, in Charaudeau. P, Maingueneau.D, *Dictionnaire d'analyse de discours*, Paris, Ed Du Seuil, 2002 (voir performatif et acte da langage)

<sup>112</sup> Article de kerbrat-Orrichioni, in Charaudeau. P, Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse de discours*, Paris, Ed Du Seuil, 2002 (voir performatif et acte da langage)

<sup>113</sup> Ibid

et cela sera un acte de langage conventionnel. En revanche l'énoncé «*il y a des courants d'air*» peut recevoir la même valeur de l'énoncé précédent dans le même contexte. Mais il peut recevoir dans d'autres situations d'autres interprétations comme par exemple une requête d'information. L'énoncé sera donc un acte de langage non conventionnel. L'acte de langage indirect non conventionnel est alors «*tributaire du contexte* »<sup>114</sup>.

Décoder et « déceler » la valeur d'un acte de langage implique certaines règles : la connaissance des actes de langage et des principes de coopération conversationnelle<sup>115</sup>, la connaissance du contexte (partagé) des interlocuteurs ainsi que la capacité d'inférence.

### **3-L'acte de la question :**

La question est une intervention qui va de paire avec la réponse. Cette paire est considérée comme la plus petite unité dialogale où le passage des tours de parole s'effectue impérativement.

#### **3-1 Définition**

La question est un acte initiatif, alors que la réponse est un acte réactif. En d'autres termes, si un locuteur veut obtenir une information, il pose une question et l'autre interlocuteur est tenu de réagir ou de fournir une réponse même s'il ne dispose pas de l'information requise. Elle est définie par Kerbrat-Orecchioni comme étant «*tout énoncé qui se présente comme ayant pour finalité d'obtenir de son destinataire un apport d'information* ».<sup>116</sup>

Le rôle de la question est d'obtenir des informations. Elle a également un autre rôle primordial dans la conversation qui est de garder le contact et d'assurer une continuité de la conversation.

---

<sup>114</sup> Ibid

<sup>115</sup> Nous allons voir ces principes dans la pragmatique de Grice

<sup>116</sup> Kerbrat-Orecchioni.C, *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Armand Colin, 2001 p 86

Nous reconnaissons la question par sa structure interrogative. Nous pouvons aussi la repérer par des marqueurs de type lexical (verbe performatifs), morphologique (présence d'un morphème interrogatif : qui, que, quel, quoi, pourquoi, etc.), syntaxique (inversion du pronom sujet) et prosodique. L'acte de poser une question recouvre plusieurs valeurs, qui dépendent du contexte et de l'intention de celui qui la pose.

### **3-2 Les valeurs de la question :**

En posant une question le locuteur avoue, d'un côté qu'il est en manque d'informations, et d'un autre côté, il oblige l'autre à répondre. Mais cela ne veut pas dire que toutes les questions sont une demande d'informations, c'est-à-dire que la valeur de la question dépend de son contexte et de la façon dont elle est posée.

#### **3-2-1. La question exclamative :**

C'est une demande de confirmation ou d'infirmité, elle est posée de façon stratégique où le locuteur s'exclame sur un objet et le présente comme imprévisible. Dans certaines situations, il arrive que la question n'atteigne pas son objectif, c'est-à-dire ni infirmité ni confirmation, mais un effet inverse de celui recherché. C'est ce que nous allons voir dans l'exemple suivant :

1 → A- 3lah halsouk ?

A- on t'a payé ?

2 → B- normal ! rana le six

B- normal ! on est le six

A, en voyant son mari entrain de compter son argent, elle lui pose une question pour confirmer son appréciation. La réaction de B rend compte que la question de A n'est pas pertinente, dans le sens où il exprime son étonnement, et rejette le soupçon de bizarrerie. La réponse de A, donne un effet inverse, le mari

ne répond ni par un oui ni par un non, mais il exprime son étonnement face à une telle question car il est normalement payé le six de chaque mois et sa femme est au courant. D'un autre côté, nous pouvons interpréter la question de A, comme étant le souhait d'avoir sa part de l'argent, en d'autres termes la question est un rappel indirect pour le mari.

### 3-2-2 La question inter-négative

C'est une question qui se « greffe » sur un autre acte de langage : assertion, incertitude. *« Toute assertion accompagnée par exemple d'un modélisateur de doute ou d'incertitude portant sur un état de chose supposé connu du destinataire peut fonctionner comme une question indirecte posée sur un état de chose ».*<sup>117</sup>

A- tu vas voir tout ça ?

B- normal... un par un

B était entrain de consulter les archives d'une revue, et A se demandait s'il pouvait finir sa tâche d'autant plus qu'il était 15 h, et qu'ils doivent partir. En posant la question A, exprime l'incertitude, qui signifie implicitement « je ne suis pas sûre que tu vas finir tout ça ».

### 3-2-3. La question assertive :

C'est le fait d'apporter une information dans la question. En effet, il existe des actes qui ne sont ni question ni assertion, mais les deux à la fois, nommés par Kerbrat-Orecchioni « acte valise ». <sup>118</sup>

(...)

1→A: b zaf el rih?

A : il y a trop de vent ?

2→B : n' rlaqha ?

---

<sup>117</sup> Kerbrat-Orecchioni.C, *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Armand Colin, 2001 p89

<sup>118</sup> Ibid p 91

B-je la ferme ?  
3→A : normal.. normal  
(...)

Cette conversation a eu lieu dans un bus où l'interlocuteur A par le biais d'une question assertive qu'il y a du vent, c'est une stratégie utilisée par A, pour demander de fermer la vitre avec politesse.

#### 4- La pragmatique de Grice :

Avec Grice, « le modèle codique » de la communication (Shannon et Weaver) est remplacé par le « modèle inférentiel » selon lequel le message n'est pas à décoder linguistiquement seulement, mais donne lieu à un raisonnement cognitif.

Grice a développé le principe de coopération selon lequel « *les participants s'attendent à ce que chacun d'entre eux contribue à la conversation de manière rationnelle et coopérative* ». <sup>119</sup>

#### 4-1- Principe de coopération :

Selon Grice, tout échange conversationnel serait « coopératif », c'est-à-dire qu'il suppose « *un minimum d'entente* » <sup>120</sup> entre les participants. Cette coopération est conforme à une logique conversationnelle nommée « signification non naturelle » définie comme suit : « *Dire qu'un locuteur L a voulu signifier quelque chose par X, c'est dire que L a eu l'intention, en annonçant X, de produire un effet sur l'auditeur A grâce à la reconnaissance par A de cette intention* » <sup>121</sup>

---

<sup>119</sup> Reboul A, Moeschler J, *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*. Éd Du Seuil, 1998, p42.

<sup>120</sup> Vanber J. B. « la perspective pragmatique dans le raisonnement et la rationalité », in *L'année psychologique* 2002 – <http://nal.ccsd.cnrs.fr>

<sup>121</sup> Moeschler J, *Introduction à la linguistique contemporaine*, Ed Armand Colin, 2000 p165

Grice insiste sur l'intention du locuteur et la reconnaissance de l'interlocuteur de cette intention. « La signification non naturelle » consiste à savoir comment un destinataire récupère l'intention du locuteur et ce qu'il veut dire dans un énoncé. La coopération serait dictée par le respect de certaines règles. Et il faut que la contribution des participants à la conversation soit conforme à la direction et au but de l'échange.

Les règles auxquelles obéit la conversation sont nommées «maximes conversationnelles».

#### **4-2- Les maximes conversationnelles :**

Grice a regroupé les « maximes conversationnelles » en quatre catégories.

##### **4-2-1-Maxime de quantité :**

Ne pas parler plus qu'il n'en faut, ne pas parler moins qu'il n'en faut, c'est-à-dire qu'il faut que la contribution ou l'intervention d'un interlocuteur soit aussi informative que nécessaire. Cette maxime n'est pas souvent applicable, nous ne pouvons pas toujours savoir est ce que le taux d'information est nécessaire ou non. Par exemple, une information peut être suffisante pour une personne et ne l'est pas pour une autre. La quantité de l'information dépend des circonstances et de la connaissance des partenaires. De ce fait, «*trop peu d'informations laissent l'interlocuteur gêné pour agir*»<sup>122</sup> et cela pousse l'interlocuteur à demander un supplément d'informations, «*et trop d'informations risquent de heurter sa face*».<sup>123</sup>

##### **4-2-2-Maxime de qualité :**

La maxime de qualité c'est de ne pas dire ce qui est faux ou ce que nous pensons être faux. En d'autres termes, il faut être sincère «*sur la base*

---

<sup>122</sup> De Salins. D.G, *Introduction à l'ethnographie de la communication*, Ed Didier, 1998 p187

<sup>123</sup> Ibid

*d'information suffisantes* »<sup>124</sup>. La contribution du locuteur doit être, donc, loyale et le mensonge touche la face et crée un climat d'embarras.

#### **4-2-3-Maxime de relation :**

La maxime de relation est le fait d'être pertinent dans son intervention, c'est-à-dire parler à « propos de ». La conversation doit être cohérente.

#### **4-2-4-Maxime de modalité :**

C'est parler intelligiblement, éviter d'être obscur ou ambigu, être bref et méthodique. Par exemple, respecter l'ordre chronologique quand il s'agit de raconter une suite d'évènements.

Les maximes sont nécessaires pour tirer le sens d'un énoncé autre que le sens littéral ou linguistique. Dans le cas du non respect de ces maximes, l'interlocuteur est amené à donner des informations supplémentaires pour le bon déroulement de la conversation (coopération). Ces informations supplémentaires sont nommées par Grice « les implicatures conversationnelles ».

Pour Grice, les maximes doivent être respectées et exploitées. L'exploitation est apparente lorsqu'une de ces maximes est « violée ». Dans ce cas, l'interlocuteur élabore des hypothèses pour expliquer la violation de ces maximes.

#### **4-3- Les implicatures conversationnelles et conventionnelles :**

Les implicatures se basent sur le principe de coopération entre les interlocuteurs. Grice, par implicatures, qualifie les inférences qui ne tiennent pas seulement du sens littéral ou linguistique, mais aussi de la signification de l'énoncé dans son contexte ainsi que des hypothèses que fait l'interlocuteur à propos des énoncés prononcés par l'autre interlocuteur. « *L'implicature est ce qui est communiqué dans la mesure et à proportion de ce qui est transmis est différent de ce qui est dit* ». <sup>125</sup>

---

<sup>124</sup> Blanchet. P, *La pragmatique d'Austin à Goffman*, coll Référence Ed Bertrand-Lacoste 1995 p49

<sup>125</sup> Reboul .A, Moeschler J, *La pragmatique aujourd'hui*, Ed Du Seuil, 1998, p19-20

L'implicature consiste à faire un travail d'inférence entre les « *moyens conversationnels et le but de l'énoncé* »<sup>126</sup>, et se fonde sur l'intention de l'interlocuteur, c'est ce qui permet de faire une « bonne » interprétation de l'énoncé.

Grice admet que la signification communiquée, au delà de ce qui est dit, est rangée sous deux catégories : les implicatures conventionnelles et les implicatures conversationnelles.

#### **4-3-1-Les implicatures conventionnelles :**

Ce sont les implicatures saisissables par ceux qui partagent la même expérience. Elles sont « *déclenchées par des formes linguistiques* »<sup>127</sup> et elles ne peuvent pas être supprimées d'un énoncé sous le risque de produire « *des énoncés contradictoires* »<sup>128</sup>. L'implicature conventionnelle est la signification non dite mais présente dans les mots, elle contribue aux conditions de vérité.

#### **4-3-2-Les implicatures conversationnelles :**

Ces implicatures résultent des maximes conversationnelles, elles sont liées au verbal, c'est « *ce qui est donné à comprendre* »<sup>129</sup>. En d'autres termes, c'est le sous-entendu et l'insinuation. Ces implicatures sont à découvrir par les inférences.

Les implicatures conversationnelles ne sont compréhensibles que si les interlocuteurs partagent les maximes conversationnelles et le principe de coopération.

Les travaux de Grice ont influencé les cognitivistes du langage tels que Sperber et Wilson. Leur théorie est une généralisation des maximes, qui met en lumière la notion de pertinence dans la conversation.

---

<sup>126</sup> Bange P, *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Ed Didier, 1994.p112

<sup>127</sup> Moeschler, *Introduction à la linguistique contemporaine*. Ed Armand Colin, 2000, p170

<sup>128</sup> Idid 170

<sup>129</sup> De Salins, *Introduction à l'ethnographie de la communication*, Ed Didier, 1993 p189

## 5- L'inférence

L'inférence est une nouvelle théorie liée à la pragmatique<sup>130</sup>. Elle découle du principe que la communication est un processus inférentiel où le locuteur reconnaît non seulement le sens linguistique, mais aussi le « vouloir dire » d'un énoncé, qui sont construits et/ou activés sur la base des connaissances que possèdent les interlocuteurs. C'est avoir l'intention de communiquer quelque chose implicitement. En d'autres termes, l'inférence aide à comprendre comment les connaissances interviennent dans l'interprétation d'un énoncé. L'inférence est déterminée par le contexte, elle obéit aussi au principe de coopération entre les interlocuteurs. Le schéma d'implication conversationnelle se résume de la façon suivante :

L'inférence c'est poser l'hypothèse sur ce que nous attendons du locuteur, c'est-à-dire qu'elle renvoie aux connaissances générales de l'interlocuteur, ainsi que sur tout ce qui facilite et rend possible la compréhension et l'interprétation de l'énoncé, particulièrement dans les conversations.

L'inférence obéit donc au principe de pertinence<sup>131</sup>. Cette dernière part du principe de la signification d'un énoncé telle que l'a voulue le locuteur. Nous pensons que la notion de pertinence intervient dans la modalisation des intentions de communication, et donc elle est une construction du terrain commun, puisque elle intervient dans le processus de la compréhension et les processus intentionnels.

Sperber et Wilson estiment que « *la représentation sémantique d'une phrase correspond en quelque sorte au noyau de sens qui est commun à tous les énoncés de la phrase en question. Mais différents énoncés d'une même phrase*

---

<sup>130</sup> Développée principalement par Dan Sperber et Didier Wilson in, *La pertinence : Communication et cognition*, Minit, Paris, 1989

<sup>131</sup> La théorie de la pertinence est présentée par Sperber.D et Wilson.d in *La pertinence : Communication et cognition*, Minit, Paris, 1989, comme une généralisation des maximes de coopération, elle s'appuie sur l'hypothèse d'existence d'un environnement cognitif partagé.

*peuvent avoir –et généralement, ont- différentes interprétations »<sup>132</sup>. Ceci nous laisse dire que la signification complète d'un énoncé voulue par le locuteur associe au décodage linguistique le processus inférentiel, qui s'appuie sur des considérations contextuelles. La pertinence sera définie alors comme suit : « *une hypothèse est pertinente dans un contexte, si et seulement si, elle a un effet contextuel dans ce contexte »<sup>133</sup>. L'effet contextuel est donné par l'interprétation des énoncés, c'est-à-dire une hypothèse prend le dessus sur d'autres hypothèses possibles. Et c'est l'interprétation des énoncés qui donne lieu à des effets de contexte.**

L'effet contextuel c'est « *modifier et améliorer un contexte, c'est produire un certain effet sur ce contexte »<sup>134</sup>, c'est en fait la confrontation d'informations nouvelles avec des informations anciennes. Les informations nouvelles peuvent renforcer les anciennes comme elles peuvent les affaiblir. L'effet contextuel est donc une déduction en utilisant deux sources d'informations comme prémices (anciennes et nouvelles).*

La pertinence sera donc l'ensemble des propositions inférables d'un énoncé, rendues possibles par un effort cognitif. Et c'est le processus inférentiel qui est mis en avant et non pas le processus de codage et de décodage.

---

<sup>132</sup> Sperber. D, Wilson. D, *La pertinence : communication et cognition*, Paris, Minuit, p22

<sup>133</sup> Ibid p 188

<sup>134</sup> Ibid p 168

Nous avons rappelé dans ce chapitre les principes de la pragmatique. Nous avons abordé les actes de langage que peut effectuer un interlocuteur dans la conversation. Cette dernière est considérée comme un ensemble d'actes de langage, que l'interlocuteur est amené à identifier pour extraire le sens.

Nous allons identifier dans la partie analyse, les différents actes de langage que peut réaliser un interlocuteur dans une conversation. Nous nous baserons, plus précisément, sur les différentes valeurs que peut avoir le terme « normal » actualisé en guise de réponse à une question.

Nous avons exposé, dans cette première partie, notre perspective théorique. Notre recherche s'inscrit donc dans une perspective pragmatique qui considère la conversation comme un ensemble d'actes de langage, résultant selon Charaudeau « *d'une mise en scène par des sujets agissants avec une matière langagière (...)* ». <sup>135</sup> Elle s'inscrit également dans une perspective sociolinguistique car dans les conversations il y a contact des langues , donc plurilinguisme.

---

<sup>135</sup> Charaudeau. P, *Langage discours, éléments de sémiolinguistique*, Ed Hachette 1998, P 53

**Deuxième partie :**  
**PERSPECTIVE D'ANALYSE**

Après avoir tracé dans la partie précédente le cadre théorique et méthodologique de notre recherche, nous aborderons dans cette deuxième partie l'étude du corpus.

Cette partie est composée de deux chapitres. Dans le premier chapitre, nous tenterons de voir le terme « normal » dans la préservation des faces et dans le fonctionnement des relations interpersonnelles. Le second chapitre est composé de deux sous-parties : la première partie concerne l'analyse du terme « normal » dans l'organisation globale de la conversation. La dernière sous-partie est réservée à l'étude de la réception du terme « normal » par les interlocuteurs.

**Chapitre 4 :**

**LE TERME « NORMAL » DANS LA  
PRÉSERVATION DES FACES ET DANS LES  
RELATIONS INTERPERSONNELLES**

L'observation du langage oral nous permet d'identifier quelques comportements interactionnels. Selon Kerbrat-Orecchioni, il y a des énoncés qui fonctionnent au niveau du contenu et des énoncés qui fonctionnent avant tout au niveau relationnel. Ces énoncés permettent d'instituer des liens particuliers entre les interactants.

Pour spécifier la valeur du terme « normal » dans la conversation, nous allons voir s'il fonctionne au niveau relationnel.

Nous allons nous baser sur la paire question/réponse. Cette paire est une production qui peut être révélatrice sur les relations interpersonnelles que peuvent entretenir les interactants entre eux au cours de la conversation.

Nous avons choisi d'étudier ce point, en partant du principe que l'acte de langage a une grande valeur taxémique. Au départ, nous avons formulé une hypothèse, en posant la question de savoir si la réponse par le biais du terme « normal », dans une conversation, peut jouer un rôle dans le fonctionnement des relations interpersonnelles et les préservations des faces ?

Nous avons choisi la paire question/réponse, c'est-à-dire la paire où le terme « normal » est réalisé comme réponse suite à une question. Nous avons pensé que la production de ce terme à ce niveau est plus « redondante » dans les conversations. Mais, il faut noter qu'en choisissant la paire question/ réponse, nous avons occulté toutes les autres valeurs que peut acquérir le terme « normal » dans la conversation.

Dans ce chapitre, nous nous intéresserons donc aux relations interpersonnelles. Pour chaque point abordé, nous traiterons un ou plusieurs exemples. Par ailleurs, nous essayerons de voir comment fonctionne la notion de la face.

Nous avons choisi d'entamer cette étude par l'analyse des relations interpersonnelles et de la face en partant de l'hypothèse que le terme « normal », utilisé dans les conversations peut avoir une fonction sur le plan relationnel. Nous sommes parti également du principe qu'« *Une étude convenable des*

*interactions s'intéresse, non pas à l'individu et à sa psychologie, mais plutôt aux relations syntaxiques qui unissent les actions de diverses personnes mutuellement en présence*<sup>136</sup>».

Les rapports des personnes qui se trouvent mutuellement en présence sont perçus comme des comportements en « face à face ». Selon Goffman, la notion de « face » peut être définie comme : « *La valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adopté au cours d'un contact particulier* »<sup>137</sup>.

### **1- La face :**

La notion de face consiste à représenter l'individu en interaction sur le plan psycho-social, où chacun doit protéger sa face des menaces qui pèsent sur elle, tout en préservant la face d'autrui. Brown et Levinson, initiateurs de cette notion et inspirés des travaux de Goffman, distinguent deux composantes de la face : la « face positive », qui correspond à l'image valorisante de soi, au narcissisme ; et « la face négative », qui correspond au territoire du moi, (nous reviendrons brièvement sur cette notion dans ce chapitre), c'est-à-dire à l'espace personnel où chaque individu a le droit d'agir.

Kerbrat-Orecchioni, reprend et aménage le modèle des règles de politesse proposé par Brown et Levinson en 1978. Elle se réfère au caractère de norme sociale de la politesse, et à ses cotés positifs (amabilité) et négatifs (respect du territoire et de la face de l'autre). Au modèle proposé par Brown et Levinson, elle ajoute les actes flatteurs pour la face de l'allocutaire (FFA), ce qui a entraîné une définition nouvelle des paramètres de la politesse.

Tout acte peut être interprété comme menace ou « anti-menace » pour la face ou pour le territoire de l'autre. L'exemple suivant va nous permettre d'illustrer ce fonctionnement

---

<sup>136</sup> Goffman. E, *Les rites d'interactions*, Ed De Minuit, 1993 p08

<sup>137</sup> Ibid p09

(...)

1 → A : çandi wahed la recette ↗

1 A : j'ai une recette ↗

2 → 2 B : waš hiya ?

2 B : laquelle ?

→ 3 A : diri s'mid e'zebda

3 A : on met de la semoule, du beurre

→ 4 B : [ had el halwa maçndhaš asem ?

4 B : [ce gâteau n'a pas de nom ?

→ 5 A : normal.. halwa ↗

5 A : normal ..un gâteau ↗

→ 6 B : (silence)

Cet exemple est un extrait d'une conversation entre une fille et sa belle sœur. Dans notre analyse, nous allons prendre en considération le contexte de la conversation ainsi que notre connaissance de la relation existante entre les deux interlocutrices.

La conversation est constituée de plusieurs prises de parole, dont plusieurs paire de type question/réponse :

La première prise de parole de A, est constituée de deux actes de langage. En plus de l'acte locutoire, qui est la combinaison des mots et des sons, nous avons un acte illocutoire : « J'ai une recette ↗ » exprime une proposition que nous pouvons formuler à l'aide de l'énoncé suivant : « est ce que je te donne une nouvelle recette ? ». L'intervention de B est une réaction positive formulée sous

forme d'une question « laquelle ? » : En posant la question B construit une inférence : si A m'informe qu'elle a une nouvelle recette c'est qu'elle veut me la proposer. Cette intervention est, donc, un acte directif réalisé sous forme d'une structure interrogative. Dans ce cas, la question est un acte « secondaire », est l'acte d'invitation de lui donner la nouvelle recette est un acte « primaire ».

Nous avons un acte réactif à l'acte de B, dans B 1, A accomplit un acte assertif, dans un but descriptif du référent en question (la nouvelle recette du gâteau).

Dans l'intervention 4 B, B s'empare de la parole alors que A continue à parler. Nous avons un chevauchement volontaire réalisé par B, d'autant plus qu'il n'y a pas de signaux qui lui permettent de prendre la parole (les signaux peuvent être de nature verbale, phonétique, et/ou mimo-gestuelle). Nous avons cité le chevauchement alors que c'est un utile de l'analyse conversationnelle, parce qu'il donne à la face la valeur de l'acte de langage qui le suit. La brutalité de cet acte est un premier élément qui nous révèle la relation qui existe entre les deux jeunes filles.

Ce chevauchement est un « coup de force »<sup>138</sup> exercé par B et constitue d'emblée un « coup de fouet » pour la face de A. La question qui suit le chevauchement « ce gâteau n'a pas de nom ? » est formulée dans le but de savoir si l'information de A est une information « focale », c'est-à-dire nouvelle, ou bien c'est une information ancienne récupérable à partir de la réponse attendue. La question peut être définie comme étant une demande d'information ou de précision. Nous pouvons reformuler cette intervention de la façon suivante : « quel est le nom de ce gâteau ? ». Cette question peut en contexte recevoir la valeur de critique et de reproche pour la façon d'entreprendre de A. Avant d'entrer dans les détails et de donner les ingrédients du gâteau, A devait donner son nom (chaque gâteau a un nom). Cela nous laisse dire que en terme de

---

<sup>138</sup> Kerbrat-Orecchioni.C, *Les interactions verbales*, TI, Armand Colin, 1990, p 174

maximes, la maxime de modalité est transgressée par A, c'est-à-dire qu'elle n'est pas méthodique.

Notons aussi, que l'acte en question a une valeur perlocutoire dans la mesure où il peut servir à des fins cachées comme mettre son interlocuteur dans une situation d'humiliation.

L'intervention de B est constituée alors d'actes menaçants pour la face positive de celle qui les subit et la place en position haute.

Ce qui nous importe c'est l'intervention réactive de A « normal...un gâteau ↗ ». C'est une intervention à valeur de réponse (sans apport d'informations) : « normal » et « un gâteau ». C'est une réponse non pertinente, car l'état de monde résultant n'est pas celui attendu par B. Cette intervention réactive peut être considérée comme une réaction défensive pour préserver sa face. Cet acte constitue une menace potentielle, car il prend la forme d'un aveu d'ignorance. La réalisation du terme « normal » dans ce contexte fait partie de la catégorie des actes dits automenaçants. Donc, A a accompli un acte menaçant pour sa face positive. Le terme « normal » constitue un taxème de position basse pour A. Ajoutons que ce qui nous a laissé dire que la question de B dans B 4, est formulée dans le but de mettre A dans l'embarras, et que la réponse de A par « normal » est une réponse défensive, c'est notre connaissance de la relation qui unit les deux interlocutrices. En effet, la relation entre les deux interlocutrices peut être qualifiée de « relation de rivalité », chacune d'elle essaye de montrer sa supériorité, tout en soulignant les défauts de l'autre. Donc, la première prise de parole de A, avait pour but de se vanter. La question de B, dans 4 B, est une stratégie qui vise à stopper le comportement de A. La réponse de A, par « normal », rend compte qu'elle a très bien compris les intentions de B visant à la mettre dans l'embarras.

### 1-1- Inversion des positions :

Selon Kerbrat-Orecchioni, dans chaque échange communicatif, il y a deux composantes nécessaires à la poursuite d'un dialogue, ce sont le conflit et la coopération.

L'aménagement des faces et des positions sont des éléments qui font l'objet d'une négociation dans une conversation. Les grandes questions que pose Kerbrat-Orecchioni sont comment concilier la préservation de soi et le respect d'autrui ? Comment faire pour être poli sans trop se sacrifier soi-même ? Nous essayerons de décrire certains mécanismes qui font qu'une position haute peut devenir basse et une position basse peut devenir haute, selon le comportement qu'adopte chaque participant à la conversation.

Dans l'extrait n°4, une négociation s'opère pour la protection de la face de chacun des participants. Il s'agit d'une conversation entre deux voisins dans une chambre à coucher. Dans un premier temps, la conversation a pour thème les teintures des cheveux. Subitement, A change de thème et pose une question à B basée sur des connaissances antérieures.

Notons aussi que A était entrain de coiffer B : cette position rend compte qu'il existe une relation symétrique entre les deux voisins, c'est peut-être la raison qui a poussé A à poser sa question sous forme de demande de confiance. Mais cette question sera par la suite une source de différent, même s'il ne s'exprime pas explicitement.

(...)

1→A : kifaš çamel tô copâ ?

1 A : comment est ton copain ?

2→B : kifaš kifaš çamel ↗?

2 B : comment ça comment est il ↗ ?

3→A : physiquement ?

3 A : physiquement ?

4→B : normal = normal

4 B : normal = normal

5→A : (silence de A)

En posant sa question marquée par sa tournure interrogative (comment est fait ton copain ?), A se base sur une connaissance antérieure c'est-à-dire que B a une relation avec un jeune garçon, et qu'elle ne connaissait pas. Pour enrichir cette connaissance, elle sollicite plus d'informations. C'est un acte qui a globalement la valeur d'une question dans le but d'obtenir une information « focale ». Cet acte de la question que nous disons directeur, puisque c'est sur lui que va s'effectuer l'enchaînement, donne aussi la valeur pragmatique à la conversation.

Poser une question est un aveu de manque d'informations, ce qui met le questionné, détenteur du savoir, en position haute. Mais l'acte de la question dans le contexte auquel nous avons affaire, a une valeur taximique différente car il constitue une incursion forte et indiscrete dans « la réserve informationnelle » de B. Acte qui met A en position dominante du questionneur.

En posant une question, l'auditeur va produire une réponse dont les conséquences seront plus ou moins favorables au locuteur. Dans l'intervention réactive de B les conséquences sont plutôt défavorables. En effet, l'intervention réactive de B n'est pas une séquence « cohésive », dans la mesure où la constituante réactive n'obéit pas à la condition illocutionnaire imposée par l'intervention initiative de A. En d'autres termes, poser une question c'est s'attendre à une réponse, mais dans ce cas l'intervention réactive de B, est un acte de langage expressif exprimant l'étonnement.

Cette intervention est une réaction négative, c'est une réplique « non préférée », comme va le prouver la suite de la conversation. Cette non réponse est un risque potentiel pour la face de A et met en cause la condition de réussite de l'acte initiatif, c'est-à-dire d'avoir une réponse « préférée ».

« Physiquement », est une intervention, même si elle est courte, elle est chargée de sens: c'est une acte complémentaire ou expansion du premier acte de la question (1 A), qui nécessite une autre intervention réactive de la part de B. Il a la valeur assertive par laquelle A, apporte des précisions à sa question, et la valeur directive où A repose sa question implicitement. Nous pouvons considérer cette intervention comme étant le résultat d'un malentendu involontaire. Par opposition à l'intervention de B, dans 2 B, qui est un malentendu volontaire et du coup, il devient une sous-interprétation, qui est considérée comme acte stratégique pour éviter de répondre à une question.

La séquence 2 B et 3 A, est une séquence intercalée, qui fait preuve de l'échec du premier membre de la conversation.

L'insistance de A, pour avoir une réponse à sa question constitue donc, un procédé aggravateur pour sa face.

Dans la deuxième réplique de B (normal normal), avec intonation montante et débit rapide, sachant que l'intonation montante exprime la surprise, est une non réponse. B refuse de faire des concessions et de dévoiler ses secrets. Ainsi B empêche A de pénétrer dans son territoire. L'intervention réactive « normal normal » est un acte de langage à valeur d'évitement. Par ce fait, B protège sa face qui devient une face positive par le biais d'un acte face à la face de A qui devient une face négative, et qui, cette fois ci, comprend les intentions de B et ne trouve aucun moyen de réagir que par le silence. Le silence de A, est acte en soi, c'est-à-dire qu'il s'agit d'une résignation.

Dans ce cas nous assistons à un échec de la conversation qui sera sans suite (le silence de A). Nous pouvons dire que la face positive, de celui qui pose

la question, devient négative et la face de celui qui refuse de répondre devient positive.

### **1-2 –Les procédés de protection de la face :**

L'interlocuteur pour protéger sa face use de plusieurs moyens. Parmi ces moyens nous citons les procédures de minimisation d'acte et les procédures de minimisation d'intention<sup>139</sup>.

#### **1-2-1 -Minimisation d'acte :**

Pour protéger sa face et garder en même temps une position haute, dans l'extrait n°3, l'interlocuteur B use d'une stratégie fondée sur le présupposé que le poseur de la question est en colère, il faut donc minimiser son acte pour apaiser l'atmosphère.

En effet, dans l'extrait suivant, tiré d'une conversation entre une mère et son fils ; ce dernier rentré tard à la maison, sa mère, sur un ton élevé et coléreux, lui pose une question à laquelle il répond comme suit :

(Extrait n°3)

1 →A : Šhal esaça ↗

1 A : quel heure est il ↗

2→B : normal ..mazal el hal (en regardant sa montre)

2 B: normal.. il n'est pas tard (en regardant sa montre)

La première intervention réactive de A, est un acte de langage indirect. Outre sa valeur secondaire de question, l'intervention est un reproche et une

---

<sup>139</sup> Procédure utilisées par Traverso Véronique in *La conversation familiale, analyse pragmatique des interactions*, Presse Universitaire de Lyon, Lyon, 1996, p48

demande d'explications. C'est un acte menaçant pour la face positive de A, dans le cas où il ne peut pas fournir des explications.

La réponse de B est une tentative de protection de sa face. En répondant par « normal », le fils sait bien que sa mère ne demande pas l'heure, même s'il fait le geste de regarder sa montre, acte fait pour avoir un répit, le temps de trouver des explications. Il réalise par la suite un acte assertif/justificatif : « normal », une stratégie fondée sur le présupposé que B est en retard, mais qu'il essaye de « banaliser » son acte de rentrer tard à la maison. Il enchaîne cet acte assertif par un acte justificatif verbal et d'un marqueur non verbal. L'acte verbal, « il n'est pas tard », est appuyé et accompagné par le geste de regarder sa montre. Ce geste, nous pouvons le qualifier d'acte subordonné désarmeur qui peut signifier : « je sais très bien quelle heure il est ».

Dans l'exemple que nous venons de voir, celui qui pose la question s'approprie une face positive et celui qui est amené à répondre a une face négative, qu'il essaye de préserver en minimisant son acte.

### **1-2-2.Minimisation d'intention :**

C'est une stratégie indirecte qui consiste à minimiser l'intention de l'interlocuteur. En procédant de la sorte, l'interlocuteur minimise l'enjeu et corollairement la menace pour sa propre face.

Dans l'extrait n°38, il s'agit d'une conversation entre deux jeunes frères. A pose une question à son frère B :

- 1 → A : waçlaê edit stylo edyali  
1 A : pourquoi tu as pris mon stylo ?
- 2→B : normal... kent rayah n'radjçe  
2 B : normal...j'allais le rendre

L'intervention de A, est théoriquement une demande d'informations exprimée par la forme grammaticale de la question. C'est un acte initiatif qui sollicite un acte réactif. Il exprime plusieurs actes de langages : L'acte littéral est la demande d'informations, et l'acte dérivé est un performatif explicite, dont le but est d'exprimer un ordre : « rends moi mon stylo ».

La réaction de B, n'est pas l'accomplissement de l'action ordonnée par A, mais sa réaction est verbale : « normal...j'allais le rendre ». Cette intervention comporte à son tour deux actes : acte minimisateur d'intention, « normal » ; et une justification de l'action qui se greffe sur le premier acte pour faire preuve de bonnes intentions : « je n'avais pas l'intention de le prendre ».

Ce que nous pouvons dire, c'est que l'interlocuteur B utilise un certain nombre de stratégies pour réduire la gravité des menaces de A.

### **1-3- Le territoire :**

La face négative correspond à l'espace personnel d'autrui. Tout acte menaçant la face (FTA) est considéré comme intrusion ou irruption dans le territoire de l'autre. Selon C. Kerbrat-Orecchioni, dans une communication, le concept de territoire appréhende la façon dont l'homme utilise l'espace et le temps pour maintenir une distance entre lui et les autres.

#### **1-3-1 L'occupation du territoire de l'autre :**

Comme nous l'avons signalé la face négative, c'est engager une conversation avec quelqu'un et pouvoir à tout moment faire intrusion dans son territoire et vice versa. La conversation, avec laquelle nous allons illustrer ce point, rend compte comment un interlocuteur use de sa position haute pour occuper le terrain de son partenaire.

Il s'agit d'une interaction sur un plateau de télévision entre un animateur et un gagnant au loto. Extrait n°05.

(...)

1→A : douk nsaqsique des questions un peu spéciales

1 A : maintenant je vais vous poser des questions un peu spéciales

2→B : normal

2 B : normal

3→A : waš rak t hass ki rak mçna

3 A : qu'est ce que tu sens comme tu es avec nous?

4→B: normal normal

4 B: normal normal

5→A: emala waš rayh edir b drahem eli rbahthoum ?

5 A : qu'est ce que tu vas faire avec l'argent que tu as gagné ?

6→B : nšri dar

6 B : j'achèterai une maison

7→A : emala rbaht bzaf ?

7 A : tu en as donc gagné beaucoup ?

8→B : n koulou ih

8 B : disons oui

(...)

La formulation de la première question de A, nous renseigne que l'interaction est une interview. Et en choisissant la formule dans 1 A, A assure d'emblée un acte préliminaire promissif à valeur assertive, pour faire une

intrusion dans le territoire de son interlocuteur. Cet acte est « une mise devant le fait accompli », plus qu'une demande de permission. A se met en position haute d'interviewer, c'est-à-dire, il inscrit l'échange dans un genre bien particulier. Tout en réalisant un acte directif, il distribue les rôles : « moi je pose les questions et vous vous répondez ».

La réaction de A, dans 2- B, est une réaction positive, c'est-à-dire, en répondant par « normal » il fait un acte assertif et donne le feu vert à A d'occuper son territoire et accepte de mettre sa vie privée « à nue ». La réponse peut être également une stratégie qui va lui permettre de prendre des réserves, car il ne sait pas quel genre de questions B va lui poser. A prépare donc le terrain pour les autres questions. La réponse peut-être lue comme étant connotative d'une situation d'hésitation.

La question de A, « qu'est ce que tu sens comme tu es avec nous ? », est une question sur l'état psychologique de B. Cet acte est « une demande d'un dire », c'est-à-dire elle repose sur « l'ensemble d'une tâche langagière » et non pas sur une information précise, selon Kerbrat-Orecchioni dans *Les actes de langage dans le discours*, l'intervention est une requête qui emprunte la structure impérative. En effet cette intervention n'est pas la confirmation de la première intervention de A, c'est-à-dire qu'il va poser des questions « un peu spéciales », car le contenu de l'intervention ne peut-être considéré comme étant spécial, mais c'est une préparation du terrain pour entrer dans le territoire de B.

Dans l'intervention n°4 « normal normal », B ne fait pas une description de son état psychologique, mais donne une réponse brève et assertive, pour protéger son territoire affectif et son savoir.

L'intervention 5 B, est une question qui rend compte de la réalisation de l'acte 1-A, c'est-à-dire, A pose ses questions « spéciales » et fait une incursion dans « les réserves informationnelles » de B. C'est une incursion très forte puisqu'il s'agit d'une question indiscreète, et par le biais de laquelle il fait intrusion dans le territoire de B. Ce dernier, dans la suite de la « conversation »,

s'efface devant A et devant tous les téléspectateurs. L'insistance de A, fait que nous pouvons dire que les interlocuteurs n'arrivent pas toujours à protéger leurs territoires, et ainsi leur face. Ils peuvent se montrer accessibles.

### **1-3-2- Protection du territoire :**

La conversation suivante se déroule entre un maçon et son manœuvre sur un chantier (extrait n°6). Le maçon fait une remarque à son manœuvre sous forme de question comme suit :

(...)

1 → A: waalaš dert had el madri hakda?

1 A: pourquoi tu as placé ce madrier comme ça ?

2 → B: no..rmal

2 B: no..rmal

3 → A: ktaltni b normal ed yalek ↗

3 A : tu m'as tué avec ton normal ↗

La question de A rend compte que le manœuvre n'a pas fait son travail comme il le faut. Et le ton élevé connote sa colère. La valeur littérale de cette première intervention est une question formulée morpho-syntaxiquement par « pourquoi » où, A demande des informations ou des explications. Mais manifestement, cet acte a une valeur dérivée de reproche.

L'intervention réactive de B, est une réaction à l'acte du reproche, c'est-à-dire, B ne donne ni explications ni informations sollicitées par la valeur littérale de la question. En revanche, sa réaction (no..rmal) a pour but de minimiser la gravité de son acte. Ce dernier, ne clôt pas l'échange, il est suivi d'une troisième intervention évaluative prise dans un sens négatif. En d'autres

termes, d'un côté, il affiche son insatisfaction du fait que B ne reconnaisse pas ses fautes ; d'un autre côté, il refuse que A, se montre plus savant et entre dans le territoire de son savoir de maçon.

Poser une question, c'est essayer d'occuper le terrain de l'autre, c'est-à-dire occuper la « sphère abstraite » que chaque individu constitue autour de lui. Et occuper un territoire, c'est mettre en jeu la face d'autrui tout en ayant une image de lui.

#### **1-4- L'image de l'autre :**

L'image de l'autre c'est la représentation que construit l'interlocuteur de son partenaire en fonction de l'image de soi. La conduite des interlocuteurs révèle cette image.

Nous allons reprendre la conversation n°4, la présence des deux filles (voisines) dans un lieu fermé et familier (la chambre à coucher de B), et la position de A entraînant de coiffer B, laisse penser que A est l'amie intime de B.

En effet, le contexte de la conversation donne à lire implicitement qu'il existe un fort lien entre A et B. Ce lien s'exprime par la question indiscreète initiée par A, c'est-à-dire qu'une question de ce type ne se pose pas à n'importe qui. A avant, donc de poser sa question (« comment est fait ton copain ? »), dessine une image de la relation qu'elle entretient avec sa copine. C'est sur la base de la signification que donne chacune d'elle au concept « amitié » que nous avons eu cette tournure de la conversation.

(...)

1 → A : kifaş çamel tō copâ ?

1 A : comment est fait ton copain ?

2 → B : kifaş kifaş çamel ↗ ?

2 B : comment ça comment est fait ↗ ?

3→A : physiquement ?

3 A : physiquement ?

4→B : normal = normal

4 B :normal = normal

5→A : (silence de A)

La demande de précision de A, dans 3A, en disant « physiquement », démontre qu'elle n'a pas reçu la réponse de B comme une non coopération. Nous pouvons dire que A construit sur la base de la réaction de sa copine une autre image d'elle, que traduit en partie son silence révélateur. Ce que nous pouvons dire enfin, c'est que B considère ou interprète la question de A comme une intrusion dans son territoire et le manifeste par sa non coopération. Elle ne donne pas de réponse à la question initiale de A. Elle l'empêche ainsi d'entrer dans son territoire personnel affectif même si elle est dans son territoire spatial. L'image que dessine chaque participant à une conversation détermine les relations interpersonnelles.

Nous pouvons dire enfin, que dans une conversation face à face, le territoire et l'image de l'autre se combinent. Ils jouent un rôle très important dans le fonctionnement de l'interaction. Le souci de protéger sa face est constant même dans des contextes où ne nous attendons pas.

## **2 – « Normal » dans les relations interpersonnelles :**

Selon Kerbrat-Orecchioni, les actes de langage sont des « réservoirs » pleins de divers et puissants « relationèmes ». Et l'approche interactionniste a apporté du nouveau dans le fonctionnement des actes de langage et vice versa. Dans une conversation, nous trouvons des énoncés qui fonctionnent, entre les

interactants, au niveau de la relation horizontale et d'autres au niveau de la relation verticale. En effet, les «énoncés permettent d'instituer des liens socio-affectifs.

Dans *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Kerbrat-Orecchioni, estime que la conversation face à face est constituée des énoncés acoustiques, réalisés en langage verbal et des gestes mimiques de divers natures. La symbiose entre AL (actes de langage) et ANL (actes non langagiers) fait que la communication est « un tout intégré ».

Ce que nous allons voir c'est que répondre par "normal" peut avoir une valeur dans les relations interpersonnelles. Notons d'abord que les relations interpersonnelles dépendent de certaines caractéristiques, c'est-à-dire que toute conversation se déroule dans un contexte et met en présence des interactants ayants «certaines propriétés particulières» et entreprenant un type de relation donnée.

### **2-1- « Normal » dans le fonctionnement de la relation horizontale :**

Pour la relation « horizontale », dans une conversation les interlocuteurs peuvent se montrer plus ou moins proches ou éloignés. Ils s'orientent vers la distance, vers la familiarité ou vers l'amitié. Nous pouvons relever les marqueurs qui caractérisent cette relation en observant le déroulement de la conversation.

#### **2-1-1 Marqueurs non verbaux :**

Parmi ces marqueurs, nous retenons le timbre et le volume de la voix. La conversation, avec laquelle nous allons illustrer ce point, a eu lieu dans un bus qui relie deux petits villages entre un homme et une femme. L'homme, accompagné d'une autre femme assise à côté de la première femme, est assis derrière elles (extrait n°07).

D'après la conversation nous constatons que les deux partenaires n'avaient aucune relation les unissant. Le jeune homme a payé pour trois places, où il a réalisé un ANL (acte non langagier), que nous estimons acte directeur de la conversation. Quand la première femme allait payer sa place, le receveur du bus l'informe que sa place est payée. Comme réaction, la femme se retourne pour voir qui a payé sa place et découvre qu'elle ne connaît pas cet homme. La conversation qui s'est déroulée entre eux est la suivante :

(...)

1 → A : waçlaš ḥalastli (avec étonnement) ?

1 A : pourquoi vous payez ma place (avec étonnement)

2 → B : normal normal (en souriant et en chuchotant)

2 B : normal normal (en souriant et en chuchotant)

3 → A : lala ma ṭhalesliš (avec un air ferme)

3 A : non ne payez pas ma place ↗(avec un air ferme)

Il faut noter que dans le contexte socio-culturel algérien, payer une place à quelqu'un dénote qu'il existe une relation (d'amitié, de familiarité...etc.) entre les deux personnes, ou bien la personne qui paye exprime une volonté ou une recherche de rapprochement. Ceci veut dire, que la personne par « cet acte communicatif »<sup>140</sup> dans le bus exprime son souhait de diminuer la distance entre lui et l'autre passagère de bus. Nous pouvons aussi interpréter ce geste comme étant une forme de galanterie.

En réaction à ce geste, A pose la question avec une voix élevée accompagnée d'étonnement. La voix élevée ne reflète pas la distance physique

---

<sup>140</sup> Kerbrat-Orecchioni.C, *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Armand Colin, 2001 p151

entre elle et le jeune, car il était assis juste derrière elle. Elle exprime par contre la distance qui existe au niveau de la relation interpersonnelle. En effet, outre le marqueur non verbal, qui exprime la distance, A réalise un acte de langage indirect dans la mesure où sa question, qui a l'air d'une demande d'explication, n'est en faite qu'une mise en demeure. En d'autres termes, elle réalise un acte performatif, implicite qui veut dire « ne paye pas ma place ». A essaye, par cet acte de faire savoir aux autres passagers qu'il n'existe aucun lien entre elle et le jeune homme. Nous formulons cette interprétation par rapport à la réalité socio-culturelle des Algériens. Donc, la femme refuse le geste de cet homme qui a voulu se montrer courtois envers elle.

L'acte réactif de A, est une confirmation du premier ANL. En d'autres termes, B insiste sur son désir de réduire la distance relationnelle. Dans cette intervention, nous avons aussi deux types d'actes : ALI (actes de langages indirects) ; et ANL (actes non langagiers). L'acte de langage est exprimé par l'énoncé « normal normal », que nous pouvons considérer comme acte assertif, qui sous entend que son acte n'était pas grave. L'énoncé est, donc une formule adoucissante pour B.

A cet acte de langage se greffe des ANL, le jeune homme essaye de réduire la distance en formulant son énoncé en souriant et en chuchotant. Sachant que selon Christa Thomsen<sup>141</sup> (disciple de Kerbrat-Orecchioni), le chuchotement est signe de relation proche, et le sourire est signe de recherche d'intimité.

Dans la suite de conversation la femme réitère son refus de cette proximité, formulé par un assertif négatif « : non ne me payez pas ↗ ». La voix élevée et l'air ferme qui accompagnent la réfutation, confirment la distance que A veut garder.

---

<sup>141</sup> Thomsen.C, *Stratégie d'argumentation et politesse dans des conversations d'affaires*, Ed Peter Lang, 2000, P 44

Dans cette conversation, il y a une négociation de la relation horizontale. A conteste le comportement de B quand elle parle à voix élevée et avec un air ferme, et B par contre, essaye de réduire la distance et d'établir une relation en souriant et chuchotant.

### **2-1-2. Marqueurs verbaux :**

Selon Véronique Traverso, toute conversation est constitutive de relation, même s'il s'agit de rencontres « anonymes aléatoires »<sup>142</sup>. Elle est imprévisible et dépend de l'instant.

Selon Kerbrat-Orecchioni, les termes d'adresses sont « des expressions dont dispose le locuteur pour désigner son ou ses allocutaire (s) »<sup>143</sup>. Ils jouent un rôle important dans le fonctionnement des relations interpersonnelles. En France, par exemple, le tutoiement symbolise généralement les relations de familiarités ou la proximité, et le vouvoiement affiche la distance. En langue arabe, ce genre de répartition n'existe pas. Par contre, il existe des termes d'adresses spécifiques au contexte socio-culturel algérien, dans l'exemple qui va suivre nous allons montrer comment un terme d'adresse spécifique à notre réalité joue un rôle dans l'élaboration d'une relation même si elle est momentanée.

Dans l'exemple suivant, une conversation brève se déroule entre deux jeunes filles (extrait n°08). La première veut obtenir des renseignements auprès de la seconde. (Acte préparatoire de requête)

(...)

1 → A : hti.. nkder n saqsik ?

1 A : ma sœur. je peux te poser une question ?

---

<sup>142</sup> Traverso.V, *La conversation familière : Analyse pragmatique des interactions*, Pul, 1996, P 08

<sup>143</sup> Kerbrat-Orecchioni.C, *Les interactions verbales II*, Ed Armand Colin, 1992, P15

2→B : normal

2 B : normal

3→A : win djaya la dayra ?

3 A : où se trouve la daïra ?

4→B : m na (en montrant du doigt)

4 B : de ce côté (en montrant du doigt)

5→A : saha ↗

5 A : merci

6→B : y salmak

6 B : « de rien »

Cet exemple est une conversation entre deux personnes. Nous pouvons plutôt considérer cette conversation comme étant un échange vu sa brièveté. Il se déroule sur la voie publique, ce qui met l'interlocuteur, selon Goffman, dans l'obligation d'adopter un certain comportement.

L'échange est entamé non pas par un acte rituel, qui est la salutation d'ouverture, mais par un acte initiatif, composé d'un énoncé à double valeur : le premier acte est le terme d'adresse « hti » (ma sœur). C'est une expression qui permet, d'un côté, d'attirer l'attention pour accomplir son acte ; et d'un autre côté, de réduire la distance entre A et B.

Il faut préciser que ce terme est très répandu dans notre réalité langagière, c'est un terme qui entre dans la nomenclature des termes de politesse, et du respect de l'autre. Nous pouvons dire donc, que l'expression dialectale « ma sœur » s'oriente vers la familiarité. Mais cette sollicitation est réalisée avec réserve, car A enchaîne cette expression avec une demande de

pouvoir faire qui s'oriente vers l'avant. C'est un acte préliminaire, qui se présente comme une question, mais qui est, en fait, une requête formée d'une structure interrogative et d'un modalisateur de « pouvoir ». Nous pouvons considérer cette requête, comme affirmation d'un besoin. Et la réussite de cet acte dépend de la réaction de B.

En effet, la réaction de B, est une réaction positive d'acceptation, c'est « un enchaînement préféré ». Le « normal » est un acte qui fonctionne sur deux plans. C'est un acte assertif, par lequel B exprime son accord de répondre à A ; et d'un autre côté, il accepte la proximité instaurée toujours par A.

Cette réaction positive sollicite une imbrication d'échange, c'est-à-dire une question initiative « où se trouve la daïra ? », demande d'information, et une réponse réactive « de ce côté » (en montrant du doigt).

Dans un autre exemple, en posant une question l'interlocuteur réduit la distance dès sa première intervention avec le même terme d'adresse, mais sans l'accompagner d'un acte préliminaire. La conversation se déroule au sein de la faculté d'Alger où la première étudiante demande à la seconde où se trouve le nouvel arrêt de transport des étudiants appelé «cous» :

1 → A: hti win djay lare d yal el kus?

1 A : ma sœur où se trouve l'arrêt du "cous" ?

2 → B : normal win kan

2 B : normal là où il était

Dans la première intervention de A, elle n'a pas demandé la permission de B, pour pouvoir lui poser une question. Elle a demandé son chemin directement, mais avant de le faire, elle utilise un nom d'adresse «ma sœur » qui est considéré dans ce cas comme adoucisseur. Le " normal" de B dans 2 B est une assertion/ confirmation avec précision.

## **2-2 « Normal » dans le fonctionnement de la relation verticale :**

Dans la conversation, les partenaires ne sont pas toujours égaux, même si elle est supposée être égalitaire. Entre amis, par exemple, des inégalités peuvent apparaître au cours de l'échange. C'est ce que Burton appelle «battle for dominance<sup>144</sup>». L'un se met en position haute, il est considéré comme dominant, l'autre en position basse considéré comme dominé. La relation verticale est donc une relation de pouvoir et/ou de domination, qui dépend de la production de certaines unités appelées des « placèmes » ou « taxèmes » de position haute /« taxèmes » de position basse. Ces «taxèmes » sont de nature verbale et non verbale.

Kerbrat-Orecchioni estime que l'inégalité dans les relations hiérarchiques repose sur des critères externes contextuels, tels que l'âge, le statut, le sexe...etc. Mais l'inégalité peut se constituer au cours de l'échange. La « valeur taxémique » est très évidente, donc dans les actes de langage.

### **2-2-1. Marqueurs non verbaux :**

Nous allons reprendre la conversation n° 06, c'est-à-dire l'échange entre le maçon et son ouvrier :

1 → A: waalaš dert had el madri hakda?

1 A: pourquoi tu as place ce madrier comme ça ?

2 → B: no..rmal

2 B: no..rmal

3 → A: ktaltni b normal ed yalek ↗

3 A : tu m'as tué avec ton normal ↗

---

<sup>144</sup> Burton cité par Kerbrat-Orecchioni in, *Décrire la conversation*, Pul, Lyon, 1987, p320

La prosodie impérieuse de A marque sa position haute par rapport à celle de B. Le maçon se permet d'élever sa voix et de faire des remarques à son manoeuvre. Mais face à cette prosodie, le manoeuvre refuse cette position et riposte en utilisant un débit long et calme. Ce qui signifie qu'il est sûr de lui et de son travail.

Autre exemple, dans l'extrait n° 17, l'importance du chevauchement effectué par B dans 4 B (« [ had el halwa maṇdhaš asem ? » ce gateau n'a pas un nom?) assure sa supériorité face à A. Parce qu'il est volontaire et prémédité, le chevauchement dans cet exemple est un « taxème » de position haute.

### **2-2-2. Marqueurs verbaux :**

Comme pour la relation horizontale, dans notre société, les termes d'adresses ne sont pas aussi révélateurs de la relation verticale, mais il existe des « taxèmes » qui nous permettent de localiser cette relation dans la conversation.

Sur le plan organisationnel et en règle générale, celui qui domine est celui qui parle le plus, ou qui ouvre ou clos la conversation. Autrement dit, c'est celui qui a le premier et le dernier mot. Ces règles constituent des « taxèmes » de position haute. Dans le cas de question/ réponse, celui qui prend l'initiative de poser une question se met en position haute, car il règle et oriente la conversation et oblige son partenaire à répondre impérativement, sauf dans certaines situations où celui qui pose la question fait un aveu d'ignorance. Les notions de face et de territoire sont très déterminatrices de cette relation.

Faire un reproche par exemple constitue un « taxème » de position haute pour celui qui le produit, c'est le cas de l'exemple suivant :

(...)

1 → A : kifaš djani e jip ?

1 A : comment me va la jupe ?

2 → B : normal

2 B : normal

3→A : haha waš taçarfi

3 B : c'est tout ce que tu sais dire (ou c'est tout ce que tu connais)

(...)

C'est un extrait d'une conversation entre deux sœurs ; l'une d'elle vient d'acheter une jupe. Quant A pose sa question, explicitement elle demande l'avis de sa sœur, mais implicitement, elle réalise un acte de sollicitation. Par cet acte, elle cherche en réalité un compliment. Elle sollicite donc une assertion évaluative portant sur sa tenue. La réponse de B, est ni évaluative positive, ni évaluative négative ; ce qui la met en position basse.

La réponse non pertinente, est un acte menaçant pour la face de A et la met en position basse. En d'autres termes, elle provoque une réaction négative de la part de A. Elle fait un reproche et une critique à sa sœur. Elle fait un constat d'ordre psychologique, en reprochant à sa sœur d'avoir toujours la même réponse dans toutes les situations. Ce reproche implicite, place A en position haute.

Dans un autre exemple (conversation n°10), nous allons voir comment A, se met en position haute et réalise des actes qui obligent son partenaire à se mettre en position basse.

La conversation se déroule au sein de la faculté d'Alger où deux étudiants assis côte à côte faisaient la queue pour faire des photocopies.

L'étudiant A est apparemment attiré par un mémoire que B tenait entre ses mains et qui avait pour thème «L'impact du niveau de la scolarisation des parents sur le rendement de leurs enfants».

Sur le plan global, A se met en position haute : d'abord par l'intrusion qui fonctionne comme « taxème » de position haute ; ensuite, c'est elle qui ouvre la conversation, impose un point de vue de type méthodologique.

(...)

1 → A : naqder nsaqsik ?

1 A : je peux te poser une question ?

2 → B : ih ..bien sûr

2 B : oui .. bien sûr

3 → A : win dert la recherche ed yalek ?

3 A : où est ce que tu as fait ta recherche ?

4 → B : f el qoba

4 B : à Kouba

5 → A : kifaš kanou les résultats ?

5 A : comment étaient les résultats ?

6 → B : la majorité d yal edrari kanou les parents edylhoum universitaires

6 B : la majorité des élèves leurs parents étaient des universitaires

7 → A : b sah lici d yal el qoba n'est pas représentatif

7 A : mais le lycée de Kouba n'est pas représentatif

8 → B : waçlaš ?

8 B : pourquoi ?

9 → A : kan laz m tšef ailleurs ..Bouzaréah Bab El Oued Tipaza

9 A : il fallait voir ailleurs..Bouzaréah Bab El Oued Tipaza

10→B : normal

10 B : normal

11→A : lala maši normal

11 A : non ce n'est pas normal

12→B : çlabalk lazem autorisation

12 B : tu sais il faut une autorisation

13→A : oumbaçd ?

13 A : et après ?

14→B : mahabš ndjri

14 B : je n'aime pas courir

15→A : çlabiha kltli normal ?

15 A : c'est pour ça que tu me dis normal ?

16 →B : qltlek normal hater l'encadreur dyali yaçraf ejuré= çndi un seize assuré

16 B : j'ai dit normal par ce que mon encadreur connaît le jury = j'aurai un seize assuré.

17→ A : ce n'est pas honnête ni mn çndk ni mn çnd šyouh d yalk

17 A : ce n'est pas honnête ni de ta part ni de la part de tes enseignants

18 →B : çlabalk çndi l'important hwa ediplom

18 B : tu sais pour moi l'important c'est d'avoir le diplôme

Nous avons pris le soin de relater l'intégralité de cette conversation, car elle est riche en « taxème » de position.

Nous remarquons que cette conversation qui a l'air d'être symétrique, deux étudiants de la même faculté assis côte à côte entraînés de discuter, ne l'est pas en réalité.

Dans un premier temps A, fait intrusion dans le territoire personnel de B et lit le titre inscrit sur la couverture du mémoire de B. Au début de la conversation, B a accepté cette position en acceptant d'être questionné. Seconde intrusion dans le territoire de B, A pose une série de questions, qui nous permettent de dessiner le schéma suivant:

- 1 A : question
- 2 B : réponse
- 3 A : question
- 4 B : réponse
- 5 A : question
- 6 B : réponse
- 7 A : remarque, reproche
- 8 B : question
- 9 A : suggestion
- 10 B : justification
- 11 A : refus de la justification
- 12 B : justification
- 13 A : refus de la justification
- 14 B : justification
- 15 A : constat
- 16 B : justification, explication
- 17 A : remarque, reproche
- 18 B : conclusion

D'après le schéma que nous venons de dessiner, l'interlocuteur A fait un ensemble d'actes de langage (question, remarque, reproche, constat, suggestion, réfutation ...etc.), qui lui permettront de mener la conversation et de mettre en cause le travail de B qui ne relève pas du rang scientifique. Avec ces actes de langage, A atteint et garde sa position haute.

Dans la première intervention de A, elle fait intrusion dans le territoire de B, d'abord en lisant le titre de son mémoire, ensuite en lui posant une question. C'est une question préliminaire directrice. La poursuite de la conversation va dépendre de la réussite de cet acte.

En effet, B donne son accord dans le premier acte « oui », et fait une assertion complétive dans le deuxième acte. En acceptant de répondre à une personne étrangère, B d'emblée se met en position basse.

La deuxième intervention de A, est un acte directif, il s'agit d'une interrogation dans le but de demander des informations et des précisions. A, a posé cette question sur la base du présupposé que le travail de B a été effectué sur le terrain. L'acte réactif de cette paire adjacente est un acte assertif, où B donne la précision de l'endroit où il a effectué son travail. Jusqu'à l'intervention 5 A, la relation apparaît symétrique, même si A pose des questions et B répond à ces questions. Mais à partir de l'intervention 9 A, apparaît la position haute de A. En effet l'intervention de A, est un reproche, acte qui la met en position haute.

La réponse de B dans 10 B par « normal » est un acte assertif, c'est une tentative de justification. Cette tentative échoue dans l'intervention 11 A, « non ce n'est pas normal ». La réfutation de A consolide sa place de position haute.

La suite de la conversation est aussi hiérarchisée, où A occupe une position haute par le biais des actes de langages qu'elle produit.

Par contre, tous les actes de langage développés par B (réponse, justification...etc.) sont des actes menaçants pour sa face et ne lui permettent pas de quitter sa place de position basse. Sauf dans certains actes, par exemple,

dans l'intervention n° 12 B, où il a eu une position haute risquée dans la mesure où son intervention prend la forme d'une justification. Dans l'intervention n°18, B prend conscience qu'il est coincé par les reproches de A, il met fin à la conversation.

Nous pouvons dire que cette conversation se divise en deux grandes parties : dans un premier temps, c'est une série de questions/réponses initiée par A ; dans un deuxième temps, nous assistons à une confrontation d'opinions où le premier interlocuteur parle en tant que personne bien informée sur les principes de la recherche, alors que le second interlocuteur parle en tant que personne désinvolte qui a pour seule ambition d'avoir un diplôme sans considération pour l'intégrité scientifique.

Les interventions de A font preuve d'une liberté d'agir, cela est dû peut-être à la confiance qu'elle a en soi, et même si elle ne clôt pas la conversation, elle parvient à imposer son point de vue et à mettre l'autre dans l'embarras.

Ce que nous pouvons dire enfin, c'est que la conversation est un processus dynamique complexe où les rapports de place peuvent s'inverser d'une intervention à une autre. Même dans des univers non hiérarchisés, l'acte de langage joue un rôle primordial. Et chaque interlocuteur essaye de protéger sa sphère en gardant une position haute. Les échanges sont donc compétitifs et conflictuels à la fois et la négociation est le maître du jeu.

Une analyse des extraits du corpus nous permet de dégager les actes de langage qui sont accomplis tout au long du déroulement des conversations. Ces actes permettent d'avoir des informations sur la nature des relations qui relient les interlocuteurs, ainsi que les rapports de place.

C'est ainsi que l'acte initiatif est généralement plus menaçant que l'acte réactif. Ces données ne sont envisageables ni interprétables qu'en ayant connaissance de celui qui accomplit cet acte, à l'intention de qui et dans quelle situation.

**Chapitre 5 :**  
**VALEURS DU TERME « NORMAL »**  
**DANS LA CONVERSATION**

Au cours d'une conversation, les interlocuteurs développent des stratégies qui leur permettent d'assurer le bon déroulement de la conversation.

Poser une question, c'est s'attendre à une réponse ; tout comme faire une requête, c'est s'attendre à son exécution. Mais obtenir une réponse n'est pas obligatoire, car il est possible de ne pas obtenir de réponse.

En effectuant son acte de réponse, il développe plusieurs autres actes de langage. Ces réponses varient entre des phrases plus ou moins longues, ou de simples mots. Dans ce chapitre, nous allons essayer de dégager les différentes valeurs des réponses réalisées par le terme « normal ».

Ces valeurs sont tirées des réponses aux questions posées, qui n'interviennent que dans le contexte de production. Donc la valeur en réponse n'aura lieu qu'en contexte d'emploi, c'est-à-dire celui qui la place après une question.

Dans un premier temps nous allons dégager les actes illocutoires dans les séquences rituelles d'ouvertures et de clôtures de la conversation. Ensuite nous allons classer les valeurs illocutoires que peut avoir le terme « normal » dans le corps de la conversation.

Et enfin nous allons voir comment est reçue la réponse, est-ce qu'elle est acceptée ou non par le questionneur.

### **1. « Normal » dans l'organisation globale de la conversation :**

La conversation se découpe en trois phases majeures qui se succèdent : la séquence d'ouverture, le corps de la conversation et la séquence de clôture.

Une observation de notre corpus nous révèle que le terme « normal », apparaît dans les séquences d'ouvertures et de clôtures, aussi bien que dans le corps de la conversation.

Dans chaque conversation, nous pouvons trouver des éléments ritualistes verbaux ou non verbaux. Selon Kerbrat-Orecchioni, la séquence d'ouverture et de clôture sont des séquences « rituelles », qui encadrent une conversation. Ces

séquences sont assurées par des salutations : salutation d'ouvertures, « conjonctive » ; et salutation de clôture, « disjonctive».

Le rituel, c'est « *un ensemble des règles d'habitudes, lié aux coutumes de toute communauté* ». Selon Geneviève-Dominique de Salins, le rituel est un élément « intégratif » ou bien démarcatif de chaque communauté, c'est-à-dire tout ce qui se prête aux mêmes comportements verbaux ou non verbaux.

### 1.1 « Normal » dans la séquence d'ouverture :

L'ouverture est la séquence initiale d'une conversation. Elle permet au locuteur d'entrer en contact avec un autre interlocuteur par une « stratégie d'accès. »<sup>145</sup>

Dans l'exemple suivant (extrait n°11), nous allons nous intéresser à la réalisation du terme « normal » qui apparaît dans la séquence d'ouverture.

1 → A : Nadia ! ↗ waš raki.. labass?

1 A : Nadia ! ↗ Comment vas-tu. ? Ça va ?

2 → B : nomal..wintiya

2 B : normal.. et toi ?

(...)

La situation dans laquelle est prononcé l'énoncé (d'où cet extrait), est une rencontre de hasard dans la rue, où les interlocuteurs se sont croisés et s'arrêtent pour discuter.

Dans cet extrait, la séquence d'ouverture indique le plaisir des retrouvailles chez A, exprimé par la marque d'exclamation, « Nadia ! ↗ ». Cet acte rend compte, également que B est présente dans le champ visuel de A, et manifeste qu'elle la reconnaît. C'est une rencontre entre deux personnes qui se

---

<sup>145</sup> A.LAROCHEBOVY, La conversation *quotidienne*, coll : Essais, Crédif, Paris, 1984, p98

connaissent, ce qui fait de l'acte de saluer un geste obligatoire avant d'engager la conversation.

« Comment vas-tu. ? » fonctionne comme une question appelant une assertion, et l'expansion « Ça va ? » fonctionne comme une question de demande de confirmation et d'assurance.

Poser ce type de questions, c'est généralement demander des informations qui concernent l'état de santé et l'état psychologique. Donc A s'attend à ce que B lui fournisse des informations concernant son « état général ».

Selon Kerbrat-Orecchioni, les salutations formulées par « comment ça va ? », sont des énoncés intermédiaires qui occupent des positions entre la valeur de question et la valeur de salutation.

En effet, la valeur de l'énoncé dépend des informations préalables que A possède sur B. C'est-à-dire, si A sait que B est passé par une période délicate (état de santé ou autres), la valeur de l'énoncé sera donc une valeur d'une vraie question. Par contre, si A n'a aucune information sur un préalable problème ou une période difficile, l'énoncé a alors la valeur d'une salutation.

L'intervention réactive de B par « normal », prend la forme d'une réponse ce qui fait de cet échange un échange complémentaire.

La réponse de B, n'est pas une réponse détaillée à la première intervention, mais c'est une réponse « évasive » (sans trop de détails). Cela n'empêche pas que l'intervention est une réponse « préférée », c'est-à-dire elle correspond aux attentes de A. La réponse de B est, donc, positive. Elle n'est pas tenue de « se livrer » dans la mesure où elle n'a pas de bonnes raisons pour fournir une réponse négative de type : « ça ne va pas ». Cette intervention est une assertion qui se prête à une expansion : « et toi ? ». Cette expansion est « un renvoi », qui assure le rituel de politesse.

Nous pouvons considérer la réponse par « normal », dans cet exemple, comme étant « un rituel phatique » où les deux personnes se rassurent

mutuellement sur leur état de santé, et enchaînent sur le corps de la conversation.

Le terme « normal » apparaît donc dans un acte rituel de salutation d'ouverture.

### **1.2 « Normal » dans la séquence de clôture :**

La séquence de clôture, annonce et organise la fin de la rencontre, elle se situe au moment du « passage de la communauté à l'isolement ».<sup>146</sup> Il s'agit principalement dans cette séquence des souhaits, des excuses, des remerciements, des projets ...etc.

La clôture est également une séquence ritualisée qui met fin à la rencontre. Elle se fait progressivement quand un ou des interlocuteurs expriment leur désir de se séparer.

Durant notre collecte du corpus, nous avons remarqué que l'usage du terme « normal » dans la séquence de clôture n'est pas récurrent, mais cela n'empêche pas que nous avons enregistré deux cas.

En effet, l'exemple avec lequel nous allons illustrer ce point, est un extrait d'une conversation, où nous assistons à l'usage du terme « normal » dans la séquence de clôture.

C'est une rencontre entre deux étudiantes : A et B. Elles étaient entrain d'attendre le transport des étudiants pour rentrer chez elles (extrait n°12).

(...)

1 → A : rah el hal.. nroh f l privé

1 A : il est tard ..je prendrai le privé

2 → B : lala ana nstna l cous

2 B : non moi j'attendrai le "cous"

---

<sup>146</sup> Traverso.V, *La conversation familière. Analyse pragmatique des interactions*, Pul, 1966, p87

3 → A : m mal salut... yak maçliš?

3 A : alors salut.... Ça ne fait rien ?

4 → B : normal ..b kay çala ir

4 B : normal .. porte toi bien

5 → A : salut

(...)

A, en regardant sa montre, constate qu'il est tard et qu'elle doit rentrer chez elle, sans attendre le transport des étudiants. Par le signe non verbal (geste de regarder sa montre), A produit une séquence de *pré-clôture*, exprimée par une nécessité de rentrer. Cette contrainte est réalisée par un acte doublement significatif ; un acte constatatif « il est tard », et un acte performatif qui peut cacher à son tour un autre acte comportatif, c'est-à-dire A, s'excuse et se justifie pour rompre le contact de communication en avançant l'hypothèse qu'elle doit partir. L'enchaînement de la séquence est un acte déclaratif « je prendrai le privé », A exprime sa décision.

La réaction de B, rend compte qu'elle considère l'intervention de A comme une invitation à prendre également le transport privé et ne pas attendre le transport des étudiants. Elle exprime une réaction négative de refus, elle réalise alors un enchaînement « non préféré ». Refus accompagné d'une précision : « moi j'attendrai le "cous" ».

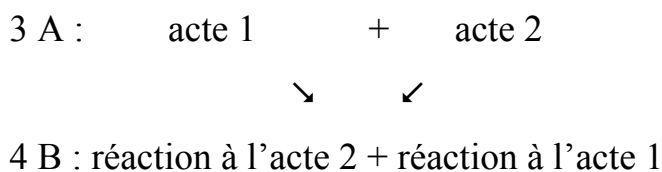
«Alors salut.... ça ne fait rien ? », est une intervention constituée de deux actes, le premier est une salutation de clôture et le deuxième une question. L'enchaînement par « alors » dans cette séquence n'est pas un rappel d'un accord établi au cours de la conversation, mais il exprime plutôt le désir de la séparation. Cet acte est enchaîné par une question, qui peut être une expression

adoucissante, c'est-à-dire que A se ressaisit, demande le consentement ou l'accord de B, pour clore la conversation.

Ce n'est qu'en 3 A que s'exprime la séquence de clôture de la conversation. A formule clairement la salutation par « salut ». Il faut noter que le terme « salut » est très répandu dans les salutations d'ouvertures et de clôtures des conversations dans la réalité algérienne.

En réaction B, formule un acte assertif « normal », qui exprime son accord. Il est accompagné d'une salutation, formulée à la forme impérative « porte-toi bien ». Selon V. Traverso, l'interlocuteur « exprime son désir que quelque chose de positive arrive au récepteur »<sup>147</sup>. Ce type de salutation admet un remerciement ou un enchaînement sur le contenu.

Le « normal », dans cette intervention, ne peut être considéré comme étant un acte rituel, mais c'est un acte de réaction à « ça ne fait rien ? ». En d'autres termes si A n'a pas posé la question, B n'aurait pas donnée cette réponse. Ceci nous amène à dire que la réaction au premier acte dans l'intervention 3 A, est dans le deuxième acte de 4 B ; et la réaction du deuxième acte de 3 A existe dans le premier acte de 4 B, comme nous allons le monter dans le schéma suivant :



En effet, A formule une clôture attestée et définitive, c'est-à-dire nous n'avons pas eu une suite et les deux interlocutrices se sont séparées.

Notons, d'après les exemples que nous venons de voir, « normal » existe dans les séquences d'ouverture et de clôture de la conversation, mais nous ne pouvons le considérer comme étant un acte rituel que dans la séquence

---

<sup>147</sup> Traverso.V, *La conversation familière : Analyse pragmatique des interactions*, Pul, 1996, P 86

d'ouverture. Sa présence dépend des données contextuelles relatives aux intentions de chaque locuteur. En d'autres termes, chaque prise de parole s'actualise dans un contexte situationnel.

## **2- Les valeurs du terme « normal » dans le corps de la conversation :**

Converser c'est parler en tenant compte du partenaire : nous déterminons notre comportement verbal en fonction de la personne à qui nous parlons et en fonction du contexte dans lequel se déroule la conversation. Dans le script conversationnel, poser une question c'est donner la parole à l'autre partenaire pour y répondre et présumer que celui auquel la question est posée dispose des informations sollicitées. La question devient en quelque sorte l'élément phatique, qui oblige l'autre partenaire à prendre la parole pour répondre.

Mais en posant une question, il arrive que l'interlocuteur ne donne pas une réponse claire et explicite. Cela nous amène à demander quels sont les différents actes de langage réalisés par le terme « normal » ? Pour répondre à cette question, nous allons dégager un certain nombre d'actes illocutoires et par la suite les différentes valeurs que peut avoir le terme « normal » dans les paires questions/ réponses.

### **2-1. La valeur de valorisation :**

La valorisation est un acte qui consiste à faire des compliments à quelqu'un. C'est un acte qui peut concerner les traits personnels, l'apparence ou bien se focalise sur les objets de possession. Selon V. Traverso, les compléments sont exprimés selon « des formes plus ou moins figées », par exemple : « ce x te va bien » ; ou bien « tu être axiologique positif ».<sup>148</sup> Il faut noter que ces formes sont largement liées aux cultures. Ce qui intervient dans l'interprétation de ce genre d'acte c'est, le contexte, la relation entre les participants et l'histoire personnelle de chacun des actants.

---

<sup>148</sup> Traverso.V, *La conversation familiale : Analyse pragmatique des interactions*, Pul, 1996, p93

Le complément est généralement un acte explicite qui intervient dans une intervention initiative. Dans l'exemple qui va suivre, nous allons voir un acte de langage où le terme « normal » apparaît comme évaluation (extrait n° 28).

(....)

1 → A : kifaš ġawni la hwayaġ ?

1 A : comment me vont ces vêtements ?

2 → B : normal ↘

3 → A : hada waš taġrfi tqoli

3 A : c'est tout ce que tu sais dire

(...)

En effet, cet exemple est extrait d'une conversation entre deux sœurs. A porte une jupe neuve, et s'apprête à sortir le matin pour son travail. Elle pose une question à sa sœur en se regardant dans le miroir.

La première intervention de A, dans 3 A, est une intervention initiative, elle cherche à avoir une confirmation sur sa bonne apparence. N'étant pas satisfaite d'elle-même, elle hésite entre porter cette tenue ou une autre. Nous pouvons considérer cette question un complément sollicité ou plus précisément une sollicitation d'évaluation.

L'intervention réactive de B, est exprimée par un acte assertif : « normal », qui joue le rôle d'une évaluation. La suite de la conversation est un commentaire assuré par un acte directif. Cet évaluation n'est focalisée ni sur l'apparence de A (acte sollicité), ni sur l'objet de possession qui est la jupe, c'est-à-dire comme le signale V. Traverso complimenter une personne de fait qu'elle possède un objet beau.

Le commentaire de A est très significatif dans la mesure où il nous permet de classer l'acte de A. La production de ce commentaire vient contre balancer la valeur assertive réalisée par B. C'est un autre acte évaluatif dans la conversation. Il est plutôt négatif dans la mesure où A, à son tour réalise un acte assertif évaluatif explicite pour son partenaire. C'est une protestation qui porte sur la sincérité de B, et exprime sa méfiance par la formule : « c'est tout ce que tu sais dire ». Il faut noter que, selon V.Traverso, une évaluation sollicitée « peut difficilement être négative » pour des raisons de politesse. B enfreint donc les règles de politesse concernant les compliments, selon la réception de son partenaire.

Ce que nous venons de voir c'est la valeur négative du terme « normal ». Dans un autre exemple, nous allons voir qu'il fonctionne aussi comme valeur positive. Nous allons illustrer ce point avec un extrait tiré d'une conversation entre deux jeunes filles (extrait n°16). Cette conversation est entamée suite à un clip d'un duo entre une chanteuse et un chanteur libanais.

1 → A : houwa šbab ç liha

1 A : lui est plus beau qu'elle

2 → B : waçlah hada çağbak ?

2 B : pourquoi celui-là te plaît ?

3 → A : normal

3 A : normal

4 → B : kifaš normal ?

4 B : comment normal ?

5 → A : šbab çla les Algériens

## 5 A : il est plus beau que les Algériens

La conversation est entamée par un commentaire formulé par un acte assertif. C'est un acte chargé d'une double valeur, c'est-à-dire, outre la comparaison entre les deux chanteurs du clip, A effectue un acte évaluatif. En d'autres termes, elle focalise son évaluation sur les traits physiques du chanteur.

En guise de réaction, B dans 2 B, réalise un acte illocutionnaire où se greffent plusieurs autres actes de langage. La question interrogative posée par B qui apparaît comme une demande de confirmation est, en réalité, un désaccord sur la valeur qu'attribue A au chanteur. Nous pouvons lire cet acte sous une forme assertive de la façon suivante : « ce chanteur n'est pas beau » Donc, la question de B, est une expression d'une opinion qui concerne la beauté du sujet en question.

L'intervention de A dans A 3, est un acte assertif exprimé sous une forme modérée sur la valeur qu'elle attribue au chanteur. Autrement dit, elle n'apporte pas une valorisation exagérée du chanteur, avec une formule directe telle que « non, il est (très) beau ».

B n'est, apparemment, pas satisfaite de la réponse de A, qu'elle considère comme non pertinente. Elle pose alors une question pour avoir plus de précisions sur ce que veut dire A, par « normal ». La question peut être, aussi, un enchaînement sur l'assertion qui exprime une réitération de son désaccord. Et l'intervention réactive de A, à cette question est une assertion toujours de valorisation, mais avec un changement de focalisation. Si dans sa première intervention, elle fait une comparaison entre la chanteuse et le chanteur libanais, dans l'intervention 5 A, elle fait une comparaison entre la beauté du chanteur libanais et les algériens. Ceci veut dire, que l'intervention de A, dans 3 A, est une intervention dévalorisante pour le chanteur et elle est valorisante si nous le comparons aux algériens.

Le corpus suivant est un extrait d'une conversation entre deux étudiantes qui viennent de sortir d'un examen (extrait n° 22) :

1 → A : ça va les sujets ?

1 A : ça va les sujets ?

2 → B : normal

2 B : normal

3 → A : kifaš normal ?

3 A : comment normal ?

4 → B : chouiya waçar

4 B : un peu difficile

(...)

La réponse par le terme « normal », à la question posée par A, est une assertion dévalorisante. Ce qui nous permet de donner cette interprétation, c'est l'enchaînement que fait B, suite à la deuxième question de A où elle demande plus de précisions, dans 4 B : « un peu difficile ».

Dans les trois exemples que nous venons de voir, la réponse par « normal », est plutôt dévalorisante, mais il se peut que le terme « normal » peut avoir une valeur valorisante comme dans l'exemple suivant où « normal » est une valorisation positive (extrait n°39) :

(...)

1 → A : nhat hadi (un gâteau) ?

1 A: je sers celui là (un gâteau) ?

2→ B : normal

2 B : normal

3→ A : sah ?

3 A : c'est vrai ?

4→ B : ch'bab

4 B : il est beau

(...)

La conversation s'est déroulée dans la cuisine où l'interlocutrice A avait des invités, et elle était indécise si elle leur sert le gâteau qu'elle a préparé ou non, et demande ainsi l'avis de sa cousine. En effet, la réponse par le terme « normal », suite à la question de A, dans 1 A, est un accord implicite qui rend compte de la valeur positive des gâteaux.

La question de A « c'est vrai », exprime qu'elle a toujours des incertitudes sur la qualité du gâteau. Et l'enchaînement de B, dans 4 B, est une confirmation par une modification de la formule « normal » par « il est beau ». C'est donc, une évaluation positive personnalisée sur un objet de possession.

Nous remarquons, d'après les exemples que nous venons de voir que la formule « normal » peut avoir une portée valorisante comme elle peut avoir une portée dévalorisante, et cela dépend du contexte et des intentions de chaque interlocuteur.

## **2-2. La valeur d'évitement :**

L'évitement est une notion largement étudiée par les ethnographes, Goffman, dans *Les rites d'interaction*, le considère comme un moyen pour prévenir les dangers (les dangers relatifs à la protection de la face). L'évitement se manifeste sous plusieurs formes : corporel, éviter une rencontre ; ou

langagier, éviter d'aborder certains sujets, ou de répondre à des questions ou y répondre « avec une prudente ambiguïté », c'est à dire ne pas fournir une réponse pertinente et claire. C'est une stratégie qui s'opère avec politesse.

*« En général, on pourrait dire que l'on évite une personne haut placée par déférence pour elle, et un inférieur par souci de se préserver. Il se peut que la distance sociale parfois soigneusement maintenue entre égaux implique ces deux sortes d'évitements de part et d'autre »<sup>149</sup>.*

Suite à un simple balayage de notre corpus, nous avons repéré plusieurs stratégies d'évitement, mais l'objet de notre travail, il faut le rappeler, c'est la valeur du terme « normal » dans la conversation.

Nous allons commencer notre illustration par un extrait d'une conversation entre deux jeunes hommes. Nous n'avons pas eu la chance d'enregistrer le début de la conversation. Il faut noter que nous ne connaissons pas le type de relation qui les unit (extrait n° 18).

(...)

1 → A : waš rak edir douk ?

1 A : qu'est ce tu fais maintenant ?

2 → B : normal ... koul nhr b nharou

2 B : normal... je vis (au jour le jour)

(...)

L'adverbe « maintenant » de la première intervention, que nous avons enregistré, nous renseigne que la conversation se déroule autour du passé de B. La question est un enchaînement logique pour poursuivre la conversation, c'est-

---

<sup>149</sup> Goffman. E, *Les rites d'interactions*, éd Minuit, 1974, P 62

à-dire poser la question pour passer du passé au présent de l'interlocuteur B. Cette question est posée à la forme interrogative, c'est une demande d'informations sur l'activité de A. Mais ce qui attire notre attention, c'est la réponse de B. En effet, B réalise un acte assertif en guise de réponse à A, mais sans trop de détails. Par cet acte, A évite de répondre à B. L'évitement peut être délibéré ou non. S'il n'est pas délibéré, nous pouvons comprendre la réponse comme signifiant que rien d'intéressant ne se passe dans la vie de B. Mais si l'évitement est délibéré, notre lecture sera alors que B refuse de fournir des détails de sa vie, et ne se sent pas dans l'obligation de répondre à la question de A. Il use, alors d'une stratégie d'évitement légitimée par une expression rituelle, en utilisant le terme « normal ». Ce type de réponse, permet de mettre fin à une conversation promptement, ou de mettre fin à un sujet et de passer à un autre.

Dans cet extrait, l'acte assertif traduit par le terme « normal » acquiert donc la valeur d'évitement.

1 → A : ça va les sujets d'examen ?

2 → B : normal

3 A : comment normal ?

4 → B : gaç i koupiyou... sahal oula şib

4 B : tout le monde prépare des antisèches ... facile ou difficile

5 → A : waçlaš çndek t copié normal ?

5 A : pourquoi copier c'est normal ?

6 → B : maçrafnaş la maitoudh d yal koul şih

6 B : on ne connaît pas la méthode de chaque enseignant

(...)

Ce type d'échanges, centré sur le contenu et la nature des sujets, est extrêmement fréquent chez les étudiants après chaque examen. Chaque étudiant essaye d'avoir une idée sur les sujets proposés pour une raison ou une autre.

Dans ce passage, nous sommes arrivés à tirer des remarques préliminaires. D'une part la conversation entamée sans salutations révèle que les deux copines ne sont pas à leur première rencontre dans la journée. Ceci implique, d'une part, que A, avait certaines informations comme, par exemple, le fait que B avait un examen dans telle matière. D'autre part, la première question posée par A, dans 1 -A, révèle que les deux copines ne font pas partie du même groupe.

Le premier acte est une question, c'est une demande d'informations. La question porte sur un jugement, une appréciation, ou sur l'opinion personnelle de B. L'acte réactif est une réponse réalisée à l'aide d'un acte assertif, la première valeur que nous avons attribuée à la réponse est qu'elle est un acte de valorisation. Mais la suite de la conversation, nous révèle une autre valeur. En effet, la non pertinence sur le plan qualitatif et quantitatif de la réponse pousse A, à poser une autre question sous forme de demande de complément d'informations dans le but d'avoir une réponse plus explicite. Ici la question « comment normal » veut dire « qu'est ce que tu veux dire par normal » ?

B, par la suite, donne une réponse très significative. Elle explique que ce qu'elle veut dire par normal, n'est pas relatif à une valorisation positive ou négative du sujet de l'examen, mais concerne plutôt la pratique répandue parmi les étudiants de préparer des antisèches. B ne cherche donc pas à savoir si le sujet d'examen est facile ou difficile, du moment que tous les étudiants préparent des antisèches.

Ce qui nous amène à dire que B, par le biais du terme « normal », évite de se révéler. En d'autres mots, quand elle parle, elle ne dit pas ce qu'elle pense elle-même, mais elle parle de la collectivité. En effet, elle ne dit jamais « moi » ou « je ». Ainsi, elle évite toute focalisation sur le « je ». Elle essaye, également

d'aborder un autre objet de discussion, elle passe de la difficulté des sujets à la méthode de chaque enseignant, dans le but de détourner l'attention.

Par l'utilisation du terme « normal », B cache une vérité concernant une pratique malsaine. Une fois dévoilée, la vérité est accompagnée d'une justification, ce qui peut correspondre, dans 6-B, à une « confiance obligée »<sup>150</sup>.

Nous pouvons alors dire, que la deuxième valeur de valorisation du sujet d'examen par « normal », est annulée par la valeur d'évitement, confirmée dans la suite de la conversation. Nous pouvons dire que l'interlocutrice use de l'évitement dans le premier acte assertif, et d'une stratégie de compensation dans la généralisation qu'elle effectue dans 4-B et 6-B (« je ne suis pas la seule à recourir à ce genre de pratiques »), pour ne pas donner une mauvaise image de soi.

Nous pouvons donner un autre exemple (extrait n°04), que nous avons déjà cité dans le chapitre 1. Rappelant que l'échange se déroule dans la chambre de B. A était entrain de coiffer B quand subitement, elle change le thème de la conversation. En effet, les deux voisines parlaient des marque de teintures de cheveux, quand A rompt directement le premier objet de la conversation et fait subitement un *glissement thématique* par le biais de la question qu'elle pose à B.

(...)

1 → A: kifaš çamel tô copâ?

1 A : comment est fait ton copain ?

2 → B : kifaš kifaš çamel ↗?

2 B : comment ça comment est fait ↗ ?

---

<sup>150</sup> Traverso.V, *La conversation familiale : Analyse pragmatique des interactions*, Pul, 1996, P 196

3 →A : physiquement ?

3 A : physiquement ?

4→B : normal = normal

4 B :normal = normal

5→A : ( silence de A)

(...)

Dans la première intervention, après avoir changé le thème de la conversation, A annonce le nouveau thème sous forme de question posée pour obtenir une réponse claire. Elle utilise à cet effet, l'adverbe « comment ». A se permet de poser cette question car elle est une partenaire *de plein droit*. La question réactive B est une coopération négative, dans la mesure qu'elle prend son tour de parole, mais ne répond pas à la question de A. Cette intervention est la première déroba de B, quand elle repose la question. En effet, la reprise ou la répétition («...comment est fait») marque une forme d'évitement de la part de l'interlocutrice (qui répète).

Il apparaît dans cet extrait que A, interprète la reprise comme une demande de confirmation, et non pas B, qui n'a pas voulu répondre. Elle est contrainte de reformuler une seconde fois sa demande, mais de manière plus explicite, c'est-à-dire en précisant « comment il est fait physiquement » ?

En respectant cette fois-ci le script, B répond par « normal » deux fois avec un enchaînement rapide qui donne un poids à son acte verbal. En d'autres termes, la réponse de B n'apporte aucune précision sur le référent que A veut développer. Cette réponse est la seconde déroba de B. Comprenant l'intention de B, A devient une interlocutrice passive.

D'après ces informations, nous constatons que le cadre spatial et la relation entre A et B n'ont pas empêché B d'avoir des réserves et d'utiliser un procédé d'évitement traduit par l'utilisation du terme « normal », pour ne pas répondre à la question indiscrète de son partenaire.

Dans l'échange suivant, nous avons une mère qui pose une question à son fils qui entre tard à la maison.

(...)

1 →A : Šhal esaça ↗

1 A : quel heure est il ↗

2 →B : normal ..mazal el hal (en regardant sa montre)

2 B: normal.. il n'est pas tard (en regardant sa montre)

(...)

Dans son intervention la mère pose une question indirecte à son fils, sous forme d'une demande de l'heure, pour lui dire «pourquoi tu rentres maintenant ? ». Cette question, outre son caractère de reproche, est une demande d'explication qu'adresse la mère à son fils.

Pour éviter de donner des explications, B fait semblant de regarder sa montre et il avance une justification amorcée par « normal », sachant réellement qu'il était en retard.

### **2-3. La valeur de minimisation :**

Le concept « intention » tient une place primordiale dans la théorie des actes de langage, c'est-à-dire à travers une expression X, l'interlocuteur a l'intention d'émettre Y. Selon Catherine Kerbrat-Orecchioni *«un énoncé veut dire ce que les récepteurs croient que l'émetteur a voulu dire dans/par cet*

énoncé »<sup>151</sup>. En effet, dans certaines situations, il arrive que l'interlocuteur en produisant une expression a l'intention de minimiser un acte. Pour ce qui nous intéresse, nous allons voir la valeur de minimisation du terme « normal » dans différentes conversations.

Le premier exemple que nous allons voir est un extrait d'une conversation entre un visiteur et son hôte :

Lorsque le coup de sonnette retentit, A ouvre la porte et trouve son neveu qui vient lui rendre visite.

Après les salutations rituelles, et l'échange des questions qui concernent la santé des interlocuteurs et leurs familles respectives, B tend un paquet à son hôte A. Cette dernière réagit comme suit (extrait n° 40) :

(...)

1 →A : imoumi aka ?

1 A : pourquoi tu te déranges (en attrapant le paquet d'une main et l'invitant à entrer de l'autre main)

2 →B : normal

2 B: normal

(...)

L'objet principal de la question de A, est un acte symbolique et non pas linguistique. C'est-à-dire que son but n'est pas d'interroger B pour avoir des informations, mais la réalisation d'un acte rituel. En fait, la tradition fait que quand une personne rend visite (visite improvisée ou sur invitation), à une autre personne, le visiteur doit prendre quelque chose dans ses mains (c'est à dire ne pas entrer les mains vides). C'est la coutume du cadeau. La question de A, est donc une formule « stéréotypée » qui peut « remplacer » aussi le remerciement, dans le cadre socioculturel algérien.

---

<sup>151</sup> Kerbrat-Orecchioni. C, *L'implicite*, Ed Armand Colin , 1986, P313

La réponse de B, à son tour, ne constitue pas un apport d'informations à la question de A. B ne va pas fournir les raisons de son geste. C'est une assertion qui dépend des conditions contextuelles et sociales de situation (situation de visite). A cette assertion, nous attribuons deux valeurs. La première valeur du terme « normal » est que c'est un geste rituel obligatoire, en d'autres termes : « il n'y a aucun dérangement ». La seconde valeur que nous attribuons à l'assertion « normal » est la valeur de minimisation. C'est une minimisation de geste et de la valeur du cadeau de B. Le but de cette minimisation est purement rituel, autrement dit, par le biais de ce terme B essaye de dire « ce n'est rien, tu mérites plus ». Ceci veut dire que la réponse serait une minimisation de ce qui suscite le remerciement.

La réponse par « normal » dans l'exemple que nous venons de voir est donc un acte rituel, car selon la tradition, celui qui offre a tendance à minimiser la valeur de ce qu'il offre (de son présent selon Traverso<sup>152</sup>). Par contre, celui qui reçoit n'a pas le droit de minimiser ce qu'il reçoit comme cadeau.

Dans un autre exemple, nous allons voir un extrait d'une conversation entre deux frères (extrait n°21).

(...)

1 → A : waçlaš det el moutour dahal la malle ? mathafš mn el habta?

1 A : pour quoi tu as met le moteur dans la malle ? tu n'as pas peur de la descente ?

2 → B : Normal... les culasses ed yalha miytin

2 B : normal... ses culasses « sont mortes »

3 → A : (silence)

---

<sup>152</sup> <sup>152</sup> Traverso.V, *La conversation familiale : Analyse pragmatique des interactions*, Pul, 1996, P 50

Cette conversation s'est déroulée entre deux frères au moment où l'un d'eux a appelé son frère pour l'aider à mettre le moteur de sa voiture dans la malle d'une autre voiture pour le réparer.

L'acte initiatif dans 1-A, est constitué de deux questions : la première question est une interrogation, qui a pour but d'avoir un apport d'informations. La seconde question est une « interronégative », où l'interlocuteur A, utilise la négation pour mettre en garde son partenaire, c'est-à-dire « fait attention à ta voiture ».

L'intervention réactive de B, est une assertion accompagnée d'une justification/explication. « Normal », dans cette réponse rend compte que B, est conscient du danger, et exprime une minimisation de son acte par rapport à ce danger. En d'autres termes, la voiture peut être endommagée dans une descente avec un tel « poids » (le poids de l'autre moteur), mais l'acte de B, n'est pas aussi dangereux que le pense A, car ce qui peut être endommagé, ce sont les culasses, alors qu'elles le sont déjà.

Nous allons voir un autre exemple où le terme « normal » apparaît dans un acte rituel. L'exemple est tiré d'un extrait d'une conversation entre deux cousines. Le mari de B, a accompagné le fils de A à l'hôpital pour une urgence. De retour à la maison, après un long moment passé aux urgences, A pose une question dont le but illocutoire n'est pas d'avoir un supplément d'informations, ni une confirmation des connaissances communes, donc elle ne s'attend pas à une réponse marquée. (Mais son but est de remercier le couple pour son geste.)

(...)

1 → A : ammi moh yaçya ? n'déganğkoun?

1 A: mon ancle est fatigue ? On vous a dérangé ?

2 → B : Norm : :al...

2 → B : normal...

(...)

Comme nous pouvons le remarquer, la question de A, est composée de deux tranches. La première question est un constat, et dans la deuxième tranche nous avons une reconnaissance explicite des circonstances. Et implicitement avec cette question A, développe une stratégie (indirecte) pour demander des excuses : « je suis désolée ». Cette question traduit un comportement rituel.

Dans cet exemple la question est orientée, et la réponse théoriquement, doit être à son tour la confirmation par « oui » ou l'infirmité par « non », mais là nous avons une assertion réalisée par le biais du terme « normal ». La réponse est une expression de non dérangement, attestée par l'allongement de son « normal ». Par cet acte B, banalise au maximum leur geste (elle et son mari).

Le terme « normal » dans cet exemple est un « atténuateur », qui acquiert une valeur de minimisation, imposé par les rites dans ce type de situations, c'est-à-dire les contraintes liées au cadre familial et le fait de rendre service à quelqu'un. Nous ne pouvons pas dire à une personne à qui nous devons du respect, « je suis fatigué ou dérangé parce que je vous ai rendu service ».

Dans les deux exemples que nous venons de voir, l'acte de langage réalisé par le biais du terme « normal », est un acte rituel, qui acquiert une valeur de minimisation pour des raisons de politesse.

Le terme « normal » reçoit également la valeur de minimisation dans des situations où il n'entre pas dans la catégorie du rituel. C'est le cas que nous allons voir à travers cet extrait d'une conversation entre deux étudiants dans une bibliothèque universitaire (extrait n°23). L'étudiant B demande à la bibliothécaire les archives d'une revue, ce qui suscite la réaction de A.

(...)

1 → A : tu vas voir tout ça !?

2 → B : normal... un par un

La question de A, dans 1-A, nous pouvons l'interpréter comme étant une demande d'apport d'informations sur la capacité de B, à pouvoir terminer sa recherche avant la fermeture de la bibliothèque, d'autant plus qu'il était déjà 15h 30. La valeur de cet acte nous indique l'étonnement de A, plus qu'une demande d'informations.

La réponse de B, est une assertion réalisée par le terme « normal », qui a pour valeur une minimisation de l'acte qu'il va effectuer. L'enchaînement par « un par un », est une minimisation pour l'étonnement de A et de la tâche qui l'attend.

Dans le sens, nous allons revoir brièvement l'extrait n°06, que nous avons exploré dans le chapitre précédent dans la protection des faces.

(...)

1 → A: waçlaš dert had el madri hakda?

1 A: pourquoi tu as placé ce madrier comme ça ?

2 → B : no..rmal

2 B : no..rmal

3 → A : ktaltni b normal ed yalek ↗

3 A : tu m'as tué avec ton normal ↗

(...)

Dans sa première intervention, le maçon formule deux actes de langage: le premier acte est une demande d'explication. Dans le deuxième acte de langage, il avance des reproches pour un travail mal fait. Ces actes sont accompagnés d'une unité interrogative à intonation exclamative, qui exprime la colère de A. L'intervention de B est un acte adoucisseur, il utilise le terme

« normal » comme évitement ainsi que pour minimiser l'ampleur de sa faute et qui sous entend que son acte n'est pas aussi grave.

Dans la réplique de A « tu m'as tué avec ton normal ↗ », le maçon exprime encore une fois sa colère. Cette intervention rend compte que B n'est pas à sa première minimisation d'acte. Et l'intonation élevée présuppose que A n'a pas réussi à minimiser son acte, ainsi que la colère de A.

La minimisation est réalisée donc pour deux raisons : minimisation d'un geste traduit verbalement par l'assertion « normal » (extrait n°21), et minimisation d'intention (extrait n°40).

#### **2-4. La valeur d'insouciance :**

Se montrer insouciant, c'est une manière de vouloir dire que nous ne sommes pas inquiets des conséquences d'un geste ou d'une parole. Si un interlocuteur se montre insouciant, c'est qu'il n'accorde pas d'importance à son acte, à son interlocuteur ou à son entourage.

Dans notre corpus nous avons rencontré plusieurs cas où le terme « normal » peut acquérir la valeur d'insouciance aux conséquences suite à un acte gestuel ou langagier.

La conversation suivante a eu lieu dans un centre de formation entre deux nouveaux stagiaires (extrait n° 13):

(...)

1 → A : loukan t šefek la directrice tatkiyaf ?

1 A : et si la directrice te voit entrain de fumer ?

2 → B : normal

2 B : normal (en continuant de fumer)

3 → A : (silence, en ouvrant les yeux).

(...)

En posant une question à B, A fait un rappel implicite de l'interdiction stricte de fumer dans l'enceinte de l'établissement. Le but de la question est de mettre en garde le stagiaire qu'il risque d'être exclu du centre de formation. En effet, il ne s'agit pas ici d'une vraie question littérale, mais plutôt d'une tentative métalinguistique pour mettre en garde son interlocuteur. En réaction à l'avertissement de A, B répond avec un air désintéressé. Donc, l'assertion de B par le terme « normal » n'est pas justifiée par le fait qu'il soit permis ou non de fumer en classe, mais par l'insouciance sur les conséquences de son acte.

Par manque de données contextuelles, nous ne pouvons pas savoir pourquoi le stagiaire réagit de la sorte, mais nous pouvons comprendre qu'il est conscient et qu'il assume son acte en continuant de fumer. Le silence de A par la suite est un silence très révélateur. Dans un premier temps, il fait preuve d'étonnement, ensuite il se désintéresse de A: « je t'ai averti, tu assumes ».

Par contre, dans l'exemple que nous allons voir (extrait n° 14), les données contextuelles et thématiques nous permettent de savoir pourquoi l'interlocuteur se montre insouciant.

(...)

1 → A : rak t sog bla permis ?

1 A : tu conduis sans permis ?

2 → B : no=rnal....çmi capitaine

2 B : no=rnal... mon oncle est un capitaine

(...)

Cet échange s'est déroulé dans un bus de transport public, A en montant regarde le chauffeur et constate qu'il s'agit de son voisin. Après les salutations d'usage, les deux interlocuteurs entament la conversation.

D'après la question de A, nous remarquons qu'il partage avec B un univers informationnel, et qu'il cherche aussi à confirmer certaines informations. A sait que B, n'a toujours pas récupéré son permis. La question est, alors, une vraie demande d'information pouvant être formulée ainsi : « tu conduits, est ce que tu as récupéré ton permis ».

L'intervention de B est une réaction à la question de A, c'est-à-dire qu'il conduit le bus de transport en commun sans permis de conduire. C'est une assertion qui confirme la connaissance de A, appuyée d'une justification. C'est cette dernière qui nous laisse dire que l'acte de B, traduit une insouciance. En d'autres termes, le chauffeur est conscient des conséquences de son acte (conduire sans permis de conduire). Il explicite que dans le cas où il fera l'objet d'un contrôle de police, il ne risque rien, car il compte sur l'intervention de son oncle qui est un capitaine. La réponse de B, rend compte de son insouciance quand aux conséquences de son geste.

Un autre exemple,(extrait n° 24) est tiré d'une conversation entre deux étudiantes de magistère de la Faculté d'Alger. La conversation tourne autour de l'obligation d'assiduité aux séminaires. L'extrait est comme suit :

(...)

1→A : Je vais rentrer..

2→ B : tu n :vas pas assister aux cours ?

3→ A : j'assiste deux fois pas semaine

4→B : on te dit rien au département ?

5→A : normal (avec haussement des épaules)

(...)

La première intervention de A, est un acte déclaratif qui suscite l'étonnement de B, ce qui amène cette dernière à poser une question qui a pour but non pas de savoir vraiment si A, va assister ou pas au séminaire du moment

que cette information est donnée dans l'acte de A (je vais rentrer, donc je ne vais pas assister au séminaire). La question sera donc une mise en garde sur une éventuelle sanction de l'administration.

La réponse de A dans 3-A, n'est ni une confirmation ni une infirmation, mais une précision qu'elle donne (J'assiste deux fois par semaine). Il faut noter que cette étudiante travaille en parallèle comme enseignante dans une école, et donc son emploi du temps ne lui permet pas d'assister à tous les séminaires programmés.

Par le biais de la question 4-B, B, essaye d'avoir des éclaircissements, en cas d'absentéisme, sur les sanctions que peut prendre le département. A ayant un statut d'enseignante, nous pouvons dire qu'il s'agit d'une personne responsable mais son insouciance est liée à ses charges et responsabilités professionnelles.

## **2-5.Valeur de comparaison :**

Le mot « comparaison », sert à exprimer un jugement qualificatif, en faisant intervenir dans l'énoncé de l'objet ou de l'action la qualité ou la caractéristique qu'il importe de mettre en valeur.

Comme nous le savons, un ensemble de paramètres interviennent dans l'interprétation des messages. Parmi ces paramètres, nous avons la structure d'enchaînement entre les actes, c'est-à-dire la totalité de la conversation. Et la valeur d'un acte peut être révélée dans la totalité du corpus. En effet, ce que nous allons voir, c'est une valeur du terme « normal », que nous avons pu dégager grâce à la totalité de la conversation. « La conversation se construit alors rétrospectivement ». D'après Trognon et Brassac, « L'interprétation se matérialise à rebours du développement conversationnel. Ce qui explique qu'elle détermine la valeur conversationnelle des actes illocutoires initiaux »<sup>153</sup>

---

<sup>153</sup> Trognon. A, Brassac.C, « L'enchaînement conversationnel », in *Cahier de Linguistique Française*, n°13, Genève, pp76-107

La signification est liée à la situation dans laquelle elle est produite. La valeur d'un mot n'est pas univoque ni isolé, il est l'élément constitutif d'un ensemble où il s'inscrit. En effet, au cours de notre analyse, nous avons dégagé une valeur, qui ne nous est pas apparue évidente au début, mais nous avons essayé de la confirmer dans notre corpus. Ainsi, l'utilisation du terme « normal » en guise de réponse à une question, acquiert la valeur de comparaison dans la conversation.

Le premier exemple est une conversation entre une jeune fille (A) et son frère (B). Après l'inauguration de la trémie de Chevalley, la jeune fille veut confirmer une information auprès de son frère. Il faut noter que ce dernier est un inspecteur en contrôle de qualité des grands travaux d'infrastructure et qui a l'habitude d'emprunter ce chemin.

(...)

1 → A : šft la trémie ed yal Chevalley ?

1 A : t'as vu la trémie de Chevalley ?

2 → B : ih

2 B : oui

3 → A : rahoum iqoulou šaba ?

3 A : ils disent (les premiers informateurs de A) qu'elle est belle ?

4 → B : normal

4 B : normal

4 → A : waçlašš ?

4 A : pourquoi

5→B : š ft des trémies f l'europe ...kayen wahed la différence = tounes  
çandha ahed hir

5 B : j'ai vu des trémies en Europe, il y a une grande différence = Tunis  
a une trémie plus belle

6→A : par rapport l hadou qelt normal ?

6 A : par rapport à celles-ci tu dis normal ?

7→ B : ih

7 B : oui

(...)

Pour exprimer sa volonté de confirmer des informations de la part de son frère, A engage une conversation qui a pour thème la trémie de Chevalley (sur les hauteurs d'Alger). Elle entame sa conversation par une question, qui va lui permettre de continuer sa quête si elle reçoit une réponse positive. Ce qui a amené A à poser cette question, c'est sa connaissance antérieure que son frère a l'habitude d'emprunter ce chemin. Cette question est une stratégie de A pour déclencher la conversation, sachant que c'est très courant d'entamer une conversation par le biais d'une question. A annonce, par cet acte le thème. Si la question est factuelle, adressée dans le but d'avoir une confirmation ou une infirmation, elle solliciterait une réponse courte. Mais, puisque nous savons d'emblée que B, a l'habitude de passer par ce chemin, la question a plutôt une fonction illocutoire phatique, qui a pour but une demande d'informations.

La réponse est une assertion positive, très courte, qui a sollicité une intervention de B. Cette dernière est une question formulée à l'aide d'un discours rapporté «ils disent... ». Cette question a pour fonction une demande de confirmation en sollicitant le savoir de son interlocuteur. La réponse que cherche

A, est la confirmation de la valorisation par de tierces personnes de la nouvelle trémie de Chevalley.

La réponse de B, est un acte assertif, nous dirons dans un premier temps que c'est un acte de valorisation. Cette réponse n'entraîne aucune modification dans les connaissances de A, et qui est considérée comme non pertinente. Ce qui l'amène à poser une autre question pour avoir une réponse plus pertinente. Nous pensons que A, considère cette valorisation dans un sens négatif, c'est-à-dire « le normal » peut dire « la trémie n'est pas particulièrement belle ». Car si le « normal » est une confirmation de l'hypothèse « la trémie est belle », elle n'aurait pas demandé des précisions pour le jugement de son frère.

La réponse de B, suite à la question de A, dans 5 B, explique sa première réponse par normal en témoignant par son expérience. Dans un premier temps, en citant le cas de l'Europe qui dispose de meilleures infrastructures, ensuite en spécifiant il cite l'exemple d'une trémie plus belle à Tunis.

La spécification rend compte que même la Tunisie qui est considérée comme un pays en voie de développement a construit une trémie plus belle que celle de Chevalley. Nous pouvons dire dans ce cas, que la réalisation de l'acte assertif « normal », dans 4 B, est effectuée dans l'intention de faire une comparaison entre la trémie de Chevalley et les trémies que B, a visité au cours de son travail. La comparaison n'est rendue évidente que dans la suite de la conversation après la demande de A dans 6A.

Le terme « normal » dans l'exemple que nous venons de voir, acquiert dans un premier temps une valeur de valorisation, mais par la suite, nous lui avons attribué la valeur de comparaison. Nous remarquons, donc que cette unité (normal), n'est interprétable que *via* d'autres éléments qui apparaissent dans la suite de la conversation : « les phrases ne peuvent s'interpréter dans leur totalité en isolation ». <sup>154</sup>

---

<sup>154</sup> Reboul. A, Moeschler.J, *La pragmatique du discours, de l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Ed Armand Colin, 1998. P 13

Le deuxième exemple que nous allons voir, est un extrait d'une conversation (extrait n° 16), entre deux jeunes filles.

Parmi les éléments du contexte, nous notons que les deux interlocutrices étaient entrain de voir un clip à la télévision. Le clip appartient à un duo libanais (un chanteur et une chanteuse).

(...)

1 → A : houwa šbab ç liha

1 A : lui est plus beau qu'elle

2 → B : waçlah hada çadjabak ?

2 B : pourquoi celui-là te plais ?

3 → A : normal

3 A : normal

4 → B : kifaš normal ?

4 B : comment normal

5 → A : šbab çla les Algériens

5 A : il est plus beau que les Algériens

(...)

Dans cet extrait, le clip diffusé à la télévision déclenche la conversation entre A et B. Dans sa première intervention, A fait une comparaison entre la beauté du chanteur, et celle de la chanteuse, et arrive au résultat que le chanteur est plus beau. Quand B, en réaction au constat de A, pose la question « pourquoi celui-là te plais ». En apparence, c'est une demande d'informations concernant

les « goûts » de A, mais l'air étonné de B, nous laisse dire que cette question s'interprète comme la négation correspondante (A mon avis, il n'est pas beau comme tu le penses). Elle est ainsi rhétorique ou polarisée selon G. Fauconnier<sup>155</sup>. B manifeste donc son désaccord.

La réaction de A, est une assertion évasive, c'est-à-dire nous n'avons pas une affirmation claire, si le chanteur lui plais ou pas.

Cette réponse nous la considérons comme étant défailante, en termes de maximes conversationnelles.

D'abord, sur le plan quantitatif, elle ne contient pas plus d'informations qu'il n'est requis ; ensuite, sur le plan de la manière, A, ne s'exprime pas clairement. Cette ambiguïté pousse B, à poser sa question, suite à la réponse fournie par le biais du terme « normal », réponse considérée comme non satisfaisante.

Et c'est suite à cette question, que nous voyons apparaître la comparaison. Dans cet acte assertif, nous avons un comparatif de supériorité.

Dans cet extrait, A, réalise deux comparaisons. La première comparaison, est effectuée dans son premier acte assertif, les éléments de comparaison sont le chanteur et la chanteuse libanaise, avec l'idée de comparatif de supériorité (« plus beau »). Dans la dernière assertion, un autre élément plus général entre dans la comparaison, c'est le cas des algériens.

D'après cette comparaison, nous pouvons faire la lecture suivante « *il n'est pas aussi beau, mais plus beau que la chanteuse et ainsi que les algériens* ».

Donc l'acte assertif, dans 3-A, qui a une valeur de valorisation, cède sa valeur à la comparaison, si nous prenons en considération la suite de la conversation. En d'autres termes, notre interprétation est matérialisée, suite au développement que connaît la conversation.

---

<sup>155</sup> <http://www.persee.fr>

Dans un autre exemple, nous allons confirmer, l'hypothèse que le terme « normal », est réalisé dans l'intention de faire une comparaison implicite dans un premier temps, rendue explicite dans la suite de la conversation.

En effet, l'exemple que nous allons voir est enregistré dans une salle de cours entre une enseignante et son étudiant (extrait n° 39).

(...)

1→A : ma t qolch djamaç ? (En apercevant un ensemble de personnes en djallaba)

1 A : on dirai pas une mosquée ?(En apercevant un ensemble de personnes en djallaba)

2→B : normal

3→A : normal ↗!?

4→B : wahed echikh qal lna Bouzaréa h twali zawiya

4 B: un enseignant nous a dit que Bouzaréah va devenir une « Zaouïa »

(...)

Cet exemple est un extrait d'une conversation entre une enseignante et son étudiant dans une salle de classe vitrée, et qui donne sur un grand espace. Il faut ici noter que l'enseignante ouvre souvent des parenthèses avec ses étudiants, ce qui explique la remarque qui a déclenchée le thème de la conversation.

En effet, ce qui a poussé l'enseignante à faire une remarque le fait de voir un ensemble de personnes vêtues en « *djellaba* » (une tenue traditionnelle) circuler dans l'enceinte universitaire. Ce genre de tenue n'est pas habituellement répandu à l'université. Donc cette image suscite l'étonnement de l'enseignante,

ce qui l'a poussé à émettre une interrogation, réalisée par le biais d'une comparaison. Les deux éléments de comparaison sont l'université et la mosquée, et l'élément qui les unit, c'est la tenue vestimentaire du groupe d'étudiants. Mais le premier élément de la comparaison est l'université. Il est implicite par le fait de la présence de l'enseignante dans l'enceinte de l'université. En réalité il ne s'agit non pas d'une interrogation, c'est-à-dire une demande de dire, mais d'un acte de langage « interro-négative » de nature rhétorique pour formuler une affirmation implicite. Et d'après le temps exclamatif de cette question, nous pouvons dire que c'est une invitation à partager son avis (intervention da A, dans A1).

La réponse est donnée par un étudiant, assis près du bureau de l'enseignante. La réponse, dans un premier temps, est un acte assertif, réalisé par l'utilisation du terme « normal ». Elle suscite l'étonnement de l'enseignante, qui pose la question « qu'est ce que la « norme », c'est-à-dire est que c'est juste de porter des « *djellabas* » dans l'enceinte universitaire ou non. L'étonnement de l'enseignante est dû à la qualification de la situation de « normal » par B.

La réaction de B, vient justifier son assertion dans 2-B, cette assertion est un apport d'informations. C'est une comparaison, qui nous renseigne sur l'attitude de l'étudiant. En effet, suite à cette réaction, nous pouvons dire qu'il partage, l'avis de l'enseignante, c'est-à-dire il n'est pas correct de porter une « *djellaba* » à l'université.

Dans cette intervention nous avons une prédiction, c'est une comparaison implicite. La prédiction est le fait de prédire le sort de la faculté (Bouzaréah), et la comparaison est réalisée en comparant la faculté de Bouzaréah à une « *Zaouïa* » (lieu de culte et de savoir des musulmans où se fait l'apprentissage du Coran et de la Chariaa).

Notre classement du terme « normal » de cet extrait, dans la valeur de comparaison, est dû au contexte où s'est déroulée la conversation. En d'autres termes, la comparaison que B opère est un discours rapporté d'une autre

personne, qu'il adopte lui-même en citant «un enseignant nous a dit que bouzaréah va devenir une « *Zaouiïa* » ». Le terme « Normal », dans ce cas, tient sa valeur de la comparaison, et du fait que le comportement vestimentaire des étudiants n'est pas un fait nouveau, mais qu'il est entrain de se propager, jusqu'à comparer l'université à une « *Zaouiïa* ».

D'après les exemples que nous venons de traiter, nous pouvons dire, que le terme « normal », peut acquérir la valeur de comparaison. Cette comparaison n'est pas locale, c'est-à-dire prendre l'assertion « normal », indépendamment de la suite de la conversation, mais c'est une valeur que nous avons pu dégager suite à l'interprétation de toute la conversation. Comme le soulignent A. Reboul et J. Moeschler « (...) *le succès de l'interprétation d'un énoncé dépend de la coïncidence plus ou moins grande entre l'intention informative du locuteur et les effets que récupère l'interlocuteur* ». <sup>156</sup>

## **2-6. Valeur d'embarras :**

L'embarras est une notion étudiée par Goffman dans son livre *Les rites d'interaction* <sup>157</sup>. Il la considère comme étant un « *malaise* » <sup>158</sup> que ressent un interlocuteur dans une situation donnée.

Le malaise provoqué par l'embarras est entendu dans un sens extensif, dans la mesure où la situation donnée provoque l'émoi chez l'interlocuteur. Ce malaise se manifeste non seulement physiquement, mais il peut être aussi ressenti par les réactions langagières.

Une situation d'embarras est suivie généralement par une intervention réparatrice. Selon Goffman, la fonction de l'activité réparatrice est le fait de « *changer la signification attribuable à un acte, de transformer ce qu'on pourrait considérer comme offensant, en ce qu'on peut tenir pour*

---

<sup>156</sup> Reboul. A, Moeschler.J, *La pragmatique du discours, de l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Ed Armand Colin, 1998. P 157

<sup>157</sup> Goffman. E, *Les rites d'interaction*, Ed Minit, 1974, p 88

<sup>158</sup> Ibid p88

*acceptable.* »<sup>159</sup> La réparation sous sa forme verbale est considérée comme une neutralisation de l'offense.

Dans l'exemple suivant (extrait n° 17), nous allons voir la réaction d'un interlocuteur gêné par la question qu'un autre interlocuteur lui a posée. C'est un extrait de conversation entre une jeune fille et sa belle sœur, qui prépare des gâteaux d'el Aïd. La belle sœur ramène apparemment une nouvelle recette qu'elle propose à la jeune fille :

(...)

→ A : çandi wahed la recette ↗

A : j'ai une recette ↗

→ B : waš hiya ?

B : laquelle ?

→ A : diri s'mid e'zebda

A : on met de la semoule du beurre

→ B : [ had el halwa maçndhaš asem ?

B : ce gâteau n'a pas de nom ?

→ A : normal.. halwa ↗

A : normal ..un gâteau ↗

→ B : ( silence)

Dans l'extrait de cette conversation, l'interlocuteur A, dans sa première intervention, propose une nouvelle recette à B. La réaction de B est une

---

<sup>159</sup> Goffman. E, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Ed Minit, 1973, p113

demande pour plus de précisions, en demandant le nom de ce gâteau. A en répondant à la question ne donne pas le nom du gâteau, elle se lance dans les détails et donne les ingrédients du gâteau. Cette réponse ne satisfait pas B qui, par la suite, fait une remarque sous forme de question : « ce gâteau n'a pas de nom ? », après un chevauchement volontaire pour mettre terme à l'intervention de A. Une question que nous pouvons qualifier comme « sommation ».

La question de B gêne A, qui n'a pas apprécié la manière dont B lui a coupé la parole, surtout qu'elle était entrain de donner des explications. A se sent donc offensée, c'est-à-dire que la remarque de B est un acte offenseur et qui a pour but manifestement de porter atteinte à la face positive de A. Cette dernière cache ses sentiments, en répondant par « normal. un gâteau ↗ », par prononciation accentuée et intonation montante soutenue par un regard embarrassant. Cette réaction est un acte réparateur, qui permet à A de reprendre sa face positive.

Nous pouvons dire que le malaise de A, est dû aux rapports interpersonnels entre lui et B (litige de belles sœurs entre elles). En d'autres termes, ce qui a poussé B à faire la remarque, c'est pour monter, qu'elle est initiée dans le domaine et qu'il lui suffit seulement de connaître le nom du gâteau pour savoir si c'est une nouvelle recette ou non. Et la réaction de A nous laisse penser que l'offense de B est volontaire, et le terme « normal » est une « demande de retour à l'ordre »<sup>160</sup> qui a pour but d'abord de cacher sa méconnaissance et ensuite de faire savoir à B que l'essentiel c'est le contenu du gâteau et non pas son nom.

Nous constatons que la cible de l'offense, qui est A, prend et assume la charge de faire les réparations elle-même, contrairement au schéma de Goffman<sup>161</sup> où l'offenseur formule le désir de réparation. Dans cette situation,

---

<sup>160</sup> Goffman. E, *Les rites d'interaction*, Ed Minit, 1974, p21.

<sup>161</sup>- Le schéma de Goffman est : La sommation (émanant de l'offensé ou des tiers)- L'offre de réparation (émanant généralement de l'offenseur)- L'acceptation (émanant de l'offensé)- Le remerciement (émanant de l'offenseur), in *Les rites de l'interaction*, Minit, 1974, pp21-23.

nous ne pouvons pas appliquer le schéma de Goffman, car l'offense et la réparation de l'offense s'opèrent de manière implicite. Dans ce cas, nous ne pouvons pas avoir de formules d'excuses qui dépendent dans tous les cas de l'intention de l'offenseur, à savoir s'il avait vraiment l'intention d'offenser ou pas.

Dans un autre exemple (extrait n° 22), la question de A, suscite une réaction de la part de B, cette dernière répond par « normal ». Il faut noter que nous accompagnons l'étudiante A, qui allait passer un examen et qui voulait avoir une idée des sujets proposés pour les autres groupes.

La conversation s'est déroulée comme suit :

→A : ça va les sujets ?

A : ça va les sujets ?

→ B : normal

B : normal

→A : kifaš normal ?

A : comment normal ?

→ B : chouiya waçar

B : un peu difficile

(....)

En effet la réponse par « normal » connote un sentiment d'embarras , et ce qui nous laisse avancer cette idée c'est la réponse de B, à la seconde réponse de A, quand elle a cherché plus de précisions « comment normal ? » .

La seconde réponse « un peu difficile » vient contrarier la première réponse par « normal ». En d'autres mots, la question de A, a mis B dans

l'embarras, qui se sent gênée de dire que l'examen a été difficile alors qu'il ne l'est peut-être pas pour d'autres. Ce qui nous laisse également dire que la question de A, a gêné B, c'est que nous avons pris connaissance du sujet et que nous l'avons estimé facile pour des étudiants de 4<sup>ème</sup> année.

Le dernier exemple que nous proposons pour illustrer la valeur de l'embarras, c'est la conversation qui s'est déroulée à la gare routière de Tizi Ouzou. (Extrait n° 36)

(...)

1 → A : haqa ey d rat id rimniou hwağarthen ?

1 A : en fait tu penses me rendre mon argent j'en ai besoin

2 → B : (s'est emporté et à haute voix) idrinnik ahnaya ↗ ahen šergar ↗

2 B : ton argent le voilà ↗ je le déchire ↗ ?

3 → A : normal=normal (avec un geste de la main pour arrêter l'autre)

3 A : normal=normal (avec un geste de la main pour arrêter l'autre)

B s'est retiré

4 → C : ayrer th ni tas normal alors ayen fahmar maši normal?

4 C : pourquoi tu dis normal alors que d'après ce que j'ai compris ce n'est pas normal ?

5 → A : eniras normal aken ountrouhou ara plus loin .. n kini nerveux ...  
eniras normal aken atfer imaniou ... j'allais lui casser la gueule

5 A : je lui ai dis normal pou ne pas aller plus loin .. je suis nerveux  
... je lui ai dis normal pour me ressaisir... j'allais lui casser la gueule

(....)

Le terme « normal » dans l'intervention de A, dans A3, est une façon d'exprimer sa gêne de la réaction de B. Ce dernier a attiré l'attention de tous

ceux qui étaient présent à la gare routière par ses cris. Le « normal » dans ce cas est une manière pour arrêter le scandale de B, et exprime une tentative de se tirer d'embarras.

### **2-7. Valeur de négation :**

La négation est le fait de nier ou de réfuter quelque chose. Elle est généralement exprimée par des adverbes de négation: non, rien, pas, etc. Mais dans les extraits que nous allons voir, la négation peut s'exprimer par des marqueurs autres que les adverbes de négation. Ci-après l'extrait d'une conversation entre deux amis qui se rencontrent après une longue séparation (extrait n° 18) :

(...)

→ A : waš rak edir douk ?

A : qu'est ce tu fais maintenant ?

→B : normal ... koul nhr b nharou

B : normal... je vis (au jour le jour)

(...)

Des amis se retrouvent après une longue séparation. Après le rituel d'ouverture de la conversation, le locuteur A pose une question indiscrete à son ami qui a un rôle rituel, en permettant d'établir le contact et d'entamer la conversation.

A pose la question tout en se référant à ses connaissances antérieures. En d'autres termes, l'emploi de l'adverbe « maintenant » nous renseigne que A sait ce que B faisait dans le passé, il affiche pour le présent sa volonté de réactualiser ses connaissances.

L'expression réactive de B, est un contournement explicite, car la réponse à telle question aurait due être : « je fais telle ou telle chose... » ou bien «je ne fais rien », mais la réponse de B vient rendre compte qu'il ne veut donner aucune information. Sa réponse est donc implicitement «je ne vais pas t'informer de ce que je fais». Et l'enchaînement qu'il effectue «je vis (au jour le jour)» est un substitutif annexe, c'est-à-dire un acte subordonné qui est à considérer comme procédé adoucisseur additif. L'interlocuteur anticipe une réaction négative possible et tente de d'apaiser le climat. Cette réponse fait appel aux relations interpersonnelles que peuvent entreprendre les interlocuteurs entre eux. Autrement dit, l'interlocuteurs A, en posant la question essaye de réduire la distance entre lui et son ami, et l'interlocuteur B, par contre, n'accepte pas cette réduction<sup>162</sup> et assure un acte « négativement poli »<sup>163</sup>, c'est-à-dire par sa réponse par « normal » plus la description, évite de commettre un acte menaçant pour sa face ainsi que pour la face de son partenaire.

Donc le « normal » de B, autre sa fonction de négation, est un marqueur adoucissant qui accompagne le refus qui exprime la non coopération.

Le second exemple que nous allons voir est une conversation entre deux stagiaires d'un centre de formation pendant la pause (extrait n °19). A entame la conversation avec une confession comme suit :

(...)

→ A : çlabalek baba rayah yatzwdj

A : tu sais mon père va se remarier

→ B : wen touda waš rayhin edirou ?

B : et vous (la famille) qu'est ce que vous allez faire ?

---

<sup>162</sup> B refuse peut être de garder le lien d'amitié.

<sup>163</sup> Thomsen. C, *Stratégie d'argumentation et de politesse dans les conversations d'affaires*, Peter Lang, 1998, p167

→A : normal

A : normal

→ B : waš rayhin edirou ?

B : qu'est ce que vous allez faire ?

→ A : çlabalek ki hab idir hadja idir ha..habloun ed rahem

A : tu sais quand il décide de faire quelque il le fait.. l'argent le rend fou

→B : dziri kikoun aandou šwiya z yada y t zawadj

B : un algérien quand il a un peu plus d'argent il se remarie

→A : l'essentiel c'est que rayhin n gardw l'appartement

A : l'essentiel c'est que nous allons garder l'appartement

(...)

Comme nous l'avons signalé, la première intervention de A est une confession: sa position assise côte à côte avec son amie rend compte qu'elles sont des amies proches. La confession de A prend aussi l'allure d'une confirmation (sur la base d'un savoir antérieur de B). En d'autres termes, la réaction de B qui était sans grand étonnement confirme que ce que A vient de révéler n'est pas nouveau pour B. Sa réaction est une question sur un savoir postérieur où elle demande des renseignements sur le sort de la famille de A. C'est une demande de plus de confidences. La réponse de A, à cette question est le terme «normal». C'est une réponse qui connote d'un côté, la lassitude de l'interlocuteur face à une telle situation, et d'un autre côté elle dévoile son incapacité à réagir face à la décision de son père. La réponse de l'interlocutrice A est sous forme de « rien » ou « nous allons rien faire ». Cette forme négative

n'est pas par rapport à la question de B mais par rapport à la situation de A et sa famille.

L'intervention suivante de B, montre son insatisfaction de la réponse de A, et revient à la charge en insistant pour avoir une réponse à sa question restée en suspend. B repose donc une question similaire à la première question. Cette question vient confirmer la relation proche entre A et B, c'est-à-dire que l'intention de B est en fait « ta situation m'inquiète, rassure moi sur ce que vous allez faire ».

La réponse de A, cette fois-ci, est une réponse à la première question de B. Elle explique que sa famille ne peut rien faire devant la décision et la détermination de son père. Après un petit silence, elle enchaîne en donnant la raison de la détermination de son père : « *l'argent le rend fou* », c'est-à-dire qu'avec l'argent, il peut tout se permettre sans se soucier du sort de sa famille.

La dernière réplique de B n'apporte aucun intérêt pour A. Elle permet de continuer la conversation en généralisant la situation de la famille de A dans le but de la rassurer « *vous n'êtes pas les seules à vivre cette situation* ».

La dernière réplique de A est la vraie réponse à la première question de B, c'est-à-dire, que la famille de A ne va rien faire du moment qu'elle va garder l'appartement.

Le dernier exemple que nous allons voir, est un extrait d'un début de conversation entre deux copines où l'interlocutrice qui est amenée à répondre par « rien », préfère utiliser le terme « normal » pour mettre en cause la question de son amie :

(...)

1 → A : waç bih šoutek ?

1 A qu'est ce qu'elle a ta voix ?

2 → B : normal (avec étonnement et forçement des sourcils)

(...)

Le terme «normal» dans cet extrait est utilisé dans le but d'afficher l'étonnement de B face à une question de A considérée comme non pertinente du moment que cette dernière est devant elle et rien n'indique qu'elle a un problème avec sa voix. De plus l'accentuation renforce la réponse ainsi que la condition de sincérité de l'interlocutrice.

Ce que nous pouvons dire enfin, c'est que l'interlocutrice à recours à l'utilisation du terme «normal» pour accomplir deux actes à la fois. Autrement dit, outre l'acte de nier quelque chose, par le biais de ce terme, l'interlocuteur affiche son étonnement face à une question. Il essaye de cacher quelque chose, ou tout simplement c'est une « négativité de non coopération ». Le but de cette réaction dans certaines situations, est une façon polie d'éviter de commettre un acte qui risque d'être menaçant pour le partenaire. Donc, l'interlocuteur a recours à ce procédé pour amortir l'acte susceptible de menacer l'autre. Le terme « normal » est alors, un adoucisseur de nature verbale qui remplace la formulation directe (rien ou non).

Dans la première et la deuxième sous parties, de ce chapitre nous avons dégagé les différentes valeurs du terme « normal » dans les séquences d'ouvertures, les séquences de clôtures et dans le corps de la conversation. Ces réponses sont reçues différemment et suscitent plusieurs réactions de la part des interlocuteurs, dans la troisième sous partie, nous allons examiner la réception de ces réponses.

### **3- La réception des réponses :**

Poser une question est un acte initiatif qui sollicite une réaction, c'est-à-dire une réponse verbale ou un substitut gestuel. La réponse enchaînée dépend de la nature de la question. Répondre à une question est donc un acte réactif, mais cet acte peut devenir initiatif à son tour. En d'autres termes, l'échange entre deux interlocuteurs ne se clos pas après la réponse à la question, elle sollicite ou incite à son tour une réaction appelé « *acte évaluatif* ». En effet, dans la conversation, l'évaluation d'une réponse ne se fait pas explicitement ou implicitement. Elle peut prendre la forme d'un remerciement ou d'une sollicitation d'une précision.

Pour notre part, nous allons voir les réactions face à une réponse annoncée par « normal ». Autrement dit, nous allons voir, quand un locuteur pose une question et reçoit la réponse par « normal ». Est ce qu'il accepte cette réponse ou non et comment réagit-il ?

#### **3-1. Le type de réponse**

Une réponse à une question même si elle est courte (maxime de quantité), c'est-à-dire réduite à un seul mot peut répondre aux attentes de celui qui la pose.

### 3-1-1. La question appelant à corroboration :

Certaines questions exigent une réponse par un oui ou par un non. Ce type de question est appelé «question appelant à corroboration»<sup>164</sup>. C'est une question qui demande une réponse courte. Mais les réponses ne répondent pas souvent à cette exigence où le locuteur choisit un autre mode de réponse.

Dans le corpus que nous avons recueilli, nous avons plusieurs exemples de questions qui nécessitent une réponse par confirmation ou par infirmation, mais les locuteurs choisissent de répondre par le terme « normal ».

L'exemple suivant est un extrait d'une conversation entre deux filles (A et B), A voulant demander son chemin pose la question à B (extrait n° 08).

(...)

1 → A : nqder n saqsik ?

1 A : je peux vous poser une question ?

2 → B : normal

2 B : normal

3 → A : win djaya la dayra ?

3 A : où se trouve la daïra ?

4 → B : m na

4 B : par là

(...)

Bien qu'elle soit pragmatiquement équivalente à une question, la première intervention de A est qualifiée d'une demande sous forme d'une

---

<sup>164</sup> Appellation utilisée par Moeschler.J et Reboul .in, *Dictionnaire encyclopédique de la pragmatique*, Seuil, 1994, p17

requête: question portant sur le pouvoir de A de poser une question et la capacité de B à fournir des informations. La condition de réussite de cette question dépend de la réaction de B. En effet, la réponse de B est une réponse positive c'est à dire qu'elle accepte la demande de A. Face à la question de A, nous nous attendions à une réponse de type «oui », « oui.. bien sûr » ou tout simplement «non ». Mais l'interlocuteur a choisi de répondre par «normal», qui signifie : «oui, je suis accord pour vous répondre », une réponse qui peut se résumer à « oui ».

Dans cet exemple, nous pouvons dire que «normal » remplace l'unité verbale « oui ». Outre sa fonction sémantique d'acquiescement, le terme « normal » a, ici, la fonction de régulateur qui signifie que le locuteur demande à son interlocuteur de prendre la parole et de poser sa question.

Dans le second exemple (extrait n°02), il s'agit d'un échange entre trois étudiants (A, B et C) dans un bus de transport. B est assis à côté de C et ce dernier est du côté de la vitre. Quant à A, il est debout devant les deux amis:

(...)

1→A : kayen el rih ! ?

1 A : il y a du vent ! ?

2→ B :(en regardant du côté de A) n'glak ha ? (en allongeant la main vers la vitre)

2 B : (en regardant du côté de A) je la ferme ? (en allongeant la main vers la vitre)

3→ C : [ normal normal

3 C : [normal normal

(...)

L'intervention de A est une unité interrogative avec intonation exclamative. Elle comporte plusieurs actes de langage. C'est une question exprimée indirectement qui se «greffe » sur une assertion, « il y a du vent », «je

suis gêné » et sur une requête, «est ce que vous pouvez fermer la vitre ». L'intervention de B rend compte qu'il a compris l'intention de A de vouloir fermer la vitre, et il pose une question pour confirmer ce qu'il a compris «est ce que vous voulez que je la ferme ?»

Après ces deux interventions, nous avons une intrusion d'une tierce personne qui se sent concernée par l'échange entre A et B. Nous avons un script non respecté, c'est-à-dire que ce n'est pas A qui prend la parole pour que B puisse fermer la vitre, mais c'est C qui intervient en chevauchant les paroles de B. C'est un chevauchement volontaire effectué par C dans l'intention de stopper B qui faisait le geste de fermer la vitre.

Nous pouvons dire que «normal» dans l'intervention de C exprime sa contestation et son désaccord. Ce désaccord est exprimé par «normal » est non pas par la marque de négation non. Donc «normal » dans cet extrait a une valeur de réfutation.

### **3-1-2. question appelant à spécification :**

Ce type de question nécessite une réponse qui enchaîne sur la question. En d'autres termes, une réponse courte peut ne pas répondre aux attentes de celui qui pose la question. Et c'est le problème de la pertinence de la réponse qui va se poser

Reprenons l'extrait du maçon et son manœuvre :

(...)

1→A: waçlaš dert had el madri hakda?

1 A: pourquoi tu as place ce madrier comme ça ?

2→B : no..rmal

2 B : no..rmal

3→A : qtaltni b normal ed yalek ↗

3 A : tu m'as tué avec ton normal ↗

(...)

En posant la question, le maçon fait des reproches et attend des explications. Mais la réponse du manoeuvre n'apporte aucune explication. C'est une réponse brève qui a pour but, comme nous l'avons déjà signalé, de minimiser l'ampleur de son acte et de protéger sa face contre les menaces de A.

Nous pouvons dire que la maxime de qualité et de quantité s'appliquent à cette réponse.

### **3-2.La qualité des réponses :**

Poser une question, c'est avouer son ignorance, et son besoin d'avoir des informations. Une fois la réponse donnée, l'interlocuteur réagit selon la nature de cette réponse. L'intervention qui suit la réponse est appelée intervention «*évaluative*<sup>165</sup>», elle est positive si la réponse répond aux attentes du l'interlocuteur, et elle est négative si elle ne le satisfait pas.

#### **3-2-1. Les réponses satisfaisantes :**

La réponse est un acte de langage tributaire du type de la question et de celui qui la pose. Elle est satisfaisante si elle répond aux attentes de l'interlocuteur. Et c'est ce qui amène celui qui pose la question à réagir positivement.

Dans l'exemple suivant, nous allons voir une réaction positive face une réponse.

(...)

1 → A : waçlaš dert el moutour dart ha f la malle ? matkhfš mn eh habtha ?

1 A : pour quoi tu as mis le moteur dans la malle ? tu n'as pas peur de la descente ?

2 → B : Normal... les culasses ed yalha miytin

2 B : normal... ses culasses « sont mortes »

---

<sup>165</sup> C.KERBRAT-ORECCHIONI, *Les actes de langage. Théorie et fonctionnement*, Nathan Université, 2001.p95

3→A : (silence)

(...)

A était entrain d'aider B à réparer sa voiture. Ce dernier a mis le moteur dans la malle d'une autre voiture pour la réparer chez le mécanicien quand A, attiré par le geste, pose la question à B.

L'intervention de A rend compte de son étonnement. Il pose la question d'un côté pour avoir des informations sur les sentiments de B, considérant que B est entrain de s'aventurer, et d'un autre côté il attire l'attention de B sur le danger qu'il peut courir en mettant le moteur dans la malle de la voiture. La réponse de B est « normal » ; après une petite pause, il enchaîne sa réponse avec une explication. La petite pause de A signifie que la réponse initiale ne répond pas aux attentes de son interlocuteur, il enchaîne alors avec une explication.

Le silence de A est significatif. Il rend compte que A est satisfait de la réponse de B, car après il continue d'aider B à mettre le moteur dans la malle.

### **3-2-2. Les réponses non satisfaisantes :**

Une réponse non satisfaisante est une réponse refusée implicitement ou explicitement par celui qui pose la question. Le refus s'exprime par une autre question ou tout simplement par un commentaire.

Si nous reprenons l'exemple du maçon et de son manœuvre, nous constatons que le maçon refuse la réponse avancée par son manœuvre par le biais d'un commentaire «tu m'as tué avec ton normal ↗ ». En d'autres termes, le commentaire de A signifie: «je ne veux pas de ton normal» et donc «garde ta réponse pour toi »

(...)

1→A: waçlaš dert had el madri hakda?

1 A: pourquoi tu as placé ce madrier comme ça ?

2→B : no..rmal  
2 B : no..rmal  
3→A : qtaltni b normal ed yalek ↗  
3 A : tu m'as tué avec ton normal ↗  
(...)

Dans un autre exemple, l'interlocuteur non satisfait par la réponse l'exprime clairement. Au département d'anglais de la faculté d'Alger, deux étudiantes parlent des examens et A pose une question à B.

(...)  
1→A : ça va les sujets ?  
1 A : ça va les sujets ?  
2→ B : normal  
2 B : normal  
3→A : kifaš normal  
3 A : comment normal ?  
(...)

La réaction de A est très explicite, elle ne se contente pas de la réponse par le terme « normal ». Elle considère que cette réponse n'est pas pertinente, et elle demande, alors par le biais d'une autre question, plus de détails.

Nous disons enfin, que ce qui pousse les interlocuteurs à demander des éclaircissements, c'est la qualité de la réponse. Autrement dit, si la réponse ne répond pas aux intentions, le locuteur demande plus de spécifications.

Dans la partie analyse, nous avons essayé de dégager les différentes valeurs du terme « normal » au cours des conversations.

Dans un premier temps, nous avons tenté de répondre à la question de savoir si la réponse par le biais du terme « normal », dans une conversation, peut jouer un rôle dans le fonctionnement des relations interpersonnelles et les préservations des faces ?

Dans un deuxième temps, nous avons essayé de dégager les différentes valeurs du terme « normal » dans les séquences d'ouverture, de clôtures et dans le corps de la conversation. Enfin, nous avons étudié la réception des réponses et les réactions verbales des interlocuteurs.

## Synthèse :

Après avoir survolé la théorie pragmatique dans la première partie de notre travail, nous avons appliqué pour notre corpus ce qui est utile. Nous avons opté pour les actes de langage. C'est une étude qui s'intéresse à l'acte en situation. Nous avons essayé d'approcher l'usage du terme « normal » en tant que phénomène caractérisant la situation linguistique, vu sa redondance dans les conversations. Nous avons ainsi essayé de chercher les valeurs du terme « normal », actualisées au cours des conversations.

L'objectif général de notre étude est la description du terme « normal » comme réponse à une question. En nous fixant comme objectif d'analyser le terme « normal » dans la paire question/ réponse, nous avons tenté d'étudier un phénomène linguistique qui caractérise le langage de la population algérienne.

Pour aborder cette étude, nous avons posé deux questions. La première question concerne les valeurs que peut acquérir le terme « normal » au cours des conversations. Avant d'analyser cette question, nous avons essayé d'étudier le fonctionnement du terme « normal » sur le plan des relations et de la préservation des faces. Comme nous l'avons signalé, les rapports sociaux se réalisent implicitement sans être dits clairement, et n'importe quel élément peut être l'objet d'une négociation. « Les actes de langage constituent un réservoir de « *relationèmes* » aussi divers que puissants.

Une personne qui sent qu'une question menace sa face, a recours à l'usage du terme « normal » pour la protéger. La protection se réalise par la minimisation de l'acte ou par la minimisation de l'intention.

En ce qui concerne les relations interpersonnelles, les rapports sociaux se réalisent sans avoir besoin d'être dits, sans que leurs éléments aient été l'objet d'une négociation explicite. Ceux-ci sont progressivement constitués dans la succession des actions accomplies par les conversants. Si nous prenons l'exemple de la question qui précède l'acte de requête, nous constatons qu'elle

est un acte incursif qui dérange la bonne relation interpersonnelle et affecte le bon fonctionnement de la communication. Pour diminuer les effets “dérangeants” de cet acte, les locuteurs se servent de stratégies de requête et de procédés linguistiques appropriés aux conventions socio-culturelles spécifiques.

Dans l'extrait n° 08, par exemple, l'interlocuteur pose une question préliminaire du type «est ce que je peux vous poser une question?». Si le locuteur ne répond pas à la demande, c'est un acte manqué, par contre s'il répond par « normal», l'acte de langage de la requête est efficace, c'est à dire qu'il accepte la requête, ce qui va permettre de diminuer les distances entre les interlocuteurs.

Donc sur le plan des relations interpersonnelles, le terme « normal » peut jouer deux rôles, positif et négatif. Pour la relation horizontale, les partenaires d'une conversation peuvent se montrer plus ou moins proches ou éloignés, et le terme « normal » peut dans certaines conversations déterminer cette relation. Normal peut être donc une acceptation d'une proximité instaurée par l'autre partenaire (extrait n° 08).

La relation verticale est symétrique, mais il arrive qu'un partenaire refuse cette symétrie, il adopte alors un comportement distant. Il exprime également la distance qu'il souhaite établir avec son partenaire par le biais de ce terme. Pour éviter donc d'instaurer une relation intime, l'interlocuteur utilise « normal » avec un changement du timbre de la voix et du débit (extraits n° 04, n°22, n°18).

En ce qui concerne la relation où les partenaires d'une interaction ne sont pas toujours égaux, la relation est une relation de pouvoir et/ou de dominance. En d'autres termes, un interlocuteur peut se trouver en position haute, alors que l'autre interlocuteur peut se trouver en position basse. Le rapport de place dépend des données contextuelles et de ce qui se passe au long de l'interaction. Les actes de langage accomplis tout au long d'une conversation peuvent nous donner des informations sur le rapport de place, dans notre étude nous avons

étudié le rapport de place qui dépend de la production du terme « normal ». Dans l'extrait n° 10, l'interlocuteur utilise le terme « normal » pour avoir une position haute suite au reproche de l'autre interlocuteur qui utilise ses connaissances académiques (méthodologie de la recherche scientifique) pour garder une position haute.

La réponse par « normal » est alors un acte qui assume deux rôles : un acte de politesse positive et un acte de politesse négative. Ce qui nous permet d'indiquer son rôle, ce sont les indicateurs prosodiques (ton élevé par exemple), et la tournure que peut prendre la conversation.

Nous pouvons considérer l'usage du terme « normal » comme « taxème », donneur de place.

Dans le second chapitre, nous avons relevé les valeurs que peut avoir le terme « normal » au cours des conversations. Dans un premier temps, nous avons examiné son usage dans les séquences d'ouverture et de clôture des conversations. Nous avons constaté qu'il remplace belle et bien l'expression rituelle « ça va » dans la séquence d'ouverture, et qu'il accompagne les expressions rituelles de clôture « normal.. porte toi bien ». Dans un deuxième temps, nous avons relevé les valeurs du terme « normal » dans le corps de la conversation, rappelons que ces valeurs sont dégagées de la paire question/réponse. Notre recherche est loin d'être exhaustive, nous avons essayé d'explorer au maximum notre corpus pour relever toutes les valeurs possibles. En effet, nous avons relevé ainsi sept valeurs. Les plus importantes sont la valeur d'évitement, de valorisation et de minimisation. Ce qui a attiré le plus notre attention, c'est que l'usage de ce terme dispense les interlocuteurs de donner des explications et des informations détaillées. Comme l'exprime Gilles Deleuze, la réponse à une question n'est pas une tâche facile « *Après une question « le but, ce n'est pas de répondre à des questions, c'est de sortir, c'est d'en sortir », d'échapper au couple infernal question-réponse, de trouver au plus vite une issue pour que la réflexion échappe à la logique de*

*l'interrogatoire. A cette condition, au sein même de l'échange, la pensée peut recouvrer sa qualité de confiance* ». <sup>166</sup> L'évitement est une solution pour s'en sortir comme l'exprime également Damien Pettigrew, dans un entretien accordé à Federico Fellini, « *la réponse est toujours tordue* » dit-il « *pour décrire cette échappée lui permettant de fuir la posture d'un élève obéissant à la rigidité dictatoriale d'une question posée* » <sup>167</sup>

Pour l'acte de valorisation, il est utilisé pour exprimer une valeur positive (extrait n° 39), ou une valeur plutôt négative (extrait n° 22).

Quant à l'acte de minimisation, il englobe deux types d'actes : minimisation d'acte ou de geste (extrait n°21), et minimisation d'intention (extrait n° 38).

Le reste des valeurs sont moins redondantes que les trois premières. La valeur d'insouciance est un acte de « *je-m'en-foutisme* », attitude de celui qui ne manifeste aucun intérêt envers quoi que ce soit, suite à un geste ou un acte accompli (extrait n° 13, n° 14). La personne qui accomplit cet acte, assume généralement son geste. C'est l'exemple du chauffeur dans l'extrait n° 14, qui ne se soucie pas de son geste, c'est-à-dire conduire sans permis. Le chauffeur réalise cette valeur car il est « *épaulé* », si les autorités lui retirent son permis, il pourra le récupérer sans difficulté.

La valeur de comparaison semble au premier abord inadmissible, mais notre analyse de trois conversations, nous a révélé que réellement le terme « normal » peut acquérir la valeur de comparaison. Il faut noter qu'il est difficile de détecter cette valeur, si nous ne prenons pas en considération le contexte d'énonciation, ainsi que la tournure de la conversation entière. Dans notre corpus, nous avons relevé trois cas de comparaison, d'abord, entre la trémie de Chevalley (sur les hauteurs d'Alger) et les trémies en Europe, ensuite, entre la beauté des Algériens et d'un chanteur libanais et enfin entre la faculté de Bouzaréah et une Zaouïa ...

---

<sup>166</sup> Deleuze, G, Parnet, C, *Dialogue*, Ed Flammarion, 1996, P08

<sup>167</sup> Fellini, F, *Je suis un grand menteur*, éd L'Arche, 1994, P 59 -60

La valeur d'embarras, ce n'est pas dans le sens de ce qui empêche d'agir, mais c'est un sentiment de gêne. L'interlocuteur utilise ce terme pour se tirer de la situation causée par la question posée par l'autre interlocuteur. Enfin, la valeur de négation, c'est une valeur où les adverbes de négation cèdent la place à « normal ». En effet, nous avons rencontré des situations où l'interlocuteur préfère utiliser le terme « normal » pour nier quelque chose. Dans l'extrait n° 39, l'interlocuteur a choisi le terme « normal » pour exprimer qu'il n'est pas dérangé par ses hôtes. Dans cette conversation « normal » remplace l'adverbe « non ». Dans un autre extrait, il remplace « rien », c'est la conversation entre deux amies et l'une d'elle demande à l'autre qu'est ce qu'elle a sa voix, et l'autre répond par « normal » à la place de « rien ».

Dans la dernière partie nous avons exploré la réception des réponses pas les locuteurs qui posent la question. Nous avons constaté qu'il y a des réponses par « normal » qui sont acceptées comme telles, mais en revanche, il y a des réponses qui ne répondent pas aux attentes des interlocuteurs. Ces derniers expriment leur refus par une réclamation ou par une demande de précisions.

# **Conclusion générale**

Quelle est la fonction du terme « normal » sur le plan relationnel ? Quelles sont les valeurs que peut acquérir le terme « normal » au cours des conversations quand il sert de réponse à une question ? Et comment sont reçues les réponses par les partenaires de la conversation ?

Pour répondre à ces questions, nous avons opté pour une étude pragmatique. Tout se tient dans les séquences « question/réponse » du corpus. Les séquences sont complexes, nous avons opté pour une étude pragmatique sans pour autant négliger d'autres domaines telle que l'analyse conversationnelle et la sociolinguistique. Nous nous sommes concentrés sur deux aspects : les relations interpersonnelles et les valeurs du terme « normal ». Ces aspects ont été étudiés à partir de la pragmatique conversationnelle.

Pour mener à bien notre étude, nous avons tiré profit de l'approche de Kerbrat-Orecchioni, qui a montré dans son livre, « *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement* »<sup>168</sup>, que la théorie des actes de langage a tout à gagner de l'approche interactionniste. Cette approche, c'est-à-dire la pragmatique conversationnelle nous a aidée dans notre tentative de décrire la complexité de l'interaction et surtout la complexité des phénomènes langagiers qui caractérisent la situation linguistique en Algérie.

Dans le chapitre 04 (partie analyse) la protection des faces et les relations interpersonnelles, notre étude nous a permis de voir comment par le biais du terme « normal », l'interlocuteur arrive à préserver sa face et garder une position haute. Elle nous a permis également de décrire le fonctionnement de « normal » sur le plan relationnel et nous avons conclu qu'il assume dans certaines situations la fonction d'un « relationème », il peut orienter la distance et indiquer les positions.

Dans le chapitre 05, composé de trois sous-parties, nous avons étudié les valeurs du terme « normal » dans l'organisation globale de la conversation. Nous avons étudié « normal » dans les séquences d'ouverture et de clôture des

---

<sup>168</sup> Kerbrat-Orecchioni. C, *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Armand Colin, 2001

conversations, et nous sommes arrivés à la conclusion que ce terme est ritualisé par sa pratique. En d'autres termes, il remplace les expressions rituelles de salutations, il remplace « ça va » et « bien ».

Dans le deuxième sous chapitre, et grâce à notre exploration approfondie du corpus, nous sommes arrivés à démontrer que l'usage du terme « normal » dans la conversation est chargé de valeurs. Nous avons dégagé sept valeurs plus ou moins récurrentes dans les conversations. Le terme « normal », utilisé comme réponse, charge l'acte de langage de plusieurs valeurs, il sert à éviter de produire des réponses explicatives dans la valeur d'évitement. Il sert à minimiser des gestes ou des intentions dans la valeur de minimisation, c'est un « atténuateur ». Il sert à valoriser, il permet d'évaluer positivement ou négativement. Il exprime également l'insouciance et l'embarras. Enfin il sert à faire une comparaison, nous avons expliqué que l'interlocuteur peut faire une comparaison implicite entre deux éléments. Ce qui nous permet de faire cette conclusion c'est le contexte d'énonciation et la tournure de la conversation, car c'est dans l'interaction que tout se construit et en particulier les intentions des interlocuteurs.

Dans la dernière sous partie, nous avons étudié les types de réponses. Il y a des questions qui sollicitent une réponse longue ou une spécification, mais la réponse est résumée en un seul terme qui est « normal », il y a également des questions qui exigent une réponse par « oui » ou « non », mais l'interlocuteur répond par « normal ». Ces réponses ne sont pas reçues de la même façon. Il y a des réponses satisfaisantes, qui répondent aux attentes du celui qui pose la question et d'autres non satisfaisantes, qui ne répondent pas aux attentes de l'interlocuteur. Ce type de réponse provoque une réaction exigeant généralement un enchaînement pour plus de précisions.

Nous n'attribuons pas tous le même sens au mot, il ne suffit pas de parler la même langue pour se comprendre. Chaque sens est tributaire du contexte de son énonciation. Nous pouvons avancer que le terme « normal » est utilisé par

une grande tranche de la population. Nous avons pensé, au départ, que ce sont les jeunes qui utilisent le plus ce terme, mais notre collecte du corpus nous a révélé qu'il est utilisé par toutes les tranches d'âges dans des contextes différents. C'est un terme que nous pouvons considérer comme « une boîte à malice », toutes les valeurs se greffent sur lui. En partie, c'est ce qui a rendu notre recherche difficile, car pour un usage dans une conversation, le terme peut avoir plusieurs valeurs. Et ce que nous avons essayé de faire, ce sont les lectures possibles pour chaque réalisation.

« Normal » est une unité verbale complexe, et sa valeur est déterminée par le contexte. Les valeurs que nous lui attribuons sont tributaires, également, des variations de prononciation. L'élément prosodique contribue au sens en s'intégrant dans l'acte. Prolongement de la première syllabe, intonation, hochement de la tête ou des épaules et prononciation accentuée sont des données de contextualisation qui aident à dégager la valeur de ce terme.

Cette étude est loin d'être exhaustive, elle permet uniquement d'apporter un modeste éclairage sur un des phénomènes qui caractérisent la situation linguistique algérienne. Mais elle ouvre la voie pour des études plus approfondies concernant l'usage du terme « normal » non pas uniquement dans la paire question/réponse, mais dans l'intégralité de la conversation sous une perspective sociolinguistique.

# **Annexes**

# **Annexe n°1**

## Les conventions de transcription :

↗ Intonation montante.

↘ Intonation descendante.

: Les deux points signalent l'allongement d'un son.

... le nombre de points indique une pause plus ou moins importante.

( ) Entre parenthèse utilisée pour la description de certains aspects du comportement para-verbal et non-verbal.

(xx) Ce symbole indique les syllabes inaudibles et le gras pour l'accentuation syllabique.

= Ce symbole indique enchaînement rapide.

[ ] Ce symbole indique le chevauchement.

normal accentuation , intensité vocale forte.

Les participants à l'interaction sont désignés par les initiales A et B

→ Ce symbole indique les tours de parole authentiques (non traduits)

**La liste de l'alphabet phonétique :**

<b>Les lettres arabes</b>	<b>La transcription française</b>	<b>La transcription phonétique</b>	<b>Les lettres arabes</b>	<b>La transcription française</b>	<b>La transcription phonétique</b>
ت	t	t	ع	—	ʕ
ث	—	θ	غ	—	g
ج	j -dj	ǧ	ف	f	f
ح	—	h	ق	—	q
خ	—	<u>h</u>	ك	k	k
د	d	d	ل	l	l
ذ	—	ḏ	م	m	m
ر	r	r	ن	n	n
ز	z	z	ه	—	h
س	s	s	و	—	w
أ	a	a	ي	—	j
ب	b	b	ش	ch	ʃ
ك	—	š	ض	—	t
ط	—	ṭ			

**Annexe n°2 :**

# Le corpus

## Extrait n° 1 :

Le lieu : maison familiale

Le moment : le soir

Les sujets : une femme et son conjoint

(...)

→A- halsouk ?

A- on t'a payé ?

→B- normal ! rana le six

B- normal ! on est le six

(...)

## Extrait n° 2

Le lieu : bus de transport en commun

Le moment : le matin

Les sujets : trois passagers : deux jeunes et une fille

→A : kayen el rih ! ?

A : il y a du vent ! ?

→ B : (en regardant du côté de A) n'gla+ ha ? (en allongeant la main vers la vitre)

B : (en regardant du côté de A) je la ferme ? (en allongeant la main vers la vitre)

→ C : [ normal normal

C : [normal normal

**Extrait n°3 :**

Le lieu : maison familiale

Le moment : le soir

Les sujets : mère de famille et son fils

(...)

→A : Šhal esaça ↗

→B : normal ..mazal el hal (en regardant sa montre)

A : quel heure est il ↗

B: normal.. il n'est pas tard (en regardant se montre)

(...)

**Extrait n° 4**

Le lieu : chambre à coucher

Le moment : l'après midi

Les sujets : deux jeunes filles

(...)

→A : kifaš çamel tô copâ ?

A : comment est fait ton copain ?

→B : kifaš kifaš çamel ↗?

B : comment ça comment est fait ↗ ?

→A : physiquement ?

A : physiquement ?

→B : normal = normal

B :normal = normal

→A : ( silence de A)

### Extrait n° 5

Le lieu : studio de la télévision algérienne ( une émission de jeu )

Le moment : le soir

Les sujets : un animateur de la télévision et un invité

(....)

→A : douk nsaqsik des questions un peu spéciales

A : maintenant je vais vous poser des questions un peu spéciales

→B : normal

B : normal

→A : waš rak t hass ki rak mçna

A : qu'est ce que tu sens avec nous ?

→B : normal normal

B : normal normal

→A : emala waš rayh edir b drahem eli rbahtou ?

A : qu'est ce que tu vas faire avec l'argent que tu as gagné ?

→B : nšri dar

B : j'achèterai une maison

→A : emala rbaht bzaf ?

A : tu as en a donc gagné beaucoup ?

→B : n koulou ih

B : disons oui

(...)

**Extrait n°6 :**

Le lieu : chantier

Le moment : à midi

Les sujets : un maçon et son manœuvre

(...)

→A : waalaš dert had el madri hakda ?

A : pourquoi tu as place ce madrier comme ça ?

→B : no..rma

B : no..rma

→A : qtaltni b normal ed yalek ↗

A : tu m'as tué avec ton normal ↗

(...)

**Extrait n° 7**

Le lieu : mini bus de transport en commun

Le moment : le soir

Les sujets : deux passagers : une femme et un jeune homme

(....)

→A : waçlaš ala hstli (avec étonnement) ?

A : pourquoi vous me payez (avec étonnement)

→B : normal normal (en souriant et en chuchotant)

B : normal normal (en souriant et en chuchotant)

→A : lala ma tal hsliš (avec un air ferme)

A : non ne me payez pas ↗(avec un air ferme)

**Extrait n° 8 :**

Le lieu : une rue

Le moment : le matin

Les sujets : deux jeunes filles

→A : nqder n saqsik ?

A : je peux vous poser une question ?

→B : normal

B : normal

→A : win ġaya la dayra ?

A : où se trouve la daïra ?

→B : m na

B : par là

**Extrait n° 9 :**

Le lieu : arrêt du transport des étudiants

Le moment : le matin

Les sujets : deux étudiantes

(...)

→A : hti win lare d yal el kus ?

A : ma soeur où se trouve l'arrêt du "cous" ?

→B : normal win kan

B : normal là où il était

**Extrait n ° 10 :**

Le lieu : la faculté d'Alger

Le moment : le matin

Les sujets : un étudiant et une étudiante

(...)

→A : naqder nsaqsik ?

A : je peux te poser une question ?

→B : ih ..bien sûr

B :oui .. bien sûr

→A : win dert la recherche ed yalek ?

A : où est ce que tu as fait ta recherche ?

→B : f el qouba

B : à Kouba

→A : kifaš kanou les résultats ?

A : comment c'étaient les résultats ?

→B : la majorités d yal edrari kanou les parents edylhoum universitaires

B : la majorité des élèves leurs parents étaient des universitaires

→A : b sah lici d yal el qouba n'est pas représentatif

A : mais le lycée de Kouba n'est pas représentatif

→B : waçlaš ?

B : pourquoi ?

→A : kan lazem tšef ailleurs ..Bouzaréah Bab El Oued Tipaza

A : il fallait voir ailleurs ..Bouzaréah Bab El Oued Tipaza

→B : normal

B : normal

→A : lala maši normal

A : non ce n'est pas normal

→B : çlabalk lazem autorisation

B : tu sais il faut une autorisation  
 →A : oumbaçd ?  
 A : et après ?  
 →B : mahabš nğri  
 B : je n'aime pas courir  
 →A : çlabiha qoltli normal ?  
 A : c'est pour ça que tu me dit normal ?  
 →B : qoltlek normal çahaṭr l'encadreur dyali yaçraf ejuré= çndi un seize assuré  
 B : j'ai dit nomal par ce que mon encadreur connaît le jurée= j'aurai un seize assuré  
 → A : ce n'est pas honnête ni mn çndk ni mn çnd šyouḥ d yalk  
 A : ce n'est pas honnête ni de ta part ni de la part de tes enseignants  
 →B : çlabalk çndi l'important hwa ediplom  
 B : tu sais pour moi l'important c'est d'avoir le diplôme

**Extrait n° 11 :**

Le lieu : la rue

Le moment : le matin

Les sujets : deux jeunes femmes

→A : Nadia ! ↗ waš raki.. labass ?

A : Nadia ! ↗ comment vas-tu..ça va ?

→B : nomal..wintiya

B : normal..et toi ?

(...)

**Extrait n° 12 :**

Le lieu : arrêt du transport des étudiants

Le moment : le soir

Les sujets : deux étudiantes

(...)

→ A : rah el hal n f l privé

A : il est tard je prendrai le privé

→B : lala ana nstna l cous

B : non moi j'attendrai le "cous"

→A : m mal salut... yak maḡliš ?

A : alors salut.... Ça ne fait rien ?

→B : normal b kay çala irh

B : normal porte toi bien

→ A : salut

**Extrait n° 13 :**

Le lieu : classe de cours d'un centre de formation professionnel

Le moment : pendant la pause

Les sujets : deux stagiaires

(...)

→A : loukan t šefek la directrice tatkiyaf ?

A : et si la directrice te voit entrain de fumer ?

→B : normal

B : normal

→A : (silence, en ouvrant les yeux).

**Extrait n°n 14 :**

Le lieu : mini bus de transport en commun

Le moment : le matin

Les sujets : un chauffeur et un passager

→A : rak t sog bla permis ?

A : tu conduis sans permis ?

→B : no=rmal...çmi capitaine

B : no=rmal... mon oncle est un capitaine

(...)

**Extrait n ° 15 :**

Le lieu : maison familiale

Le moment : le soir

Les sujets : un jeune fille et son frère

→A : šft la trémie ed yal Chevalley ?

A : t'as vu la trémie de Chevalley ?

→B : ih

B : oui

→ A : rahoum iqoulou šaba ?

A : ils disent (les premiers informateurs de A) qu'elle est belle ?

→B : normal

B : normal

→ A : waçlašš ?

A : pourquoi

→B : š ft des trémies f l'europe ...kayen mahed la différence = tounes  
çandha wahed hir

B : j'ai vu des trimés en Europe, il y a une grande différence = Tunis a une trémis plus belle

→ A : par rapport l hadou qolt normal ?

A : par rapport à celles-ci tu dis normal ?

→ B : ih

B : oui

(...)

**Extrait n ° 16 :**

Le lieu : le salon d'une maison

Le moment : le soir

Les sujets : une jeune fille et sa nièce

→ A : houwa šbab çliha

A : lui est plus beau qu'elle

→ B : waçlah hada çağbak ?

B : pourquoi celui-là te plaît ?

→ A : normal

A : normal

→ B : kifaš normal ?

B : comment normal

→ A : šbab çla les Algériens

A : il est plus beau que les Algériens

**Extrait n ° 17 :**

Le lieu : une cuisine

Le moment : l'après midi

Les sujets : une jeune fille et sa belle sœur

→A : çandi wahed la recette ↗

A : j'ai une recette ↗

→ B : waš hiya ?

B : laquelle ?

→ A : diri s'mid e'zebda

A : on mit de la semoule du beurre

→ B : [ had el halwa maçndhaš asem ?

B : ce gâteau n'a pas de nom ?

→A : normal.. halwa ↗

A : normal ..un gâteau ↗

→B : ( silence)

**Extrait n ° 18 :**

Le lieu : la rue

Le moment : le matin

Les sujets : deux jeunes hommes

(...)

→ A : waš rak edir douk ?

A : qu'est ce tu fais maintenant ?

→B : normal ... koul nhr b nharou

B : normal... je vis (au jour le jour)

(...)

**Extrait n ° 19 :**

Le lieu : la cour d'un centre de formation professionnel

Le moment : durant la pause

Les sujets : deux stagiaires (filles)

(...)

→A: çlabalek baba rayah yatzwğ

A : tu sais mon père va se remarier

→ B : wen touma waš rayhin edrou ?

B : et vous (la famille) qu'est ce que vous allez faire ?

→A : normal

A : normal

→ B : waš rayhin edrou ?

B : qu'est ce que vous allez faire ?

→ A : çlabalek ki hab idir hadja idir ha..hablouh ed rahem

A : tu sais quand il décide de faire quelque il le fait.. l'argent le rend fou

→B : dziri kikoun çandou šwiya z yada y t zawadj

B : un algérien quand il un peu plus d'argent il se remarie

→A : l'essentiel c'est que rayhin n gardiw l'appartement

A : l'essentiel c'est que nous allons garder l'appartement

(...)

**Extrait n ° 20 :**

Le lieu : une médiathèque

Le moment : le matin

Les sujets : deux abonnées de la bibliothèque

→A : waš bih soutek ?

A qu'est ce qu'elle a ta voix ?

→B : normal (avec étonnement et forçement des sourcilles)

**Extrait n ° 21 :**

Le lieu : le garage d'une maison

Le moment : l'après midi

Les sujets : deux frères

(...)

→A : waçlaš det el moutour dahal la malle ? mathfš mn eh habta ?

A : pour quoi tu as met le moteur dans la malle ? tu n'as pas peur de la descente ?

→B : Normal... les culasses ed yalha miytin

B : normal... ses culasses « sont mortes »

→A : (silence)

**Extrait n ° 22 :**

Le lieu : faculté d'Alger

Le moment : midi

Les sujets : deux étudiantes

→A : ça va les sujets ?

A : ça va les sujets ?

→ B : normal

B : normal

→A : kifaš normal ?

A : comment normal ?

→ B : chouiya waçar

B : un peu difficile

(....)

**Extrait n ° 23 :**

Le lieu : une bibliothèque

Le moment : le soir

Les sujets : deux étudiants où l'un d'eux était entraîné de consulter l'archive d'une revue

→A : tu vas voir tout ça ?

→ B : normal... un par un

**Extrait n° 24 :**

Le lieu : une salle de travail

Le moment : /

Les sujets : deux étudiantes

(...)

→A : Je vais rentrer ..

→ B : tu n:vas pas assister aux cours ?

→ A : j'assiste deux fois pas semaine

→B : on te dit rien au département ?

→A : normal (avec haussement des épaules)

(...)

**Extrait n° 25 :**

Le lieu : dans un bus de transport des étudiants

Le moment : le matin

Les sujets : deux étudiantes (elles parlaient de leurs familles respectives)  
(A a fait sortir son nouveau né quelques jours après sa naissance de la maison)

(...)

→A : hlaouk...↗ ?

A : on t'a laissé...↗

→B : normal .. b'nti

B : normal ..c'est ma fille

(...)

**Extrait n° 26 :**

Le lieu : aux arrêt de bus de transport des étudiants

Le moment : /

Les sujets : deux étudiants

(...)

→A: rak t'ban maši mlih?

A : tu ne parais pas bien ?

→B : lala rani normal !

B : non je sui normal !

(...)

**Extrait n° 27 :**

Le lieu : au CCF

Le moment : le matin

Les sujets : deux adhérentes de la médiathèque

(...)

→ A : qu'est ce qu'il a ton portable ?

→ B : normal .. il n'a rien !

**Extrait n° 28**

Le lieu : dans un magasin

Le moment : tôt le matin

Les sujets : deux sœurs

(....)

→ A : kifaš ġawni la hwayaġ ?

A : comment me vont ces vêtements ?

→ B : normal ↘

→ A : hada waš taçrfi tqoli

A : c'est tout ce que tu sais dire

(...)

**Extrait n° 29**

Le lieu : bus de transport en commun

Le moment : le matin durant les vacances scolaire

Les sujets : un jeune homme et un garçon

(...)

→ A : win rak rayah ?

A : où vas-tu ?  
→ B : l air de France  
B : à Air de France  
→ A : wahdek ?  
A : seul ?  
→ B : normal (avec haussement des épaules)  
(....)

**Extrait n° 30 :**

Le lieu : une salle d'examen

Le moment : le matin

Les sujets : deux étudiantes (une d'elle était entraînée de copier)

(...)

→ A : loukan t šoufek el ši h? (avec chuchotement)

A : et si l'enseignante te voit ? (avec chuchotement)

→ B : normal (avec chuchotement)

(...)

**Extrait n° 31 :**

Le lieu : A la faculté d'Alger

Le moment : le matin en période de grève

Les sujets : deux étudiants

→ A : rakou tqraou ?

A : vous avez cours ?

→ B : ih ! naqraou normal

B : oui ! on étudie normal

(...)

**Extrait n ° 32 :**

Le lieu : maison familiale

Le moment : le soir

Les sujets : deux sœurs

(...)

→ A : waš raki m ça Foudhil ? ( son mari)

A : comment ça va avec Foudhil ?

→B : normal (avec air indifférent)

(...)

**Extrait n° 33 :**

Le lieu : salle de cours (département d'anglais)

Le moment : le matin

Les sujets : deux étudiantes

→A : ça va les sujets d= examen ?

A : ça va les sujets d'examen ?

→B : normal

→A : kifaš normal ?

A : comment normal ?

→ B : gaç i koupiyiou... sahal oula šib

B : tout le monde prépare des antisèches ...facile ou difficile

→A : waçlaš çndek t copié normal ?

A : pourquoi copier c'est normal ?

→B : maçrafnaš la maitoudh d yal koul ših

B : on ne connaît pas la méthode de chaque enseignant

(...)

**Extrait n ° 34 :**

Le lieu : la faculté d'Alger

Le moment : le matin (durant la coupe du monde deux jours après un match de USMA contre le MCA)

Les sujets : trois étudiants

(...)

→A : rak etšouf les matchs ? (de la coupe du monde)

A : tu regardes les matchs ? (de la coupe du monde)

→B : rani n šoufhoum f les chaînes suisses..b sah wahed šmahli taçlik edyalhoum maš kima edyal USMA MCA h ir

B : je les regarde sur les chaînes suisses...mais je n'aime pas leur commentaire je préfère le match USMA MCA

→A : ouçlaš ki tsiporté el mouloudia oula el match eli šbab ? (« el mouloudia » a remporté le match)

A : pourquoi ? Puisque tu supportes « el mouloudia » ou le match était beau (le MCA a remporté le match)

→ B : šah n šipoté el mouloudia bsah el match šbab

B : c'est vrai je supporte « el mouloudia » mais le match était beau

→ A : loukan hasrou ?

A : et s'ils ont perdu ?

→B : normal

B : norma

→ C : kifaš normal ?

C : comment normal ?

→B : même loukan hasrou ma n dir walou

B : même s'ils ont perdu je ne ferais rien

→ C : ma edir walou maçnaha normal ! ?

C : je ne fais rien ça veut dire normal ! ?

→ B :ih les supporters lourihn kanou kasrou ana mandir walou

B : oui les autres supporters auraient cassé moi je ne fais rien

(...)

**Extrait n° 35 :**

Le lieu : magasin

Le moment : le matin

Les sujets : un vendeur et une cliente (le vendeur a oublié un ensemble chez la cliente)

(...)

→A : had lounsombl n dih mçaya ?( avec un air amusant)

A : et cet ensemble je le pend avec moi ? ( avec un air amusant )

→ B : normal

B : normal

→ A : kifaš normal ?

A : comment normal ?

→B : mat etarš çliya n rikoupiri drahmou men hağ hra

B : ça n'a aucun effet je récupère sa somme d'autre chose

(...)

**Extrait n ° 36 :**

Le lieu : gare routière

Le moment : le matin

Les sujets : deux amis (A et B) et un intrus (C)

(...)

→A: haqa ey d rat id rimniou hwağarthen ?

A : en fait tu penses me rendre mon argent j'en ai besoin

→B : (s'est emporté) idrinnik ahnaya ↗ahen šergar ↗

B : ton argent le voilà ↗ je vais le déchirer ↗  
 → A : normal=normal (avec un geste de la main pour arrêter l'autre)  
 A : normal=normal (avec un geste de la main pour arrêter l'autre)  
 →B : se retire  
 →C : ayrer th ni tas normal alors ayen fahmar maši normal?  
 C : pourquoi tu dis normal alors que d'après ce que j'ai compris ce n'est pas normal ?  
 → A : eniras normal aken ountrouhou ara plus loin .. n kini nerveux ...  
 eniras normal aken atfer imaniou ...j'allais lui casser la gueule  
 A : je lui ai dis normal pou ne pas aller plus loin .. je suis nerveux ...je  
 lui ai dis normal pour me ressaisir...j'allais lui casser la gueule  
 (....)

**Extrait n °37:**

Le lieu : une maison

Le moment : le matin

Les sujets : deux sœurs

→A : kifaš djani e jip ?

A : comment me va la jupe ?

→ B : normal

B : normal

→A : haha waš taçarfi

B : c'est tout ce que tu sais dire (ou c'est tout ce que tu connais)

**Extrait n° 38 :**

Le lieu : une chambre d'enfants

Le moment : le soir

Les sujets : deux frères

→ A : waçlaâ edit stylo edyali

A : pourquoi tu as pris mon stylo ?

→ B : normal... kent rayah n'radjç

B : normal...j'allais le rendre

**Extrait n° 39 :**

Le lieu : une cuisine

Le moment : le soir

Les sujets : deux cousines

(...)

→ A : nhat hadi (un gâteau) ?

A : je sers celui là ( un gâteau) ?

→ B : normal

B : normal

→ A : sah ?

A : c'est vrai ?

→ B : ch'bab

B : il est beau

### Extrait n° 39 :

Le lieu : une sale de cours

Le moment : le matin

Les sujets : une enseignante et son étudiante

→A : t qochi djamaç (en apercevant un ensemble de personnes en djellaba)

A : on dira une mosquée (en apercevant un ensemble de personne en djellaba)

→B : normal

→A : normal ↗!?

→B : wahed echikh qal lna bouzaréah h twali zawiya

B: un enseignant nous a dit que bouzaréah va devenir une « zaouïa »

(...)

### Extrait n° 40

Le lieu : maison familiale

Le moment : le soir

Les sujets : une tante et son neveu

(....)

1 →A : imoumi aka ?

A : pourquoi tu te déranges (en attrapant le paquet d'une main et l'invitant à enter de l'autre main)

2 →B : normal

B: normal

(...)

### Extrait n° 41

Le lieu : Maison familiale

Le moment : le soir

Les sujets : deux cousines

(...)

1→A : ammi moh yaçya ? n'déganğkoun?

A: mon ancle est fatigue ? on vous a dérangé ?

2→B : Norm : :al...

B : normal...

(...)

### Extrait n° 41

Le lieu : /

Le moment : le soir au cours d'une émission radiophonique

Les sujets : Un animateur de radio et une auditrice

(...)

1→A : dis-moi Lynda tu es belle ou vilaine ?

2→B : norma :::l

3→A : comment normal .. tu es belle ou vilaine

4→B : je te dis normal

5→A : c'est quoi ce normal pour moi normal c'est moche

6 →B : ah ! non↗ je suis charmante

## **BIBLIOGRAPHIE.**

## 1. Ouvrages.

- BANGE,P., *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Ed Didier, 1992.
- BENVENISTE,I., *Problèmes de la linguistique générale*, (tome 1), Ed Gallimard, 1966.
- BLANCHET,P., *La pragmatique d'Austin à Goffman*, Ed Bertrand la Coste, 1995.
- BOUTET,J., *Construire le sens*, Ed Péter Lang
- BOYER,E., *Éléments de sociolinguistique*, Ed Dunod, 1991.
- COSNIER,J., GELAS.N , KERBRAT-ORECCHIONI,C., *Echange sur la conversation*, Ed Armand Colin , 1988.
- CHARAUDEAU,P., *Langage discours, éléments de sémiolinguistique*, Ed Hachette 1998
- DELEUZE,G., PARNET, C., *Dialogue*, Ed Flammarion, 1996,
- FELLINI, F., *Je suis un grand monteur*, Ed L'Arche, 1994
- De SALINS, D.J., *Une introduction à l'ethnographie de la communication. Pour la formation à l'enseignement de français langue étrangère*, Ed Didier, 1998
- DUMAS, I., *L'analyse des actes et des discours en situation de travail*, Ed Louvain 2005 in Google books
- GOFFMAN,E., *La mise en scène de la vie quotidienne, la présentation de soi*, Ed Minuit, 1973
- GOFFMAN,E., *Les rites d'interaction*, Ed minuit, 1974
- GOFFMAN,E., *Façon de parler*, Ed Minuit, 1987
- GUMPERZ,J., *Sociolinguistique interactionnelle, une approche interprétative*, Ed L'harmattan, 1989
- GUMPERZ,J., *Engager la conversation. Introduction à une sociolinguistique interactionnelle*. Ed Minuit. 1989

- GRAFMEYER, Y., *Sociologie urbaine*, Ed Nathan, Paris, 1994.
- HYMES, D.H. , *Vers la compétence de la communication*, Ed Hatiers-Crédif, 1984.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Ed A. Colin , 1980
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., COSNIER, J., *Décrire la conversation*, Ed Pul, 1987
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., *L'implicite*, Ed Armand-Colin, 1989
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., *Les interactions verbales*, (tome 1 ,2), Ed Masson& Armand Colin, 1990,1992.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., *La conversation*, Ed Seuil, 1996.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Ed Armand Colin, 2001
- LAROCHEBOVY, A., *La conversation quotidienne*, Ed Apollinaire Guillaume, 1984.
- LOHISSE, J. , *La communication : de la transmission et la relation*, Ed De Boeck Université, 2005.
- MOESCHLER, J. , AUDHLIN, A. , *Introduction à la linguistique contemporaine*, Ed Armand Colin, 2000
- MOESCHLER, J., REBOUL, A., *Théorie pragmatique et pragmatique conversationnelle*, Ed Armand Colin, 1996
- MOESCHLER, J., REBOUL, A., *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Ed Armand Colin, 1998
- MOESCHLER, J., *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*. Ed Du Seuil ; 1998.
- MAINGUENEAU, D., *Aborder la linguistique*, Seuil, 1996.
- MAINGUENEAU, D., *Analyser les textes de communication*, Ed Nathan, 2000

- MUCCHIELLI,A., *Les situations de communication*, Eyalets, 1991.
- PAVELIN,B., *De geste à la parole*, Presse Universitaire du Mirail,202
- PICARD,D., *Politesse, savoir-vivre et relations sociales*, PUF, Coll. QSJ ,1998
- PILLON,V., *Nomes et déviances, coll thèmes et débats*, Bréal, 2003
- SPERBER,D., DEIDER,W., *La pertinence : communication et cognition*, Ed Minuit
- VION, R., *La communication verbale et analyse des interactions*, Ed Hachette, 1992
- THOMSEN, C., *Stratégie d'argumentation et de politesse dans les conversations d'affaires*, Ed Peter Lang, 1998
- TRAVERSO,V., *La conversation familiale : Analyse pragmatique des interactions*, Ed Pul, 1966

## 2. Articles :

- BRASSAC,C., « Vers une approche cognitive de la conversation », in *Connexion* n° 53, 2eme trimestre 1989, Erès
- CANON,j., « Psychologie cognitive et interactions conversationnelles », in *Conversation, interaction et fonctionnement cognitif*. Coll Langage- cognition –interaction p4 Nancy 1997
- GUIEPPE,M., « La politesse et l'indirection : Un essai se synthèse », in *Langage et société*, n° 1000 ? Juin 2002 ,éd Maison des Sciences de l'Homme.
- KERBRAT-ORECCHIONI,C., « L'analyse des conversations. Perspective actuelles », in *Le français dans le monde* .Juillet 1996, Hachette
- KERBRAT-ORECCHIONI, C., « L'approche interactionnelle en linguistique », in *L'interaction : Association des sciences de langage*, éd Buscilla, Paris 1989.
- KERBRAT-ORECCHIONI,C., « L'analyse des interactions verbales : La notion de « négociation conversationnelle ». Défense et illustration », in *Lilies Langue et littérature*, n° 20, 2000 éd Rue Dublin
- KERBRAT-ORECCHIONI,C., TRAVERSO.V, « Types d'interactions et genres de l'oral », in *Langage* n° 153, Mars 2004, Larousse.
- LIPIANSKY,E.M., « L'identité dans la communication » in *Psychologie de la communication* n° 97 3eme trimestre 1993
- PICARD,D., « De la communication à l'interaction : l'évolution des modèles » in *Psychologie de la communication* n° 93 , 3ème trimestre, 1992.
- ROULET,E., « Structure hiérarchique et polyphonique »in *Revue Européenne de psychologie appliquée*. Volume n°56, issue3 , Septembre 2006, Elsevier.

- SPERBER, D., « Qu'est ce que l'humain ? » in *Université de tous les savoirs*, volume 02 ( Paris Odile Jacob) , éd Yves Méchaud
- TROGNON,A., BRASSAC,C., « L'enchaînement conversationnel », in *Cahier de Linguistique Française*, n°13, Genève

### 3. Dictionnaires :

- CHAREAUDEAU,P., DOMINIQUE, *Dictionnaire de l'analyse du discours*, Seuil, 2002
- DETRIC,C., SIBLOT,P. ,VERINE, *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Champion, 2001
- DUCROT, O. -*Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, D, Paris : Seuil, 1995.
- MOESCHLER,J., REBOUL,A., *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*,Du Seuil, 1994.
- MOUNIN,G., *Dictionnaire de la linguistique*, Ed Puf, 1994
- *Dictionnaire Hachette*, éd ENAG, 1993

#### 4- Sitographie

- [http:// psychologie-sociale.com](http://psychologie-sociale.com)
- <http://cdl.univ-lyon2.> centre de langue
- [www.ucl/cdill/valibal](http://www.ucl/cdill/valibal)
- [www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org)
- [www.Googlebooks.com](http://www.Googlebooks.com)
- [http// nal .ccsd.cnrs.fr](http://nal.ccsd.cnrs.fr)
- <http://www.persee.fr>

# **TABLE DES MATIERES**

<b>INTRODUCTION GENERALE .....</b>	<b>04</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE : cadre théorique de la recherche.....</b>	<b>10</b>
<b>Chapitre 1 : MÉTHODE .....</b>	<b>12</b>
1- Méthode inductive .....	14
2- Définition du concept de l'intitulé .....	15
• Normal .....	14
3 - Eléments méthodologiques .....	15
3 - 1 Le corpus.....	15
3 -2 La transcription et la traduction.....	16
3 – 2-1 La transcription .....	16
3- 2-2 Les conventions de transcription .....	16
3 -3 La traduction .....	17
3 -4 Les cadres communicatifs.....	18
3 -4-1 Les participants .....	18
3 -4 -2 Les sites et la temporalité .....	18
3 -4- 2- 1 Les sites.....	18
3 -4- 2- 2 La temporalité .....	19
4- Problèmes méthodologiques .....	19
4 -1 Le corpus .....	19
4- 2 Problèmes liés à la transcription et à la traduction .....	20
<b>Chapitre 2 : LES INTERACTIONS VERBALES .....</b>	<b>22</b>
1 –La conversation .....	24
1- 1 Les participants .....	26
1- 2 Structure des conversations .....	27
1- 2- 1 Les tours de parole .....	27
1- 2- 1- 1 Système de prise de parole .....	29
1- 2- 1- 2 Les ratés de la conversation .....	32

1- 2- 2	La séquence .....	33
1- 2- 3	L'échange .....	34
1- 2- 4	L'intervention .....	34
1- 2- 5	La paire adjacente .....	34
1- 2- 6	L'acte de langage .....	35
2	Le contexte .....	36
2- 1	Définition .....	36
2- 2	Les indices de contextualisation .....	38
3	Les relations interpersonnelles et les rapports de places.....	39
3- 1	La face .....	40
3- 2	Les axes de relations interpersonnelles .....	42
3- 2- 1	La relation horizontale .....	43
3- 2- 2	La relation verticale .....	43
<b>Chapitre 3</b>	<b>: LA PRAGMATIQUE .....</b>	<b>47</b>
1	Définition .....	49
2	Les actes de langage .....	50
2- 1	Les constatifs .....	50
2- 2	Les performatifs .....	51
2- 3	Les actes locutoires, illocutoires et perlocutoires .....	52
2- 3- 1	Acte locutoire .....	52
2- 3- 2	Acte illocutoire .....	52
2- 3- 3	Acte perlocutoire .....	53
2- 4	Les actes de langages indirects .....	53
3	L'acte de la question .....	54
3- 1	Définition .....	54
3- 2	Les valeurs de la question.....	55
3- 2- 1	La question exclamative .....	55
3- 2- 2	La question inter-négative .....	56

3- 2- 3 La question assertive .....	56
4 La pragmatique de Grice .....	57
4- 1 Principe de coopération .....	57
4- 2 Les maximes conversationnelles .....	58
4- 2- 1 Maxime de quantité .....	58
4- 2- 2 Maxime de qualité .....	59
4- 2- 3 Maxime de relation .....	59
4- 2- 4 Maxime de modalité .....	59
4- 3 Les implicatures conversationnelles et conventionnelles .....	59
4- 3- 1 Les implicatures conversationnelles .....	60
4- 3- 2 Les implicatures conventionnelles .....	60
5 L'inférence .....	61

## **DEUXIÈME PARTIE : PERSPECTIVE D'ANALYSE. ....65**

### **Chapitre 04 : « Normal » dans la préservation des faces et dans les relations interpersonnelles..... 67**

1- La face.....	69
1- 1 Inversion des positions .....	73
1-2 Les procédés de protection de la face.....	76
1- 2- 1 La minimisation d'acte.....	76
1- 2- 2 La minimisation d'intention.....	77
1- 3 Le territoire .....	78
1- 3- 1 L'occupation du territoire de l'autre .....	78
1- 3- 2 La protection du territoire .....	81
1- 4 L'image de l'autre .....	82
2 « Normal » dans les relations interpersonnelles .....	83
2- 1 « Normal » dans le fonctionnement de la relation horizontale.....	84
2- 1- 1 Marqueurs non verbaux .....	84
2- 1- 2 Marqueurs verbaux .....	87

2- 2 « Normal » dans le fonctionnement de la relation verticale.....	90
2- 2- 1 Marqueurs non verbaux .....	90
2- 2- 2 Marqueurs verbaux .....	91
<b>Chapitre 05 : Valeurs du terme « normal » dans la conversation.</b> .....	99
1 «Normal » dans l’organisation globale de la conversation.....	100
1- 1 « Normal » dans la séquence d’ouverture .....	101
1- 2 « Normal » dans la séquence de clôture .....	103
2- Les valeurs du terme « normal » dans le corps de la conversation .....	106
2- 1 La valeur de valorisation .....	106
2- 2 La valeur de d’évitement .....	111
2- 3 La valeur de minimisation .....	117
2- 4 La valeur d’insouciance .....	123
2- 5 La valeur de comparaison .....	126
2- 6 La valeur d’embarras .....	134
2- 7 La valeur de négation .....	139
3 La réception des réponses .....	144
3- 1 Le type de réponse .....	144
3- 1- 1 La question appelant à corroboration .....	145
3- 1- 2 La question appelant à spécification .....	147
3- 2 La qualité des réponses .....	148
3- 2- 1 Les réponses satisfaisantes .....	148
3- 2- 2 Les réponses non satisfaisantes .....	149
<b>Synthèse</b> .....	152
<b>CONCLUSION GENERALE</b> .....	157
<b>Annexes</b> .....	161
<b>Annexe n° 1</b> .....	162
<b>a) Les conventions de transcription</b> .....	163

<b>b) La liste de l'alphabet phonétique .....</b>	<b>164</b>
<b>Annexe n° 2- Le corpus .....</b>	<b>165</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>190</b>
<b>Table des matières .....</b>	<b>198</b>

⋮  
\_\_\_\_\_

« Normal »

Pragmatique

“ ”

Les valeurs

Les relations interpersonnelles

« Normal »